BRUCE WILLIS
LE CINQUIEME ELEMENT

1.

On était en 1913, et « la der des der », la Première Guerre mondiale, n'avait pas encore éclaté.

Mais d'autres guerres faisaient rage.

Le Nil livrait son combat millénaire contre le désert, à la lisière des maigres champs entourant les villages. L'affrontement se soldait, certaines années, par la victoire du sable qui gagnait un peu de terrain sur les terres cultivables, d'autres années par une petite reculade des dunes. Un baudet sur lequel était monté un gamin fournissait une illustration de la guerre entre l'animal et l'homme : l'âne avançait pesamment le long d'une piste qui partait des petits lopins de terre et s'enfonçait dans le désert. Il ralentit l'allure jusqu'à ce que le gamin lui flanque un coup de badine entre les oreilles, remportant un avantage provisoire dans la bagarre.

— Avance ! fit Omar dans un dialecte aussi ancien que les tombes disséminées dans le paysage. Enfin, pas trop vite quand même, ajouta-t-il. Le gamin se battait, lui aussi. Il menait la lutte éternelle de la jeunesse contre la vieillesse. On l'avait envoyé chercher de l'eau, et il n'était pas pressé de revenir pour se faire à nouveau bousculer par les adultes. Et partout ailleurs, des conflits autrement plus graves couvaient, des conflits dont les gamins et les petits ânes n'avaient aucune idée. La piste serpentait entre les dunes, dans le désert. Le soleil calcinait des ruines éparses dont aucune n'avait de nom.

Au fil des ans, le vent qui chasse les nuages dans le ciel sculptait les dunes, découvrant puis recouvrant d'antiques tombes, des temples du temps jadis. Omar avait parfois l'impression que c'étaient les ruines qui se déplaçaient et non le sable ; en vérité, le désert éternel semblait beaucoup plus réel et concret que les tombes et les temples qui apparaissaient et disparaissaient au gré des éléments capricieux.

Omar passa devant la Ford T du professeur. Le sable recouvrait les roues jusqu'en haut. En fin de journée, son oncle viendrait avec un chameau et la désensablerait pour quelques piécettes.

Omar et son baudet suivirent lentement le fond du wadi et gravirent la pente menant à la nouvelle tombe. Même de loin, c'était impressionnant. C'était une tombe qu'Omar n'avait jamais vue. Son oncle lui avait dit qu'elle était apparue plusieurs fois dans le passé, mais que les pilleurs de tombes l'avaient ignorée parce qu'elle ne

renfermait aucun trésor.

— Ce n'est pas pour nous, disait-il.

L'oncle d'Omar était pilleur de tombes. Les gens de la région pillaient les tombes et les temples pour l'or qu'ils conteraient. Les Européens les pillaient au nom de ce qu'ils appelaient la science.

Les Européens intriguaient Omar. Ils faisaient plus gamins qu'adultes. Des enfants, ils avaient la cruauté et le rire facile. Pas plus qu'eux, ils ne semblaient s'intéresser à l'or ou à l'argent. Le professeur italien était aussi excité par les graffitis qu'il avait trouvés qu'un « vrai » pilleur l'aurait été par des bracelets d'or ou de pleins paniers de pierres précieuses. Même ainsi enfoui dans le sable, le temple en imposait. Debout devant les énormes colonnes encadrant l'entrée, deux garçons renvoyaient la lumière à l'intérieur à l'aide de miroirs — un truc de pilleur de tombes.

Les garçons firent signe à Omar au passage.

— A boire ! s'écrièrent-ils, et Omar s'arrêta pour leur octroyer quelques gouttes d'eau.

— Vous n'avez pas soif ! dit-il. Vous vous ennuyez, c'est tout. Vous devriez être contents d'avoir du travail !

— Arrête de faire le sahib, protesta Mahmoud, qui tenait le plus grand miroir. Tu n'es qu'un porteur d'eau.

Omar décida de l'ignorer.

Il laissa son baudet à l'ombre et se précipita dans le temple avec son outre. Le professeur et son aide américain, Billy, devaient avoir soif. Les Européens buvaient beaucoup d'eau.

Les miroirs de l'entrée éclairaient un long couloir. Omar avança en rasant le mur pour ne pas faire obstacle à la lumière.

Au bout du couloir, un troisième garçon muni d'un miroir était chargé

de renvoyer le rayon lumineux dans une salle de telle sorte qu'il suive le professeur et son assistant américain dans leurs déplacements, mais il ne faisait pas son travail sérieusement. Il dodelinait de la tête, endormi par la lumière tamisée, l'air raréfié, ou peut-être la voix monotone de l'archéologue italien qui commentait les hiéroglyphes couvrant le mur opposé de la grande salle.

— Hé, Aziz, fais attention ! protesta le professeur Pacoli, et sa voix résonna dans la salle.

Le garçon se redressa en sursaut et réorienta son miroir, projetant des éclairs argentés sur les parois de la salle.

— Oui, Aziz, fais attention ! murmura Omar.

Il s'arrêta sur le seuil de la porte pour savourer ses derniers instants de liberté avant que les adultes le repèrent. Il était subjugué par la vision de la salle avec son mur couvert d'inscriptions gravées. Dans l'obscurité, on aurait dit des gribouillis, mais quand la lumière tombait dessus, ils irradiaient une sorte de magie, ils semblaient porteurs d'une promesse, d'un pouvoir.

Le professeur, perché sur une échelle branlante, indiquait les idéogrammes au jeune Américain, Billy, qui les reproduisait sur son carnet de croquis.

Omar aimait bien Billy. Il aimait le regarder travailler. Billy dessinait sans regarder son bloc, et pourtant ses croquis étaient presque aussi parfaits que les nouvelles photographies qu'Omar avait vues dans un magazine du Caire.

Les savants aimaient la nouveauté, Omar le savait, et il se disait qu'ils auraient sûrement pris des photographies s'il y avait eu assez de lumière dans le temple.

Omar reprit son outre et s'apprêtait à entrer dans la pièce quand une main osseuse se referma sur son épaule.

Il sursauta, se retourna et reconnut la silhouette frêle, voûtée, du vieux prêtre qui vivait à la lisière du désert depuis des années. Il n'était ni tout à fait égyptien ni vraiment européen.

Je vais la leur porter, mon fils, dit-il en prenant l'outre que le gamin portait sur l'épaule.

Omar se laissa soulager de son fardeau sans mot dire. Le vieil homme le mettait mal à l'aise, il n'aurait su dire pourquoi.

— Dieu soit avec toi, reprit le prêtre en esquissant un signe de croix sur le front du gamin.

Il le laissa dans l'ombre et s'approcha de l'Italien

juché en équilibre précaire sur son échelle.

— ... quand les trois planètes sont éclipsées, le trou noir, pareil à une porte, est ouvert, disait le professeur en effleurant les étranges caractères du bout des doigts comme s'il déchiffrait une inscription en braille. Le mal arrive... semant la terreur et le chaos !

Il leva le bras et indiqua, du doigt, une ligne sinueuse tracée entre les trois planètes. L'échelle vacilla et il manqua tomber.

— Tu vois le serpent, Billy ? dit-il. Pense à dessiner le serpent. Le Mal Absolu. N'oublie pas de le reproduire, surtout !

Billy obtempéra sans baisser les yeux, la main sûre, le trait précis.

— Et quand le serpent est-il censé frapper ? demanda-t-il avec une pointe d'ironie.

Le professeur ignora son sarcasme et reprit l'examen du mur.

— Si ça c'est cinq et ça mille... tous les cinq mille ans!

— Eh bien, nous avons le temps, répliqua Billy. Le vieux prêtre s'arrêta au milieu de la salle, choqué par l'insolence du jeune Américain. S'il savait ! L'espace d'un instant, le prêtre hésita sur la conduite à

tenir. Le jeune homme n'était qu'un ignorant. Et l'ignorance était une forme d'innocence, après tout. Mais être ignare à ce point... Puis il entendit les paroles du professeur qui poursuivait son monologue :

— Bon, là, nous avons différents personnages ou tout au moins des idéogrammes représentant des gens en train de rassembler les quatre éléments : la terre, l'eau, l'air et le feu...

Les doigts du professeur s'immobilisèrent sur un symbole humain.

— Autour d'un cinquième... un cinquième élément. Et le prêtre sut qu'il devait faire ce qu'il avait prévu.

Il tira une antique fiole de la poche de sa soutane de tissu noir, grossier. Il l'ouvrit et cilla, surpris par l'odeur âcre qui en émanait, puis il déboucha l'outre en peau de chèvre tandis que le professeur reprenait :

— On dirait que tous ces gens donnent quelque chose d'eux-mêmes pour créer cet être...

— Dieu me pardonne..., murmura le prêtre en versant dans l'outre la poudre que contenait la fiole. Ils en savent déjà trop long. Beaucoup, beaucoup trop long !

— ... cet être en qui réside l'histoire de l'Univers, s'écria le professeur, très excité à présent. Toute la force, tout l'espoir... pour nous protéger du Mal...

— Amen, dit le vieux prêtre en remplissant un gobelet de métal avec l'eau de l'outre.

Le professeur baissa les yeux vers le pied de l'échelle et remarqua le prêtre qu'il n'avait pas encore vu.

— Ah, mon père ! s'exclamat-il. C'est absolument extraordinaire ! La plus grande découverte de l'histoire ! Regardez...

Le prêtre hocha la tête avec gravité.

Modérant son excitation, le professeur baissa la voix et poursuivit plus lentement, comme au rythme d'une prière :

— Là, le Bien, là, le Mal, et là... Là, fit-il en indiquant les quatre éléments disposés autour du symbole central, là, une arme contre le Mal !

C'est stupéfiant ! Je vais connaître la gloire !

— Eh bien, buvons à votre gloire ! répondit le prêtre. Tenez, Billy... Il tendit le verre au jeune artiste et en remplit un autre pour le professeur.

Billy commença à boire tandis que le professeur descendait de l'échelle.

— Tenez, buvez ! dit le prêtre en lui tendant le second gobelet.

— A la gloire ! Salud..., fit le professeur en faisant le geste de porter un toast, mais il se ravisa avant d'avoir goûté le breuvage. Nous ne pouvons pas trinquer avec de l'eau. Billy ! La grappa, dans mon sac à

dos !

Le prêtre vit, horrifié, le professeur verser l'eau sur le sol de pierre. Billy vida aussi son gobelet, mais en en avalant le contenu, et disparut dans le couloir.

Ça commence bien..., se dit le prêtre, catastrophé. J'ai tué l'innocent 1

Pas mauvaise, pour une fois, se dit Billy. D'ordinaire, il fallait dire les choses comme elles étaient, l'eau de l'outre sentait trop la chèvre pour son palais délicat. Celle-ci était plus douce. Peut-être le porteur d'eau, Omar, l'avait-il tirée d'un meilleur puits. Ou peut-être l'outre sentait-elle moins fort que d'habitude.

Enfin, peu importe, se dit Billy en pressant le pas. Il leva le bras pour se protéger les yeux du reflet aveuglant des miroirs.

Le sac du professeur était à la moitié du couloir qui menait vers la porte du temple et le soleil implacable du désert. Le jeune homme se penchait pour l'ouvrir quand il entendit un bruit assourdi, et la lumière changea.

Il se passait quelque chose au-dehors. Une tempête subite ?

Impossible, rectifia Billy. Il n'y avait pas de tempêtes ici. On était en Égypte, pas en Indiana où un orage pouvait éclater et se dissiper en l'espace de quelques minutes.

Ici, la chaleur était sans rémission et les rares nuages qui passaient dans le ciel restaient très haut,

comme s'ils craignaient, en descendant, qu'on les attrape pour les presser afin d'extraire le peu d'humidité qu'ils pouvaient contenir. Billy avait la tête qui tournait. Était-ce un éclair ? Et ça, un coup de tonnerre ? Le bruit se rapprochait à chaque instant.

Billy ouvrit le sac et trouva la mitraillette — une Sten dernier modèle

— dont le consulat avait exigé que le professeur se munisse. Après l'avoir chargée, le professeur, qui détestait les armes à feu, ne l'avait plus sortie du sac.

La bouteille de grappa était sous la Sten. Le niveau avait baissé de plusieurs centimètres depuis le matin. Billy avait souvent soupçonné le professeur de s'en administrer une rasade de temps à autre pour « s'aider

» à traduire les hiéroglyphes.

Et quand bien même ? songea Billy. D'ici quelques mois, il serait de retour en Indiana. A moins que...

Mais pourquoi avait-il le vertige comme ça ?

L'entrée du temple était plongée dans l'ombre, à présent, et le «

tonnerre » grondait de plus en plus fort.

Puis le bruit cessa.

Billy s'approcha en tapinois de la porte. Les garçons qui tenaient les miroirs regardaient en l'air, sidérés.

Billy leva les yeux à son tour et vit un immense vaisseau de métal posé verticalement dans le désert.

Une porte s'ouvrit sur la paroi de l'appareil.

Et il en sortit... un être non humain.

— Cet être idéal, lisait le professeur. Cet être parfait... Il se tourna vers le vieux prêtre qui était debout à côté de lui, les yeux fermés, le bout des doigts appuyé les uns contre les autres, formant une sorte de cathédrale.

— Je sais que c'est la clé, poursuivit le professeur. Mais je n'y comprends rien. Parfait ?

— Parfait, ça veut dire parfait, suggéra le prêtre.

Les garçons s'enfuirent dans les dunes en hurlant.

Billy prit ses jambes à son cou et regagna l'obscurité du temple. Il n'aurait su dire pourquoi il courait, pour sauver sa peau, pour ne pas devenir fou ou pour récupérer son carnet de croquis, qu'il avait laissé près du sac du professeur.

Il se penchait pour le ramasser quand il entendit un bruit de pas derrière lui, dans le couloir.

Quels que soient ces individus, ils approchaient !

Billy se colla le dos au mur comme s'il avait voulu s'y incruster et, de fait, disparut dans l'ombre alors qu'une colonne de silhouettes énormes passaient rapidement devant lui. Ils semblaient marcher lentement, et pourtant l'instant d'après ils avaient disparu, à croire qu'ils se déplaçaient dans un espace temporel différent.

On aurait dit des tortues de deux mètres cinquante de haut qui se

seraient dressées sur leurs pattes de derrière et qui, pourtant, avançaient avec une vitesse et une agilité surprenantes. Billy crut d'abord que ces créatures n'avaient pas de tête, puis il vit les petites excroissances pareilles à des crânes d'oiseau qui poussaient au centre de leur poitrine massive, caparaçonnée de métal étincelant.

Billy fouilla dans le sac du professeur. Il avait le vertige et des fourmis dans les doigts. Et si ce n'était qu'un cauchemar ?

Le rêve se changea en une froide réalité lorsque ses mains engourdies se refermèrent sur l'acier de la Sten.

— Et la lumière divine dont parlent les hiéroglyphes, poursuivit le professeur. Quelle est cette lumière divine ?

À cet instant, comme en réponse à un signal *convenu, l'obscurité se fit dans la salle. Un formidable grondement retentit, ébranlant les parois du temple.*

— Aziz ! appela le professeur sans se retourner. La lumière !

Une clarté aussi vive que soudaine emplit la salle, révélant tous les détails de l'inscription.

— Ah, c'est mieux ! Merci, Aziz ! approuva le professeur, du haut de l'échelle, et il se remit à déchiffrer les hiéroglyphes. Ecoutez ça, mon père !

C'est la chose la plus stupéfiante que j'aie jamais vue ! Vous ne... Le professeur se retourna et vit pourquoi le prêtre ne disait rien. Il était agenouillé devant une chose gigantesque qui ressemblait à un homme.

Enfin, une espèce d'homme de deux mètres cinquante de haut, et aussi massif qu'un grizzly en armure.

— ... trouvez pas ? acheva le professeur, alors que deux énormes mains — enfin, des espèces de mains — l'empoignaient sous les bras et le soulevaient de l'échelle.

— Vous êtes allemands ? demanda le professeur, les jambes battant futilement le vide.

Pas de réponse.

— Sprechen Sie deutsch ? demanda le professeur en avalant de grandes goulées d'air.

Pas de réponse.

Où était passé Billy ? Affolé, le professeur le chercha du regard. Une douzaine d'autres choses étaient plantées tout autour de la salle et tenaient des globes lumineux qui éclairaient les murs.

Le vieux prêtre était étalé de tout son long sur les dalles de pierre glacées. Le professeur avait toujours pensé qu'il était chrétien. Copte, peut-être, ou d'une de ces mystérieuses sectes du désert. Mais on aurait dit qu'il se prosternait devant le chef de ces choses, qu'il lui parlait...

— Il allait tout découvrir, ô Seigneur, disait le prêtre. Mais j'avais la situation bien en main.

Le commandant des Mondoshawans dressé audessus de lui tendit la main et l'aida à se relever.

— Tu as bien travaillé, serviteur, dit-il d'une voix grave mais étonnamment douce. Vous avez agi au mieux, les mille gardiens qui t'ont précédé et toi-même. Mais la guerre est proche.

— La guerre ? répéta le prêtre en frémissant. Un petit hochement de tête distant.

— Nous devons les mettre en sûreté...

— Mettre qui en sûreté ? Ou quoi ? demanda le professeur en s'efforçant vainement d'empêcher sa voix de devenir stridente. C'est fou comme on pouvait perdre sa dignité quand la distance séparant le sol de la plante des pieds augmentait.

Le chef des choses ne répondit pas. Au lieu de cela, il s'approcha du mur couvert de hiéroglyphes et passa la main sur la surface lisse comme s'il cherchait une ouverture.

Une ouverture qui ne s'y trouvait pas — qui ne pouvait pas s'y trouver. Et pourtant, il y en avait une.

— Incroyable ! souffla le professeur alors que la chose glissait un doigt métallique dans l'ouverture.

Un gémissement monta de la paroi qui s'ouvrit avec un grincement de pierre glissant sur du sable.

Les deux choses reposèrent le professeur à terre. Il s'efforçait encore de

retrouver son équilibre que leur chef se glissait déjà par la porte et faisait signe aux autres de le suivre.

Le vieux prêtre hésita un instant, puis leur emboîta le pas. Le professeur s'apprêtait à faire de même quand l'une des choses qui était restée en arrière esquissa un geste de sa grande main métallique audessus de sa tête. Doucement, comme on prie, ou comme on lance un sort.

Et le professeur s'écroula à terre, inconscient.

C'était la première fois que le vieux prêtre mettait les pieds dans cette salle.

Le matériau dont elle était faite n'avait rien à voir avec la pierre rougeâtre, grossière, dont étaient revêtus les murs de la chambre antérieure.

Les parois, lisses comme du marbre, semblaient illuminées de l'intérieur. Elles se rétrécissaient vers le haut, formant une pyramide à

quatre côtés.

Dans chaque coin du quadrilatère se dressait une pierre rectangulaire, lumineuse, d'une trentaine de centimètres de haut. Il y en avait une rouge, une verte, une bleue et une jaune.

Au centre de la pièce, un sarcophage, lumineux lui aussi, était posé

sur un autel bas.

Le chef des Mondoshawans s'arrêta devant l'autel et plongea le regard dans le sarcophage avec une sorte de vénération, à croire que les dieux eux-mêmes peuvent avoir des dieux. Le vieux prêtre s'approcha de lui.

- Le Cinquième Élément, murmura-t-il d'une voix douce comme une prière.

Le chef des Mondoshawans hocha la tête et esquissa ce qui pouvait passer pour un sourire.

Il prit une mallette des mains de l'un de ses compagnons : une simple mallette faite d'un métal qui ressemblait à de l'aluminium, mais qui paraissait chaud.

Il ouvrit la mallette et la tendit devant lui.

Quatre Mondoshawans allèrent chercher les quatre pierres luisantes et les rapportèrent à leur chef, l'un après l'autre.

Les pierres s'encastraient exactement dans la mallette.

— Commandant...

Le chef referma la mallette et regarda le prêtre sans mot dire.

— Vous emportez l'arme... Mais si le Mal revient, nous serons sans défense, objecta le vieillard.

— Nous aussi, si le Mal revient, acquiesça le Mondoshawan. Le prêtre opina du chef et baissa les yeux.

— Les mains en l'air !

La voix venait de la porte.

Le vieux prêtre se retourna et reconnut Billy, l'assistant du professeur. L'artiste. Mais au lieu de son bloc et de son crayon, il brandissait une arme à l'air inquiétant.

— Que personne ne bouge ! s'écria le jeune homme.

Il entra dans la pièce en titubant comme s'il était ivre. Seul le vieux prêtre savait que c'était l'effet du poison qu'il avait mis dans l'eau.

— Que personne ne bouge ! répéta Billy. J'ai une arme. Et je sais m'en servir, je vous préviens ! Laissez partir le prêtre !

Il croit me sauver la vie, songea le prêtre, stupéfait. A moi qui l'ai condamné à mort !

Il se précipita vers lui en hurlant :

— Non, mon fils ! Les Mondoshawans sont nos amis. Ils viennent en paix. Lâchez cette arme !

— Des amis ? releva Billy en indiquant, par-dessus son épaule, le corps du professeur étalé sur le sol de la salle antérieure. Ils ont tué le professeur. Ce sont des monstres !

— Non, Billy !

Le prêtre ralentit le pas. Le jeune homme tanguait comme un bateau ivre en agitant dangereusement la mitraillette devant lui.

— Faites-moi confiance, dit fermement le prêtre, en tendant la main. Donnez-moi cette arme !

Mais les mouvements lents du vieux prêtre semblèrent terrifier Billy plutôt que le rassurer.

— Non ! fit-il en reculant. Vous êtes des leurs ! Vous êtes... Il trébucha, tomba à la renverse et, dans sa chute, crispa la main sur la détente de la Sten, arrosant les parois de la salle d'une pluie de balles : Bratabratabratabrat!

— Non ! hurla le prêtre. Ne faites pas ça ! Bratabratabratabrat !

Billy s'écroula de tout son long dans la salle antérieure. Sa tête heurta le sol avec un craquement sinistre.

Tout s'acheva presque aussi soudainement que ça avait commencé. Billy gisait, inconscient, sur le seuil de la salle antérieure. Le prêtre fit un signe de croix et leva les yeux.

La porte se refermait.

— Vite ! hurla-t-il.

Il se précipita vers le chef des Mondoshawans qui avait reçu plusieurs balles dans le corps. Il ne saignait pas, mais le prêtre entendait le sifflement de ses gaz vitaux qui se sublimaient dans l'air sec du désert. Le prêtre essaya de l'aider à se relever, mais en vain. Autant essayer de déménager un piano.

Le chef des extraterrestres tendit la mallette métallique à l'un de ses compagnons. Un autre soulevait déjà le sarcophage de l'autel et lui faisait franchir la porte qui se refermait.

— Vite ! répéta le prêtre.

Le chef des Mondoshawans secoua sa petite tête, lentement mais fermement.

— Voilà, ô Serviteur, quelle sera désormais ta mission, dit-il. Veille à

ce que le temple soit toujours prêt. Transmets la connaissance comme tu l'as reçue.

— J'écoute et j'obéis, ô Seigneur, répondit le prêtre. Mais dépêchezvous, je vous en prie ! Vous avez encore le temps. Le Mondoshawan se releva et poussa le prêtre vers la porte qui se

refermait rapidement.

— Qu'importe le temps, dit-il. Seule compte la vie.

— Mais...

La porte se referma sur la main du chef des Mondoshawans, sectionnant le doigt qui était aussi une clé. Il tinta comme une cloche en heurtant le sol de pierre, aux pieds du prêtre.

L'âne s'était mis à braire frénétiquement, terrifié.

Omar essaya de le calmer, puis recula pour mieux voir le gigantesque vaisseau posé sur le sable. Il était trois fois plus grand que le plus grand vaisseau des Européens.

Puis, dans un rugissement, il disparut. Très lentement, et en même temps d'un seul coup.

Sidéré, Omar suivit Aziz dans le temple. Il faisait tout noir dans le couloir. La porte qui était ouverte, l'instant d'avant, était maintenant fermée, et la salle avait retrouvé son aspect habituel. Le miroir qu'Aziz avait laissé tomber réfléchissait les derniers rayons du soleil couchant.

Un globe mondoshawan, oublié dans un coin, s'obscurcissait lentement. Soudain, il éclata comme une bulle de savon et disparut. Le professeur ronflait bruyamment, recroquevillé par terre. Billy avait l'air mort, mais il respirait, lui aussi.

Le vieux prêtre était agenouillé devant le mur aux hiéroglyphes, les mains levées vers le ciel comme s'il priait. Mais peut-être était-ce une attitude de triomphe. Ou de désespoir, allez savoir.

Il tenait un doigt métallique crochu. Ou une clé, allez savoir.

— Je serai prêt, Seigneur, dit-il. Si le Mal revient.

Il tendit le doigt vers les trois soleils gravés sur le mur de grès. **2.**

Cinq cents ans plus tard exactement, les trois mêmes soleils brillaient sur l'écran de contrôle digital d'un des vaisseaux spatiaux de la Fédération des Mondes Unis.

Les microprocesseurs des ordinateurs de bord — qui bénéficiaient de la dernière technologie à implication floutraque — extrapolèrent leurs trajectoires et situèrent leur intersection en un point donné de ce vide que l'c appelle « espace ».

Sur la passerelle, un capitaine, arborant la tenue chamarrée du Commandement Spatial de la Fédération Unie, étudiait les coordonnées d'un air préoccupé. L'écran de contrôle était le seul moyen de voir ce qui se passait à l'extérieur du vaisseau, les hublots étant protégés par un bouclier énergétique.

Une porte coulissante s'ouvrit et se referma dans son dos. Le général Staedert du Commandement Central de la Fédération entra en flottant comme une balle de Ping-pong sur un jet d'eau, porté par la gravité temporaire.

— Toujours rien ? demanda-t-il avec l'arrogance et la sécheresse propres aux grosses légumes des états-majors militaires.

— Non, mon général, répondit le capitaine avec toute l'aigreur que l'autoritarisme intempestif des grosses légumes des états-majors militaires inspirait aux officiers du rang.

— Pas même une indication de température ? insista le général, avec l'espoir que sa question exprimait à la fois l'intensité de sa préoccupation et l'immensité de son savoir.

Il avait eu un entretien approfondi avec ses analystes un peu plus tôt dans la matinée.

— Les sondes thermiques ont disjoncté, répondit le capitaine en secouant la tête. L'une d'elles indique une température de plus d'un million de degrés et l'autre moins cinq mille.

Staedert se tourna vers le vieil homme grisonnant à l'oeil chassieux qui le représentait sur la passerelle lorsqu'il ne pouvait s'y trouver en personne.

— Major Gruber ?

— Jamais rien vu de pareil, répondit — ou plutôt grommela — Gruber.

— Ça se précise ! annonça un technicien penché sur un terminal.

— Voyons ça, fit Staedert.

— Bouclier ! ordonna le capitaine.

Un technicien fit glisser un curseur sur un tableau de commandes, réduisant l'intensité du bouclier, et les étoiles apparurent l'une après

l'autre.

Le capitaine et tous les membres de l'équipage présents sur la passerelle observèrent ce secteur non cartographié de la galaxie. Juste au milieu...

Une forme amiboïde, mouvante, bouillonnait comme un orage. La chose tenait de la planète, de l'étoile embryonnaire et du trou noir. La forme confuse, grouillante, gargouillante, évoquait toutes les horreurs de l'Univers. Il s'y formait des bulles qui crevaient, se reformaient et entraient à nouveau en éruption. La surface convulsée constituait un amalgame hideux de couleurs changeantes : rose pourriture, vert moisissure, bleu ecchymose, rouge sang et violet gangreneux. Toutes les couleurs de la mort qui auraient pris vie.

Le capitaine s'y attendait. En fait, c'était lui qui avait signalé

l'apparition de cette perturbation dans le secteur. N'empêche qu'il était terrifié, épouvanté par la vision hideuse qui s'offrait à lui.

- Bon Dieu, qu'est-ce que c'est que ça ? s'exclamat-il.

— Envoyez une sonde, ordonna Staedert d'un ton sans réplique. À des années-lumière de là, tout en haut du réseau de tours qui abritait la présidence de la Fédération des Mondes Unis, un frémissement se fit entendre.

Le bruit caractéristique du pouvoir.

Le Président entra dans son bureau. Il avait vraiment le physique de l'emploi. C'était un gigantesque gaillard d'origine africaine, avec un cou de taureau, des épaules de pilier de rugby et l'oeil acéré d'un chasseur de fauves. Ce vétéran de la guerre devait son élection, en cette période de paix, à la nostalgie du public pour la simplicité perdue des guerres interstellaires. Et voilà qu'un nouveau conflit s'annonçait. Même si personne ne savait de quoi il s'agissait, d'où il venait, ou ce qu'il signifiait

— si tant est qu'il ait une quelconque signification.

— Staedert en ligne dans trente secondes, murmura un collaborateur. Le Président hocha la tête et s'assit à son énorme bureau. La pièce grouillait de militaires en uniforme, de savants, de techniciens, de conseillers et de collaborateurs de tout poil.

Deux hommes semblaient perdus au milieu de cette faune : un vieux

prêtre en soutane noire, escorté d'un novice.

— Je vais vous trouver un siège, mon père, souffla le jeune homme à

l'oreille du prêtre.

— Merci, David, mon fils.

Un écran s'illumina au bout de la pièce. Ce fut comme si une porte s'était ouverte sur les confins de la galaxie. Et c'était exactement cela, en vérité : on y voyait, de fait, la passerelle d'un vaisseau spatial où, sur un écran identique, venait d'apparaître le bureau du Président.

— La communication avec le Président est établie, capitaine !

Le général Staedert regarda l'écran et, par-delà une nuée d'annéeslumière, le Président et ses collaborateurs.

— Nous sommes en position, M. le Président, annonça-t-il.

— Je dois m'adresser au Conseil Suprême d'ici dix minutes. Je veux des faits et rien que des faits, général, ordonna le Président d'une voix forte, retentissante.

— Nous n'avons pas encore les résultats des analyses chimique et moléculaire, répondit Staedert. Nous sommes hors des limites de l'épure dans tous les domaines. Nous avons initié une imagerie thermonucléaire...

— Autant dire, coupa le Président, que vous ne savez pas ce que c'est !

Staedert parut presque soulagé.

— Pas encore, M. le Président. Tout ce que nous savons, c'est que ça continue à grossir. En dehors de ça...

Un murmure parcourut l'assemblée, dans le bureau du Président. Le vieux prêtre et le jeune novice ne pouvaient détacher leurs yeux de l'écran. Le Président se tourna vers son équipe.

— Options ! dit-il.

Et ce n'était ni une déclaration ni une question ; c'était un ordre. Un général fit un pas en avant.

— Attendre ou agir, proposa-t-il.

Le Président se retourna lentement vers l'écran.

— Staedert. Des suggestions ?

— Ma philosophie, M. le Président, fit ledit Staedert après un instant de réflexion, est de tirer d'abord et de poser des questions ensuite. Je n'aime pas les invités surprise.

Le Président se retourna dans son fauteuil pivotant et s'adressa, passant littéralement par-dessus la tête des militaires, aux savants qui se tenaient derrière eux.

— Messieurs ?

Les savants se dandinèrent, mal à l'aise, et s'éclaircirent la Orge. L'un d'eux, plus courageux sans doute que ses collègues, se dressa sur la pointe des pieds et répondit :

- pense qu'il serait stupide de tirer sur un organisme qui paraît vivant sans prendre le temps de l'étudier davantage. Et puis, il n'a témoigné

aucune hostilité.

Les militaires élevèrent des murmures, des deux côtés de l'écran. Le Président coupa court à leurs protestations d'un geste de la main à

peine perceptible.

— Non..., acquiesça-t-il. Il se contente de grossir.

— Les gens aussi, rétorqua le savant en rougissant. Ce n'est pas une raison pour leur tirer dessus.

Le Président parut excédé par cette réplique.

— La sécurité des Mondes de la Fédération est et sera toujours la priorité absolue, fit-il de sa voix de stentor. J'imagine que vous n'avez rien contre la « philosophie » du général Staedert ? reprit-il, un ton plus bas, à

l'intention de ses généraux.

Ils acquiescèrent comme un seul homme.

Le Président pivota à nouveau dans son fauteuil.

— Très bien. Staedert ?

Tout à coup, une voix se fit entendre au fond de la pièce.

— M. le Président ?

Les hommes en uniforme s'écartèrent à peu près comme la mer Rouge et une petite silhouette — petite mais imposante — s'avança. C'était le vieux prêtre, un petit homme trapu, qui portait une étrange amulette d'argent autour du cou.

Le novice le suivait respectueusement à un pas de distance.

— Oui ? demanda le Président.

— Cornélius, fit le prêtre en guise de présentations. Vito Cornélius. J'ai une autre théorie à vous proposer, M. le Président. Le Président sembla à la fois amusé et irrité par cette interruption. Un assistant se pencha et lui murmura à l'oreille :

— La délégation religieuse, Monsieur.

Le Président des Fédérations Unies, gardien élu de deux cents milliards d'âmes, humaines et autres, considéra l'homme qui s'était imposé

à son attention.

— Vous avez vingt secondes, dit-il.

Si son regard farouche était destiné à intimider le petit prêtre, c'était raté.

— Imaginez un instant, reprit le père Cornélius, que cette chose ne puisse être identifiée parce qu'elle ne tient pas à l'être. Parce qu'elle est maléfique. Le Mal Absolu.

Le Président haussa les épaules.

— Raison de plus pour tirer les premiers, non ? Les généraux opinèrent du chef avec un ensemble parfait.

Le père Cornélius secoua la tête.

— Le mal engendre le mal, M. le Président. Tirer ne ferait que le renforcer.

Il y eut un regain d'activité sur l'écran. Le Président se retourna dans son fauteuil pour l'observer.

— La sonde va atteindre l'objectif d'ici cinq secondes ! annonça un technicien surexcité, à bord du vaisseau stellaire.

— Supprimez le bouclier, murmura le capitaine du bâtiment, et les doigts du technicien firent glisser un curseur sur le tableau de commandes. Les hublots du vaisseau spatial s'éclaircirent et, pour la première fois, la masse en effervescence, à la fois sombre et multicolore, apparut sur l'écran du bureau présidentiel.

L'assemblée laissa échapper un hoquet.

Suivi par un silence tel qu'on aurait entendu voler une mouche, et qui dura tout le temps qu'il fallut à la sonde - petit point lumineux, scintillant —

pour atteindre son objectif.

— M. le Président ! s'écria le général Staedert. Nous sommes confrontés à une situation de crise !

— Taux de croissance : vingt-sept pour cent ! annonça un technicien paniqué.

Tous les yeux, dans les deux salles — le bureau et la passerelle du vaisseau spatial —, étaient braqués sur le Président.

Qui semblait perplexe.

— Votre théorie est intéressante, mon père, répondit-il poliment sans lui faire l'aumône d'un regard, mais je pense que le moment est mal choisi pour l'expérimenter.

— Qu'importe le moment, répondit le père Cornélius. Seule compte la vie.

— C'est exactement ce que nous pensons, et nous allons agir en conséquence, reprit le Président. Nous allons protéger l'existence de quelque deux cents milliards de nos concitoyens !

Il fit pivoter son fauteuil, mettant un point final à sa conversation avec le prêtre.

— Général, vous pourrez tirer dès que vous serez prêt !

Un silence de plomb s'abattit sur la pièce. Le vieux prêtre et le jeune novice restèrent plantés là, entre le fauteuil du Président et les rangs de généraux serviles.

Tous les yeux étaient rivés à l'écran mural qui montrait la passerelle du vaisseau spatial.

Staedert donnait des ordres, l'air très affairé.

—Chargez les tubes antérieurs ! Missile 120 ZR. Indices lumineux sur l'objectif !

Pendant qu'il prononçait ces paroles, derrière les hublots du vaisseau, la situation évoluait. La masse amiboïde, bouillonnante, se coagulait en une planète couverte d'une croûte noire, d'un noir absolu. Un technicien qui observait des données sur un écran de contrôle confirma ce que chacun pouvait voir :

— La structure superficielle a pris une consistance solide. Dans le bureau présidentiel, au milieu du second groupe de spectateurs, derrière la barrière formée par les militaires, un savant prit la parole.

—Je pense que la chose anticipe l'attaque, dit-il tout excité. Et qui dit anticipation dit intelligence !

Une autre voix plus calme se fit entendre — celle du prêtre, qui ajouta

:

—L'intelligence la plus terrible qui se puisse imaginer, M. le Président. A ces mots, le Président marqua une hésitation. Mais il ne se détourna pas de l'écran.

—Staedert ? !

—Oui, M. le Président ! répondit le général, avec empressement. Il semblait vraiment à son affaire, paraissait vibrer de la pointe des pieds au bout de ses doigts en spatule.

Le Président parcourut l'assistance du regard : les généraux, les savants, ses assistants personnels et enfin le prêtre et le novice qui attendaient patiemment, un peu à l'écart des autres.

—J'ai un doute, fit le Président.

—Pas moi, M. le Président, marmonna Staedert en réponse. Et, sans attendre un éventuel contrordre, il fit signe à un technicien. L'homme effleura un bouton, sur la console de commande... Une lumière éblouissante emplit l'écran. Le missile était lancé... La source lumineuse se réduisit à la taille d'une tête d'épingle ;tandis que le 120

ZR s'éloignait à une vitesse sidérale, couvrant mille kilomètres en un clin d'oeil — encore un miracle de la propulsion pseudo-déjeté à

fusion froide. Il lança un éclair en entrant et en ressortant de l'espace réel avant de se ruer sur sa gigantesque cible.

Puis, juste avant l'impact, d'hyper-propulsion il repassa en mode fusion, et, en réponse à une impulsion chimique, il pénétra dans la masse noire, maléfique.

Sur le conseil de Staedert et de l'équipage du bâtiment, le Président et son entourage se bouchèrent les yeux pour ne pas être aveuglés par l'explosion. Sauf qu'il n'y eut pas d'explosion.

Le missile s'enfonça dans la masse ténébreuse et s'y engloutit. Il y eut une légère perturbation à la surface, puis...

Plus rien.

Enfin, pas tout à fait.

En réalité, la planète noire se remit aussitôt à grossir, encore plus vite qu'avant.

— Préparez-vous à lancer trois missiles ! aboya le général Staedert. Chargez une batterie de 240 ZR ! Bouclier sur protection maximale !

— A vos ordres, mon général ! répondit le capitaine, derrière lui.

— Staedert, intervint le Président, que se passe-t-il ? Pouvez-vous le détruire ?

— C'est ce que je m'apprête à faire, M. le Président. Le général eut un hochement de tête et le technicien fit glisser trois curseurs sur la console de commande. Il y eut un éclair de lumière, trois fois plus intense que le précédent.

Cette fois, trois points lumineux filèrent vers leur cible immonde. Un éclair lumineux salua la disparition puis la réintégration dans l'espace des missiles qui filaient à une vitesse proche de celle de la lumière. Puis ils furent absorbés en douceur, aussi nettement et sans bavure que le premier missile.

Sauf que cette fois, la planète noire doubla instantanément de volume

!

Une voix paniquée monta du groupe de savants, dans le bureau du Président.

— Le diamètre de la planète a augmenté de deux cents pour cent !

Un cri lui fit écho depuis les rangs des généraux :

— Et elle approche du vaisseau !

C'en était assez pour le Président, qui s'avança sur son fauteuil à

roulettes et hurla en direction de l'écran.

— Staedert, tirez-vous de là immédiatement ! Je ne veux pas d'incident ! Vous m'entendez, Staedert ?

Staedert fit semblant de ne pas entendre. 11 se tourna vers le capitaine du vaisseau spatial.

— Qu'avons-nous de plus gros que le 240 ?

— Rien, mon général.

Le Président, furieux d'être ignoré, se mit à beugler :

— Staedert, foutez le camp de là ! C'est un ordre !

Le volume de la voix présidentielle actionna le zoom à activation vocale, et la face de Staedert occupa tout l'écran.

Il avait le front luisant de sueur.

Et d'autre chose. Un liquide noir, épais, commençait à suinter sur son front, dégoulinait lentement, comme du sirop...

Staedert était sur le point de lever la main et de s'essuyer le front quand un éclair monstrueux emplit l'écran.

Le zoom photosensible se rétracta, et l'écran recadra la passerelle du vaisseau spatial. Tout le monde observait, pétrifié d'horreur, une langue de flammes qui émergeait de la planète noire.

Elle se dirigeait vers le bâtiment. De plus en plus vite.

— Dieu tout-puissant ! s'écria Staedert.

Et le vaisseau spatial s'anéantit dans une tempête de lumière et de

bruit.

— Dieu tout-puissant ! s'écria le Président.

Derrière lui, un vieux prêtre répéta ses paroles, d'une toute petite voix, et non plus comme une imprécation mais comme une prière :

- Dieu tout-puissant...

3.

—

Dieu tout-puissant !

Corben Dallas se réveilla en sursaut et se redressa d'un bond. Il y avait eu une lumière aveuglante, une explosion effroyable et... Corben frissonna et secoua la tête.

Il avait encore rêvé de la guerre.

Il jeta un coup d'œil au réveil, sur sa table de nuit. Au même instant, celui-ci se mit à sonner :

BRRRIINNNGGG !

— Ta gueule ! ronchonna Corben en arrêtant la sonnerie d'un doigt tout en pêchant une cigarette.

— Dixhuit mars deux mille quatre cent treize, dit le réveil. Il est huit heures du matin.

— Ça va, on le sait, grommela Corben.

— Miaou ! fit le chat, dans le couloir.

Il y eut un grattouillement à la porte.

— J'arrive ! promit Corben.

C'est le moment que choisit la sonnerie du téléphone pour retentir :

BBBRRRRIIIIINNNNGGG !

La totale, quoi !

Il décrocha et se dirigea vers la porte de la chambre de son petit appartement modulaire tout en se palpant machinalement à la recherche d'une allumette. Derrière lui, le lit se refit tout seul. Corben était un grand gaillard d'une bonne trentaine d'années, aux cheveux rares, coupés très court. Quelques cicatrices ajoutaient à son charme, révélant une nature plus aventureuse que portée à l'introspection.

— Ouais ? fit-il dans le combiné téléphonique, tout en continuant à

chercher un moyen d'allumer sa cigarette.

— Salut, mon pote ! fit une voix familière. Ici Finger !

C'était son plus vieil ami, et maintenant le répartiteur de la compagnie de taxi.

Corben entrouvrit la chatière qui était coincée et un petit chat roux se faufila à l'intérieur.

— Salut, trésor ! dit-il.

— Moi aussi, je t'aime, Major. Hé, c'est la première fois que tu m'appelles comme ça depuis qu'on a fini nos classes !

— C'est pas à toi que je parlais, Finger. C'est au chat. Toujours à la recherche d'une allumette, Corben ouvrit le tiroir de la table de nuit. Il était plein de décorations.

Il déroula un papier. Une citation à l'ordre du Mérite, décerné au Major Corben Dallas. Pour services insignes rendus à...

— C'est vrai, j'oubliais, reprit Finger. Tu préfères ce matou aux vraies chattes.

Corben déroula un autre papier. Une photographie jaunie de lui avec son ex-femme. Une belle bête, mais une bête fauve...

— Au moins, le chat, lui, il revient, rétorqua Corben.

Il laissa tomber la photo dans le tiroir où elle se réenroula toute seule. Sous un fouillis de rubans et de médailles, il trouva une pochette d'allumettes à l'ancienne.

— Tu en pinces toujours pour cette pouffe qui te cocufiait à tour de bras ? demanda Finger. Oublie-la. Il y a des millions de femmes dans le monde.

— J'en veux pas un million, répliqua Corben en frottant une allumette sur le grattoir. (Elle ne s'alluma pas.) Une me suffirait. Une femme parfaite.

— Ça n'existe pas, mon pote.

Corben tira une autre photo. Deux hommes en uniforme, debout devant un chasseur spatial à ailes de chauve-souris.

— Tiens, je viens de tomber sur une photo de toi, dit-il à Finger.

— J'suis beau ?

Corben essaya de frotter une autre allumette. Sans plus de succès.

— Merdique.

— Alors ça doit en être une vieille, répondit Finger. Écoute... Corben s'approcha du réfrigérateur et l'ouvrit. Il était vide, à l'unique exception d'une barquette - vide - de Gemini Croquettes. Il la prit et examina le bandeau qui barrait l'étiquette : Gagnez un voyage de rêve pour deux au Paradis de Fhloston

— Je t'écoute, marmonna Corben en refermant le frigo.

— Faut que tu m'amènes ton tacot pour la révision des six mois, ordonna Finger. Et dare-dare.

Corben s'approcha du minuscule évier et tourna le robinet. II en sortit un filet d'eau rouillée.

— Il a pas besoin de révision, dit-il.

— Tu parles ! Et plutôt deux fois qu'une !

Corben remplit une casserole d'eau brunâtre et la mit sur le réchaud. Le brûleur s'alluma automatiquement.

— Tu oublies qui était assis à côté de toi pendant un millier de missions, poursuivit Finger. Je sais comment tu manies la mécanique !

— Ecoute, Finger, fit-il en se penchant pour allumer sa cigarette au brûleur, je conduis un taxi maintenant, plus un chasseur spatial.

— Ouais. Et il te reste beaucoup de points sur ton permis ?

- Beuh..., fit Corben en imaginant une réponse aussi satisfaisante que mensongère. Une trentaine, au moins.

— Là, tu rêves des genoux ! Bon, à ce soir ! Il y eut un déclic. Finger avait raccroché. Corben l'imita en soupirant.

L'eau bouillait. Corben y laissa tomber une gélule de Colombie instantané, prit la casserole et la posa sur le petit guéridon à trois pattes. Le brûleur continuait à chauffer allégrement. Corben flanqua une claque sur le réchaud.

La flamme s'éteignit.

- Miaou ! fit le chat en sautant sur la table.

Corben versa la moitié du café instantané dans une tasse fêlée, posa l'écuelle du chat sur la table et vida le restant du café dedans.

— Désolé, trésor, c'est tout ce que j'ai.

— Miaou !

Corben heurta le bord de l'écuelle avec le fond de sa tasse.

— A la tienne !

4.

Le calme était revenu dans le bureau du Président de la Fédération des Mondes Unis. L'écran qui occupait toute une paroi du bureau était éteint, et donc transparent. De l'autre côté, les tours de Manhattan montaient à l'assaut du ciel mal débarbouillé.

Il n'y avait plus dans le bureau présidentiel que quelques officiers, debout en rang d'oignons, et qui hochaient la tête avec un ensemble touchant. Dans leurs beaux uniformes chamarrés, on aurait dit une bande d'oiseaux en voie de disparition.

Le Président les ignorait superbement. Il examinait, penché sur son énorme bureau, un antique carnet de croquis dont le vieux prêtre, le père Vito Cornélius, tournait lentement les pages.

— Vous avez quarante-huit heures devant vous, disait celui-ci. Le temps que cette entité s'adapte à nos conditions de vie.

— Et après? demanda le Président en levant les yeux, sa large face noire crispée dans une expression angoissée.

— Après, il sera trop tard, répondit le prêtre. Cette entité ne se bat pas pour de l'argent ou pour le pouvoir. Son but est d'anéantir la vie. Toute forme de vie !

— Mais pourquoi ?

Le regard du petit prêtre se perdit dans le vide... ou s'intériorisa, absorbé dans un sombre mystère.

— Ça, je voudrais bien le savoir.

A l'autre bout de la pièce, un voyant lumineux se mit à clignoter, signalant l'arrivée d'un appel. L'écran s'opacifia progressivement, oblitérant le spectacle des taxis et autres véhicules qui planaient entre les tours.

— Si je comprends bien ce que vous me dites, mon père, répondit le Président, rien ne peut arrêter ça ?

— Si. Une chose. Une seule. Et, ajouta-t-il en regardant l'écran, elle est en route.

À des années-lumière de là, dans un secteur éloigné de la galaxie, un

vaisseau spatial d'un kilomètre et demi de long se dirigeait vers la Terre, la planète mère de la Fédération des Mondes Unis.

Il fut repéré par des scanners d'interception à longue portée. Le bâtiment était commandé par une race à peu près ignorée des Terriens, mais que connaissait bien le père Cornélius. Lequel s'efforçait d'expliquer la situation au Président...

— C'est un Mondoshawan, disait-il en lui montrant l'extraterrestre que Billy avait dessiné dans le temple, cinq cents ans auparavant. Le Président examina le corps rond, massif, la petite tête anguleuse.

— Les Mondoshawans détiennent la seule arme capable de vaincre le Mal qui nous menace.

— C'est-à-dire ?

Cornélius tourna une autre page.

— Les quatre éléments — la terre, l'eau, l'air et le feu — réunis autour d'un Cinquième Elément, l'Être Suprême, le guerrier absolu, créé pour protéger la vie.

Le Président regarda la page d'un air sceptique. On y voyait une silhouette humanoïde en armure. Ses mains gantées de métal tenaient une mallette sur laquelle était représenté l'emblème des trois soleils.

— La mallette contient les Pierres Sacrées. En présence du Cinquième Elément, elles produisent ce que les anciens appelaient la Lumière de la Création, capable d'apporter la vie aux confins les plus reculés de l'Univers. Mais si le Mal se dresse là...

Il indiqua le Cinquième Elément.

— Alors ? demanda impatiemment le Président. Cornélius releva les yeux, croisa le regard du grand gaillard.

— Le blanc devient noir. La lumière devient ténèbres. La vie se change en mort. Pour l'éternité.

—

M. le Président..., fit l'un des généraux en brandissant un téléphone cellulaire qui clignotait. Un vaisseau spatial mondoshawan s'est présenté à la frontière et demande l'autorisation d'accès dans l'espace de la Fédération.

Le Président regarda le petit prêtre qui lui avait apporté cette prodigieuse nouvelle puis se tourna vers ses généraux.

— Vous attendez ma décision, je suppose..., commença-t-il.

— M. le Président ! reprit le général en couvrant le récepteur avec sa main. Ces Mondoshawans n'appartiennent pas à la Fédération. Nous ignorons tout de leurs intentions. Je recommande une interception militaire immédiate, avant que...

Le Président l'interrompit, furieux.

— Vous avez vu cette chose avaler notre vaisseau spatial comme une boule de gomme, oui ou non ? Vous n'êtes même pas foutus de me dire de quoi il s'agit ! Je vous demande de me fournir des options et vous me donnez quoi ? de la merde !

Le Président assena un coup de son énorme poing sur le bureau. Le père Cornélius sursauta.

— Transmettez mon autorisation d'accès au système de la Fédération. Avec mes plus cordiales salutations.

Cornélius laissa échapper un long soupir.

— Merci M. le Président, murmura-t-il en refermant l'antique carnet de croquis qu'il avait apporté avec lui.

5.

Imaginez un vaisseau de la taille d'une petite ville, recevant l'autorisation d'entrer dans un système solaire.

Il était commandé par les anciens du peuple mondoshawan, une communauté qui se considère comme investie du devoir sacré de protéger l'Univers contre le Mal absolu, lequel revient inéluctablement, à quelques millénaires d'intervalle.

Les Mondoshawans sont un peuple serein, philosophe, tellement audessus des contingences que leur apparence, qui aurait pu sembler disgracieuse voire hideuse à certains, avait un effet apaisant sur tous ceux qu'ils rencontraient. C'est que cet aspect extérieur un peu rébarbatif servait d'écrin à une race supérieurement évoluée, en paix avec elle-même et avec l'Univers.

Le vaisseau mondoshawan était à l'image de ses grandioses constructeurs. C'était un immense bâtiment, un peu mastoc peut-être, mais qui avançait inébranlablement et remplirait sa mission avec ténacité. Seulement, il n'était pas seul. Il était suivi, à son insu, par deux bâtiments de guerre à l'air menaçants. On aurait dit des méduses tueuses. Des destroyers mangalores.

Maintenant, imaginez une race d'êtres tellement laids que l'évolution les a dotés du pouvoir de changer temporairement d'aspect, afin qu'ils puissent se regarder dans une glace sans faire une crise cardiaque. Les Mangalores avaient porté le génie de la dissimulation au niveau d'un art, qu'ils avaient appliqué à leur technologie militaire. Le navire spatial mondoshawan n'avait pas repéré les vaisseaux furtifs qui le suivaient à une certaine distance, en restant un peu audessus (un peu plus loin et un peu plus haut dans le temps et dans l'espace) et se rapprochaient rapidement.

Le Mangalore qui était aux commandes se préparait à connaître la jouissance suprême : la volupté de la destruction. Il n'y avait rien d'aussi bandant pour les êtres de son espèce que l'anéantissement d'une chose plus belle qu'eux, ce qui incluait absolument tout dans l’Univers. En plus, cette fois, il était payé pour ça !

C'était un déluge, un raz de marée de délices. Il allait abattre le vaisseau mondoshawan par-derrière, sans sommation. La sournoiserie était toujours payante

Il actionna les commandes avec une excitation quasi sexuelle (le sexe, chez les Mangalores, était intimement lié à la violence et à la mort), déclenchant le tir. Une décharge.

Touché!

À bord du vaisseau mondoshawan, c'était la panique. Les Mondoshawans étaient, certes, réconciliés avec leur propre mort, mais ils étaient bien conscients de l'importance cruciale de l'arme qu'ils livraient à

une Terre sans défense.

Le Mangalore tira à nouveau. Et recommença. Faisant encore mouche.

Cette fois, le coup avait été fatal. Le vaisseau mondoshawan obliqua vers une petite planète située dans le secteur.

Le commandant repéra une zone inhabitée et verrouilla les commandes.

La déflagration ébranla le ciel...

6.

— Bienvenue au Paradis !

Corben Dallas s'arrêta net.

Sur l'écran de télé, derrière lui, s'étalait une image de palmiers, d'eau bleue, de sable blanc.

Et merde ! jura tout bas Corben.

Il aurait bien voulu pouvoir se payer un poste muni d'un interrupteur. Le modèle bon marché (traduction : gratuit) qui occupait tout un coin de son appartement modulaire s'allumait chaque fois qu'un spot publicitaire passait sur les ondes. Ils déboulaient sans prévenir, comme les catalogues de vente par correspondance d'autrefois.

— Bienvenue au Paradis de Fhloston ! Ce soir, de cinq à sept, Loc Rhod, l'animateur des animateurs, l'homme le plus écouté de l'Univers, proclamera le vainqueur du grand concours Gemini Croquettes. Deux jours au Paradis de Fhloston !

— Tu ne vas pas regarder ça toute la journée, fit Corben en grattouillant les oreilles de son chat, qui restait baba devant le poste. Ça va te liquéfier la cervelle !

L'animal miaula distraitement, les yeux rivés sur les palmes et l'eau bleue.

— Gemini Croquettes ! poursuivait l'annonceur d'une voix enjôleuse. Le mets parfait pour un monde parfait !

Corben ouvrit la porte de son appartement sur un monde rien moins que parfait.

Un homme était planté dans le couloir. Plutôt un gamin, en fait. Dixhuit ans, par-là. Pas très grand. Plutôt malingre. Mais le revolver à laser qu'il braquait sur la tête de Corben était très gros, lui. Et mortel. Et il bourdonnait d'une façon inquiétante.

— Aboule le cash, pépère ! fit le gamin.

Corben se retint pour ne pas éclater de rire. Du cash ? qui se baladait encore avec du cash, à cette époque ?

— Il y a longtemps que tu es là ? demanda-t-il.

— Assez longtemps, répliqua le môme. Le cash, ou j't'envoie dans un monde meilleur. Le cash !

— OK ! Le cash, répéta Corben en observant l'arme du bandit de grands chemins (ou plutôt de grands couloirs). Dis donc, ce n'est pas un Z140 ? En titane allégé. Le modèle d'assaut, névro-balistique ?

Le gamin, qui avait « emprunté » le calibre au voisin d'à côté du père de l'ex-petit ami de sa soeur, examina le pistolet à laser.

— Euh...

— Tu sais, reprit Corben d'un ton cordial, tu pourrais faire mal à

quelqu'un avec ce joujou. Une chance qu'il ne soit pas armé. Le gamin encaissa le coup.

—

Quoi, il est pas armé ?

— Ben non. Regarde, il faut appuyer sur ce petit bouton jaune. Corben indiqua un interrupteur, sur le côté de l'arme.

Le gamin appuya dessus.

— Merci.

Le Z140 cessa de bourdonner.

Et Corben passa à l'action.

De la main droite, il colla l'apprenti braqueur à terre tout en lui prenant son flingue de la main gauche.

— Tu sais que c'est rigoureusement interdit, ça ? demanda Corben. Le gamin recroquevillé par terre leva les yeux, déconfit.

— Tu t'attirerais des ennuis pas possibles, avec des plans pareils. Il vaut mieux que je garde ce truc. Tu pourrais te coller dans la merde jusqu'au cou, sinon.

Corben ouvrit un tiroir, juste à côté de la porte palière. Il était plein de pétards rigoureusement identiques. Il lâcha le Z140 dedans et le referma...

— Et maintenant, tu m'excuseras !...

Il enjamba le gamin toujours prostré tandis que la porte de son appartement modulaire se refermait derrière lui.

— Veuillez présenter votre permis de conduire...

Corben introduisit une carte plastifiée dans la fente pratiquée sur le tableau de bord de « son » taxi.

Il composa les stats et les codes sur le clavier prévu à cet effet. Les turbines se mirent à ronronner et les gyros à bourdonner.

— Bien-ve-nue-à-bord-Mon-sieur-Dal-las, ânonna une voix de synthèse.

— Ça va, ce matin ? demanda Corben. T'as bien dormi ?

Il appuya sur un bouton, sur le tableau de bord, juste sous l'autocollant qui indiquait ESSENCE ORDINAIRE SEULEMENT, et la porte du garage s'ouvrit.

Et les turbines ronronnaient, et les gyros bourdonnaient. Le taxi glissa en avant sur son champ magnétique. Ou plutôt le champ magnétique glissa vers l'avant et le taxi resta positionné

exactement au centre, mais comme le résultat était le même, hein...

— Ni-veau-d'essence-six-zéro-trois, dit le taxi. Propulsion-deux-x-$.

— J'ai fait un épouvantable cauchemar, marmonna Corben. Et je ne parle pas de ce crétin de braqueur.

Il avait encore l'impression de sentir son crâne exploser. Après avoir effectué un millier de missions avec Finger, il avait pris l'habitude de parler pendant le compte à rebours, le point fixe et le décollage ; même si ça revenait à parler tout seul. Ou à une stupide puce électronique.

— Vous-avez-cinq-points-sur-votre-per-mis-de conduire, poursuivit le taxi, imperturbable.

Se faire compter cinq points, sur un ring, ça n'aurait pas été grave. N'avoir plus que cinq points sur son permis, c'était inquiétant : quand on les avait tous perdus, on se le faisait sucrer...

— Merci de me le rappeler, fit aigrement Corben. Il tira sur le manche.

Le taxi fit un bond en avant, quitta la rampe et s'avança audessus du vide.

La mégalopole qui était New York au XXVe siècle devint visible. De cette altitude, loin audessus des ordures qui s'amoncelaient tout en bas comme des feuilles mortes, elle était d'une beauté stupéfiante.

— Je-vous-sou-haite-une-bonne-jour-née, reprit la puce électronique.

— On peut toujours rêver, marmonna Corben en louvoyant entre les tours étincelantes à la recherche de son premier client. **7.**

Pas très loin de là, dans le bureau du Président de la Fédération des Mondes Unis, régnait un silence consterné.

Le Président était effondré. Quelques minutes auparavant, il avait appris que le vaisseau mondoshawan qui était entré dans le système, sur son invitation, avait été abattu.

Quelques secondes auparavant, il avait fait convoquer le prêtre et lui avait annoncé la mauvaise nouvelle.

On dit qu'il vaut mieux donner que recevoir, mais le Président avait toujours trouvé plus facile, sinon plus agréable, de recevoir de mauvaises nouvelles que d'en donner.

Le père Cornélius avait réagi aux paroles du Président en se laissant tomber dans un fauteuil sans dire un mot. Le novice, David, était recroquevillé, prostré, à côté de lui.

Cornélius rompit enfin le silence.

— Nous sommes perdus, dit-il simplement. A cet instant, le militaire le plus gradé du staff présidentiel, le général Munro, fit irruption dans le bureau en brandissant un fax encore tout tiède.

— M. le Président, dit-il, l'attaque a été lancée par deux bâtiments de guerre non identifiés.

— Fermez toutes les frontières, répliqua le Président. Et déclarez l'alerte générale.

— Oui, M. le Président.

Le général salua et quitta le bureau.

Le Président se tourna vers un autre officier qui se tenait derrière lui.

— Essayez de contacter ces Mondoshawans, dit-il. Nous leur devons une explication.

— Oui, M. le Président.

— Perdus ! répéta le père Cornélius. Nous avons attendu cinq cents ans, et tout ça pour rien !

Le Président posa sa grosse patte sur l'épaule du petit prêtre.

— Vous devriez aller vous reposer, mon père. Le prêtre leva les yeux sur lui. Il contenait ses larmes à grand-peine.

— Mais... les Mondoshawans... Je suis leur contact sur Terre ! Ils vont demander à me voir...

— Mon père, reprit gravement le Président, c'est l'affaire du gouvernement, maintenant. Je vous tiendrai au courant.

Il fit signe à deux gardes, qui s'approchèrent pour aider le vieil homme à se relever.

Ils l'escortèrent hors du bureau. Le novice, David, les suivit comme un zombie.

La porte venait à peine de se refermer lorsqu'elle se rouvrit à

nouveau.

Un capitaine entra.

— M. le Président, l'équipe de recherche vient de rentrer de l'endroit où le vaisseau mondoshawan s'est écrasé.

— Il y a des survivants ?

— D'un point de vue strictement théorique, répondit le capitaine. Oui.

8.

- Un bras ?

Le général Munro suivit l'équipe d'intervention chirurgicale dans le couloir du Centre Neurologique.

Il s'efforçait de rester à la hauteur du Dr Mactilburgh, un savant en blouse blanche, qui poussait un chariot médical.

Sur le chariot reposait un bras encore revêtu d'un long gant métallique. La main tenait une poignée arrachée à une valise, ou une mallette.

— C'est tout ce que vous avez réussi à sauver ? demanda Munro.

— Quelques cellules sont encore vivantes, répondit le Dr Mactilburgh. C'est plus qu'il ne m'en faut.

Le général Munro examina le gant. Il était presque humain avec ses longs doigts fuselés. En tout cas, il n'était pas aussi rudimentaire qu'il s'y attendait. Loin de là.

— Il n'a pas précisément l'air mondoshawan, dit-il. Vous l'avez identifié avec certitude ?

— Nous avons essayé, répondit Mactilburgh en poussant le chariot à

travers une série de portes battantes — une, deux, trois. Mais l'ordinateur a comme qui dirait perdu les pédales.

— Quelles pédales ? releva Munro en tricotant des jambes pour ne pas se laisser distancer.

— Vous comprenez..., expliqua Mactilburgh en baissant la voix, mais sans ralentir, l'ADN des êtres humains normaux est constitué d'un enchaînement de quatre types de nucléotides. C'est amplement suffisant pour la perpétuation de toutes les espèces vivantes. Mais ça... II traversa une quatrième porte en coup de vent, et Munro dut passer la surmultipliée pour rester dans la course.

— Son ADN dispose de deux cent mille nucléotides différents.

— Pour moi, c'est... une erreur... de la nature ! fit Munro, à bout de souffle.

— Exact, confirma Mactilburgh.

Il s'arrêta devant la dernière porte, un panneau de verre coulissant sur lequel était gravé l'inscription : « Laboratoire Central — Centre Neurologique. » Il se tourna vers le général et ajouta, avec un petit sourire :

— J'ai hâte de faire sa connaissance.

Le Laboratoire Central ressemblait plus à une salle des-machines qu'à un vrai labo. Moins qu'à des expérimentations, on sentait qu'on y

procédait surtout à la mise au point de nouvelles découvertes. C'était le temple de la recherche appliquée, pas de la science visionnaire. Au centre de la pièce, une énorme turbine de verre bourdonnait doucement. Elle était emplie d'un liquide cristallin bouillonnant et glougloutant dans lequel flottait le bras métallique encore revêtu de son gant métallique.

Les doigts étaient légèrement fléchis. On aurait dit l'adieu du dernier représentant d'une race en train de se noyer — ou le salut du premier représentant d'une race à peine émergente.

(Les deux étaient vrais, ainsi que devaient le découvrir Munro et Mactilburgh.)

Mactilburgh étudiait les listings que crachait une imprimante d'ordinateur. Munro, planté à côté de lui, n'y voyait qu'une interminable liste de chiffres. Mais pour Mactilburgh, c'était la photographie d'un code génétique.

Un code génétique comme il n'en avait jamais vu de sa vie.

— Les éléments constitutifs de son ADN sont les mêmes que les nôtres. Mais il y en a plus, c'est tout. Et ils recèlent une infinité

d'informations génétiques. On dirait un spécimen... conçu par des ingénieurs.

Le général Munro, le guerrier, réagit en guerrier.

— Il n'y a pas de danger ?

Mactilburgh, le savant, crut qu'il se préoccupait du risque biologique.

— Nous l'avons placé dans le détecteur bactériologique. La cellule est... comment dire ? parfaite.

— C'est bon, grommela Munro.

Le Président l'avait chargé de superviser l'expérience, et il connaissait son devoir : utilisant la clé qui lui avait été fournie par l'Académie des sciences militaro-culturelles, il déverrouilla le boîtier d'autodestruction.

— Allez-y, fit-il en mettant le doigt sur le bouton rouge clignotant. Mais j'espère pour votre petite perfection qu'elle a de bonnes manières. Sinon, j'en fais de la pâtée pour chat.

Mactilburgh hocha la tête et procéda au lancement de la reconstitution de l'ADN.

Sous les yeux des deux hommes, l'eau du générateur central circulaire se mit à tournoyer. A bouillonner. A faire des bulles. L'aiguille d'un compteur, sur le côté de la turbine, passa sur sept et continua sa progression, tandis que le bourdonnement de la centrifugeuse devenait de plus en plus aigu, puis inaudible par des oreilles humaines. La vibration qui se propageait dans le sol et les murs s'accéléra.

— Regardez ! fit Mactilburgh, tout excité.

L'aiguille du compteur était maintenant sur neuf.

De petites taches apparaissaient dans le liquide en rotation rapide. Elles dansaient et tourbillonnaient, semblant venir de nulle part, comme des flocons de neige dans le faisceau des phares d'une voiture. Ou des flammèches jaillissant d'un feu invisible. Elles scintillaient, telles de minuscules étoiles qui se seraient organisées en constellations, condensées en un nouvel univers.

La pluie d'étincelles s'écoula vers le bas selon une spirale étrangement pareille à une galaxie ; puis, sous les yeux émerveillés des deux hommes, la spirale commença à former les contours d'un corps humain.

L'aiguille du compteur passa sur dix.

Ce qui était lumière et mouvement commença à prendre forme et substance. Le blanc des os apparut en premier, puis le rouge du sang et de la chair se matérialisa autour. Des veines se formèrent, un réseau de nerfs se tissa. Des articulations rythmèrent la masse encore informe, lui conférant la consistance et l'aspect familiers d'un corps humain. Cela ressemblait à une décomposition à rebours, mais c'est bien à la formation d'un organisme humain qu'ils assistaient.

— Je n'aurais jamais cru que le processus puisse être aussi... beau !

s'exclama Mactilburgh qui se dressait , fasciné, devant la vitre. Le général Munro se tenait un peu en retrait, la main audessus du bouton de destruction.

L'aiguille du compteur passa sur le chiffre 11.

- Protection ultraviolette : moins trois secondes, annonça l'assistant de Mactilburgh, un homme en blouse blanche assis devant un pupitre de

commandes, à l'autre bout du labo.

Un bouclier translucide descendit dans la chambre du générateur, masquant le corps en cours de construction.

— Que se passe-t-il ? demanda Munro.

— C'est la phase cruciale, répondit Mactilburgh. Les cellules sont soumises à un bombardement d'atomes solaires légèrement lubrifiés, qui obligent l'organisme à réagir.

— Réagir ?

— Se protéger, précisa Mactilburgh. C'est-à-dire fabriquer une peau. C'est futé, hein ?

— Génial, acquiesça Munro.

Mais il resta la main en position, juste au cas où. L'aiguille du compteur commença à redescendre. Dix.

Neuf.

Le processus se ralentit.

Le Dr Mactilburgh se tourna vers son assistant, de

l'autre côté du labo, et lui fit un signe de tête.

Le jeune homme en blouse blanche s'adressa, d'une

voix douce, à son ordinateur à reconnaissance vocale.

— Reconstitution achevée. Amorcez la réanimation. Il y eut un WHHO000SSSSHH ! comme si un courant

d’air parcourait la chambre de la turbine.

La main de Munro reprit sa place audessus du bouton d'autodestruction qui clignotait toujours. Il

n'avait qu'un geste à faire et le laboratoire cesserait d'exister. Une forme était à peine visible derrière le bouclier. Le liquide bouillonnant se changea en fumée, se vaporisa, devint gazeux.

— Activez le dispositif d'assistance vitale ! ordonna Mactilburgh. Son assistant appuya sur un bouton.

CRACKKK!CRACKKK!

Des éclairs crépitèrent dans la chambre et tout autour, et les derniers cheveux de Mactilburgh se hérissèrent sur sa tête. On aurait dit des graines de pissenlit flottant au vent.

— Dispositif d'assistance vitale activé, confirma l'assistant. Un hautparleur retransmit un bruit évoquant les pas d'un géant.

BOUM! BOUM! BOUM!

— Les battements de coeur. Très amplifiés, expliqua Mactilburgh en baissant le volume sonore.

ROON FOOT TATA ROON FOOT TATA !

Dans la chambre du générateur, le corps tressauta. Une fois. Deux fois.

On le voyait à peine à travers l'écran presque opaque, mais il était indéniable qu'il bougeait. Le mouvement accompagnait son émergence des ténèbres de la non-existence et son entrée dans la Lumière de la Création. Il commença à se tortiller et à onduler (à danser, peut-être ?) selon un mouvement sinueux, plein de grâce.

—

Il est vivant ! s'exclama Mactilburgh. Supprimez l'écran !

L'assistant appuya sur un autre bouton et l'écran s'éclipsa lentement. La chambre était vide de tout gaz, de tout liquide. Seules y planaient encore quelques volutes de fumée.

Une odeur douce, étrange, rappelant celle d'un champ de fleurs, dans le lointain, emplit le laboratoire.

Mactilburgh, son assistant et le général Munro restèrent un moment figés dans un silence émerveillé.

Il y avait quelqu'un dans la chambre cylindrique.

Une femme. Ou plutôt une jeune fille. On ne lui aurait pas donné plus de dix-huit ou dix-neuf ans.

Elle avait des cheveux de feu et d'immenses yeux verts. Elle avait dans la main la poignée cassée que tenait le gant métallique et qui semblait

avoir été arrachée à une mallette.

Elle était faite au moule, d'une beauté idéale — en un mot : parfaite. Et elle était parfaitement nue, à l'exception de quelques pansements adhésifs disposés aux endroits stratégiques.

— Je vous avais dit qu'elle était... parfaite ! s'exclama Mactilburgh en se tournant vers Munro. Le général semblait pétrifié.

Mactilburgh écarta doucement la main de Munro qui planait toujours audessus du bouton clignotant de la commande d'autodestruction. Le général ne pouvait détourner ses yeux de la silhouette presque nue qui se dressait dans la chambre du réacteur.

— Je... hem... j'en voudrais quelques photos, dit-il. Pour... hem... les archives.

En souriant, Mactilburgh actionna une commande et une caméra pivota vers la chambre. Il y eut un éclair, et la fille, surprise, esquissa un mouvement de recul.

Ses yeux verts ourlés de longs cils noirs parcoururent le laboratoire du regard. Elle examina la poignée cassée qu'elle tenait à la main.

— Oucra cocha o dayodomo binaï ouacra mo cocha ferji akba ligounaï makta keratapla, dit-elle. Tokemata tokemata ! Seno santonoïaïpa ! Monoï aï Cheba ! Givamana seno !

— Que dit-elle ? demanda Munro, la main planant à nouveau audessus du bouton d'autodestruction. Mactilburgh dévia à nouveau son geste.

— Activez le détecteur audio, demanda-t-il à son assistant. La fille se mit à flanquer des coups de pied dans la paroi de verre du générateur.

L'assistant de Mactilburgh manipula un système audiovisuel plus bardé de lumières qu'un général russe de médailles.

La fille continuait à taper dans la paroi vitrée.

— Administrez-lui un léger sédatif.

L'assistant déplaça un curseur. Un sifflement se fit entendre, une volute de brume tournoya brièvement dans la chambre du générateur.

- Et donnez-lui quelque chose à se mettre.

Un autre bouton... et une pile de vêtements tomba du plafond. La fille

les attrapa et les regarda en fronçant les sourcils.

— Teno akta chtaman aasi n ometka ! dit-elle en entreprenant de s'habiller, sans se presser, sans le moindre embarras.

Munro se rapprocha. Il n'aurait su dire pourquoi, la vision de cette jolie fille en train de se glisser dans une tunique moulante de tissu et de plastique lui paraissait presque plus excitante que son corps dévêtu.

— C'est solide, ça ? demanda-t-il.

— Incassable, répondit Mactilburgh.

Munro regarda la fille en souriant. Elle le regarda en fronçant les sourcils tout en tiraillant sur ses vêtements.

— Si vous voulez sortir, il faudra développer vos dons de communication, pontifia Munro.

Un poing lui répondit. Celui de la fille, qui avait crevé la vitre incassable...

Elle se pencha hors du générateur, encore à moitié nue, empoigna Munro par le devant de sa vareuse et le souleva de terre dans un grand bruit de médailles cliquetantes.

Aa000GGGGaaa ! Une sirène se mit à hurler.

La fille plaqua Munro sur la paroi de la chambre et le lâcha. Il tomba à

terre.

Elle glissa le bras le long de la paroi extérieure de la chambre, la déverrouilla et sortit, encore mal assurée sur ses longues jambes fuselées. Aaa000GGGGaaa !

Deux énormes vigiles — une armoire à glace et une commode —

firent irruption dans le labo.

La fille les envoya balader, au sens propre du terme, en collant un sur un mur, l'autre sur celui d'en face.

Mactilburgh et son assistant se recroquevillèrent dans un coin du labo. Le visage de Mactilburgh exprimait un mélange de terreur et d'admiration. Son assistant, quant à lui, n'éprouvait manifestement que de la terreur.

Dix vigiles brandissant des boucliers de plastique et des fusils anesthésiants se précipitèrent dans le labo.

Ils entourèrent la fille. Elle les regarda un instant et recula. D'un pas. De deux.

Les gardes avancèrent, acculant la fille dans le coin du laboratoire. Elle se retourna et bondit à travers le mur comme s'il était fait de papier mâché.

— Génial ! hoqueta Mactilburgh, indifférent à la destruction quasi totale de son laboratoire.

Ce n'était que de l'argent public, dans le fond.

9.

— Suivez-la ! hurla le chef de la Sécurité.

C'était son boulot qui était en jeu, tout de même.

Il envoya ses hommes par paquets de deux à travers le trou dans le mur, leur ordonnant de fouiller tous les coins de l'étage. Il était tranquille ; la fille — ou Dieu sait ce que ça pouvait être — était coincée. Il avait fait bloquer les ascenseurs, et le Laboratoire Central se trouvait au 450e étage.

— On a le droit de PT ? demanda l'un des vigiles en fonçant dans un couloir.

Son partenaire éclata de rire. Quelle bonne blague ! Le PT, ou Permis de Tuer, était la procédure standard pour toutes les activités non autorisées dans les Laboratoires Centraux. Comme dans tout Manhattan, d'ailleurs.

C'est pourquoi, quand la fille apparut soudain au détour du couloir, ils ne firent ni une ni deux : ils ouvrirent le feu.

Bratabratabratabrat! Bratabratabratabrat

Tout en évitant les balles, la fille leva les yeux. Une grille fermait un conduit de ventilation ménagé dans le plafond.

Bratabratabratabrat!

La fille bondit, agrippa la grille et la balança sur les gardes. Ils l'esquivèrent et continuèrent à tirer comme des malades. Bratabratabratabrat!

Quand ils rouvrirent les yeux, elle avait disparu.

— J'l'ai eue !

- Mais non, tu l'as pas eue ! C'est moi qui l'ai eue !

- On l'a eue ni l'un ni l'autre. Elle a disparu ! Les deux vigiles regardèrent dans le conduit de ventilation. Ils virent remuer quelque chose au bout.

- Vas-y, dit l'un.

— Après toi, répliqua l'autre.

À cet instant, le chef des Services de Sécurité arriva sur le théâtre des opérations. Il leva les yeux à son tour, comprit tout de suite la situation.

— Vous deux ! Venez avec moi ! dit-il en se glissant dans le conduit.

— Vas-y.

— Après toi, rétorqua l'autre.

— Alors ? vous vous bougez le cul, bordel de merde !

Aussi souple et rapide qu'un chat, la fille aux cheveux couleur piment rouge (enfin, si c'était vraiment une fille) filait dans le conduit à la recherche d'une issue. Elle avançait à la vitesse de l'éclair, et son visage ne trahissait pas la moindre inquiétude. Ses grands yeux verts étaient limpides. Ses lèvres vermeilles esquissaient même un petit sourire. Derrière elle, des coups de pied et des raclements signalaient l'avance maladroite des vigiles.

Le conduit décrivait un coude vers la droite, puis vers la gauche. Montait. Descendait.

A chaque détour, le diamètre de la canalisation diminuait, tant et si bien que la fille se retrouva à quatre pattes, puis à plat ventre. Et elle allait aussi vite en rampant que debout ! Elle arriva enfin au bout du tunnel.

Punto. Finito. Point final. Le boyau était obstrué par une grille d'acier. A travers, on voyait le ciel bleu.

Elle sourit et flanqua un coup de pied dans la grille, l'envoyant valdinguer dans le vide.

Elle se glissa par le trou et prit pied sur une étroite margelle. Cette corniche d'une trentaine de centimètres de largeur faisait le tour du bâtiment des Technologies Centrales, qui occupait tout un pâté de maisons de la 55e Rue de Manhattan.

La fille regarda en bas.

Des essaims de taxis et autres véhicules volants louvoyaient entre les tours, en dessous d'elle.

Et très, très loin, quatre cent cinquante-quatre étages plus bas

exactement, s'entassait le « fumier » de la société moderne : les résidus du monde postindustriel, cinq cents ans d'ordures jamais ramassées sur lesquelles on rebâtissait, parce qu'on trouvait ça plus facile que de les collecter et de les recycler.

Ça coinçait, ça frottait, ça traînait les pieds et ça haletait, derrière elle, dans la canalisation.

La fille s'avança de quelques pas sur la corniche.

Elle se déplaçait avec aisance, comme si elle ignorait le vertige. Ses yeux verts étincelèrent lorsqu'elle engloba la vision fascinante du Manhattan du vingt-cinquième siècle.

Les métros se déplaçaient à présent dans les trois dimensions, et notamment dans le plan vertical, des rames entières remplaçant les ascenseurs complètement dépassés à cette époque et les reliant entre eux.

Entre les immeubles de bureaux se dressaient des structures, des squelettes de béton et d'acier sur lesquels venaient se greffer des appartements modulaires que leurs propriétaires faisaient débrancher, déplacer et retrancher ailleurs à leur gré. Plus haut on vivait, plus le loyer était cher.

La rue n'était qu'un brouillard, loin, très loin en bas. Personne ne vivait là. Enfin, personne... les damnés de la terre, des sans-abri, des proscrits qui

58rampaient dans les immondices, cherchaient pitance dans les détritus qui tombaient d'en haut.

Une vivante démonstration de la théorie capitaliste selon laquelle la fortune des uns finit par retomber sur les autres...

Si la scène était nouvelle pour la fille, elle montra pas. Elle ne sembla même pas le remarquer. Elle fouilla dans la poche de sa tunique succincte, en tira la poignée cassée. Elle la regarda, secoua la tête et la remit dans sa poche.

Bratabratabratabrat !

Des balles ricochèrent sur le mur et la corniche se réfugia derrière le coin du bâtiment, hors de la ligne de tir.

Une tête émergea du conduit de ventilation.

C'était le chef de la Sécurité. Il regarda au-dehors, puis vers le bas, blêmit et rentra la tête comme tortue dans sa carapace. Il se tourna vers les deux hommes qui se trouvaient juste derrière lui.

— Suivez-la !

Un des vigiles passa la tête au-dehors. Une main puis une jambe suivirent. Il prit pied sur l'étroite corniche, se retourna d'un bloc et réintégra la sécurité du boyau métallique.

— Pas question, laissa-t-il tomber d'un air écœuré. Un coup d'oeil suffit au second vigile pour déclarer forfait à son tour.

— Pas question.

Le chef de la Sécurité préparait mentalement série de menaces, puis il se ravisa, tira un téléphone cellulaire et aboya dedans.

—

Envoyez une unité aéroportée ! ordonna-t-il.

WOOWEEEWOOOWEEE !

Des sirènes hurlaient, des lumières clignotaient, une vedette de la police fonça entre les bâtiments. Les taxis qui grouillaient dans le secteur s'écartèrent précipitamment.

Le chef se pencha juste ce qu'il fallait pour leur donner des indications par gestes, et les flics qui se trouvaient à bord de la vedette coupèrent la sirène.

- ICI-LA-PO-LICE ! fit une voix synthétique amplifiée. NOUS-PRO-CÉDONS-À-VOTRE-I-DEN-TI-FI-CA-TION. En réalité, ce n'était pas un robot mais l'un des deux flics, qui avait suivi, après sa sortie de l'école, des cours par correspondance d'imitation de voix synthétique.

Le contrevenant était une contrevenante. Une très jolie contrevenante, en tenue minimale aux couleurs criardes, qui se promenait sur une corniche d'une trentaine de centimètres de largeur, même pas.

— Elle n'a pas de dossier ! annonça son partenaire en scrutant l'écran de l'ordinateur de bord.

VEUIL-LEZ-LE-VER-LES-BRAS-ET-OBÉIR-AUX-INS-TRUCTIONS,

poursuivit le pilote, de sa plus belle voix synthétique. La fille s'exécuta comme si elle ne demandait que ça. Elle leva les bras avec un grand sourire, se dressa sur la pointe des pieds, regarda quatre cent cinquante étages plus bas et...

— Nom de Dieu ! s'exclamèrent les deux flics d'une même voix. Elle a fait le plongeon !

10.

— Laissez-moi là, s'il vous plaît. L'entrée au coin, sur la gauche. Corben tourna brutalement le volant et le taxi p un virage si brusque que les rotors émirent un gémissement de protestation. Il coupa deux files de circulation, évitant de justesse une collision, un frottement latéral et un tête-à-queue, tout en ignorant la bord d'injures d'un confrère taxi. Il s'approcha en tanguant et en roulant d'un auvent qui surplombait une corniche d'accès, audessus c corridor de la 44e Rue, où ce qui avait été jadis 44e Rue gisait sous vingt pieds d'immondices.

— Ben dites donc ! protesta le client, un home d'affaires en costume turquoise. Où avez-vous appris à conduire comme ça ?

— Pendant la dernière guerre, répondit sèchement Corben. Et celle d'avant.

— Affreux.

Le client glissa sa carte de paiement dans la fen idoine et les hautparleurs du taxi émirent tous E même temps un concert de petites voix synthétiques

« As-su-rez-vous-quevous-n'oubliez-rien... »

« Pro-fi-tez-de-votre-pas-sage-à-New-York-pour-vi si-ter... »

« Pour-toute-ré-cla-ma-tion-adres-sez-vous... Le client ouvrit la portière.

— Hé, fit Corben. Vous n'oubliez rien ? Le client regarda sur le siège, derrière lui.

— Non, quoi ?

— Le pourboire.

— Je ne donne jamais de pourboire, répondit client en prenant pied sur la corniche. C'est une question de principe.

— Génial, fit Corben en s'éloignant dans un rugissement. C'est pas tous les jours qu'on a l'occasion d rencontrer un homme de principes !

Corben quitta la 44e Rue et remonta vers le nord la recherche d'un nouveau client. Les portiers de grosses compagnies appelaient les taxis

en lâchant des ballons ou en allumant des feux clignotants près des sas d'entrée.

Corben volait un peu audessus du 400e étage en scrutant les corniches du coin de l'œil quand...

CRASH !

Quelque chose s'écrasa sur le toit de son taxi.

Le choc actionna tous les détecteurs, et le taxi énonça automatiquement :

« Vous-ve-nez-d'a-voir-un-ac-ci-dent. »

— Pas possible ! marmonna Corben en se démenant pour reprendre le contrôle du véhicule qui avait fait une embardée.

Il jeta un coup d'oeil par-dessus son épaule et constata, à sa grande surprise, que la chose avait crevé le toit de son taxi et était tombée dedans

!

Après avoir réussi à stabiliser les rotors, il se rangea sur le côté, hors de la circulation. Il s'arrêta à l'abri d'un parapet tandis que la voix synthétique, monocorde, poursuivait : « Quatre-points-viennent-devousêtre-tem-po-rai-re-ment-re-ti-rés... Il-vous-reste-un-point sur-vo-treper-mis. »

Génial ! Il poussa un soupir et regarda par-dessus le dossier de son siège pour évaluer les dégâts. Il était persuadé d'avoir été heurté par un désespéré. Il s'en jetait une centaine tous les jours par les fenêtres de Manhattan.

Eh bien, si c'était un candidat au suicide, il avait raté son coup. Celui — ou celle — qui avait crevé le toit de Plexiflex TM de son tacot miteux gisait sur le siège arrière en un tas de bras de jambes. Un rudement joli tas de bras et de jambes au demeurant !

— Des survivants ? demanda Corben en retenant son souffle. Une fille s'assit dans les débris de son toit, st banquette arrière de son taxi. Elle était belle, c'e moins qu'on puisse dire. En fait, elle était plus belle

: divine.

Un peu de sang perlait à sa lèvre parce qu s'était coupée, mais en dehors de ça, elle parai; miraculeusement indemne.

Corben se pencha pour lui essuyer le visage ave manche. Elle avait les yeux d'un vert...

Le coeur de Corben cessa de battre et il eut l'impression que son taxi partait en vrille.

Elle avait les cheveux couleur... couleur de paprika. Elle sourit. Il aurait dû dire quelque chose. Mais qu'est ce qu'on dit à une fille d'une beauté spectaculaire vient de vous tomber du ciel ?

— Salut, coassa-t-il. C'est joli, vos cheveux.

— Akina delutan, répondit la fille avec un sourire radieux, comme s'il venait de dire une chose d'une intelligence digne du prix Nobel. Nou shan. Djela — boum !

— Boum ? répéta Corben d'un ton interrogateur.

— Bada boum ! renchérit la fille en tapant dans mains.

Corben leva les yeux et vit, par le toit crevé de taxi, une vedette de la police qui approchait, toutes lumières clignotantes.

— Pour ça oui, acquiesça-t-il. Gros badaboum.

- VOUS-TRANS-POR-TEZ-UN-PAS-SA-GER-NON-AU-TO-RI – SÉ, rugit la vedette de la police dans un hurlement de hyène métallique, tout en faisant du surplace devant le taxi de Corben. NOUS-AL-LONS-L'ARRË-TER. VEUIL-LEZ-LAISSER-VOS-MAINS-SUR-LE-VO-LANT. MER-CIDE-VOTRE-COO-PÉ-RA-TION. Corben connaissait les artistes de la police new-yorkaise. C'étaient des enthousiastes à la gâchette facile.

Il laissa ses deux mains bien en évidence sur le volant.

— Désolé, mon chou, fit-il par-dessus son épaule. Mais je pense que votre carrosse est avancé. Mieux vaut faire ce qu'ils nous disent. La vedette de la police s'approcha tant bien que mal (le pilote n'avait pas l'air très à l'aise) et s'accoupla magnétiquement au taxi. D'énormes flingues sortirent par toutes les vitres de la vedette et se braquèrent sur eux. Derrière chacun des canons brillaient deux gros yeux noirs, liquides.

Des flics.

Les portes de la vedette coulissèrent et il en émergea une canaillepêche dernier cri, avec menottes automatiques prêtes à se refermer sur les poignets du client (ou de la cliente), et tout le fourniment. Corben se sentait audessous de tout.

Il se sentit encore plus bas que ça quand, en se retournant vers le siège arrière, il vit des larmes briller dans les yeux de la fille. De grands, beaux yeux verts pleins de larmes.

— Je suis désolé, dit-il.

En guise de réponse, elle tendit le doigt vers l'un des innombrables autocollants qui « ornaient » les portières et les vitres du taxi. Celui-ci donnait le numéro de téléphone d'une association appelée SOS Orphelins. On y voyait un gamin aux grands yeux implorants et, dessous, deux mots : AIDEZ-MOI.

Essayait-elle de lui dire quelque chose ?

— Ne faites pas ça ! protesta Corben. Vous me mettez dans une situation impossible. Je ne peux rien faire !

La fille hocha la tête et lui indiqua à nouveau l'autocollant. AIDEZ-MOI.

Je n'ai plus qu'un point sur mon permis, et j'en ai besoin pour amener le tacot au garage, implora Corben. La révision des six mois. Vous comprenez ?

La fille semblait surtout comprendre le pouvoir extraordinaire qu'elle exerçait sur les émotions de Corben. Elle eut un petit sourire mélancolique, essuya une larme sur sa joue et pointa fermement le doigt vers l'autocollant.

AIDEZ-MOI.

— Finger va me tuer, marmonna Corben en remettant le compteur à

zéro.

— MER-CI-DE-VOTRE-COO-PÉ-RA-TION, fit la vedette de la police.

— Y a vraiment pas de quoi, marmonna Corben.

Il passa la main sous le tableau de bord et actionna la commande de nulligrav, neutralisant le champ magnétique qui le maintenait accolé à

l'appareil de la police. Il appuya à fond sur la pédale du rotor et le taxi fit un bond en avant. L'embardée déséquilibra la vedette de la police qui tomba en feuille morte et alla s'écraser sur la paroi du bâtiment, deux étages plus bas.

— NOUS-A-VONS-É-TÉ-TOU-CHÉS ! mugit la vedette tandis que le pilote automatique prenait le relais. EN-VO-YEZ-DES-RENFORTS !

QU'ON-LES-POURSUIVE !

« Vous-ve-nez-de-per-dre-un-point-sur-votre-per-mis-de-conduire », fit la puce électronique qui équipait le taxi.

— Je me demandais quand tu allais la ramener, toi, ronchonna Corben.

Il donna un coup de volant, tourna au coin d'un bâtiment comme une fusée et descendit de six étages d'un seul coup, fuyant les lumières aveuglantes de la vedette de la police. Un concert de Klaxon, de cris et d'injures salua sa manoeuvre.

« Vous-n'a-vez-plus-de-points-sur-votre-per-mis-decon-dui-re », poursuivit imperturbablement le taxi. « Vous-n'êtes-pas-au-to-ri-sé-à-piloter-ce-vé-hi-cule. Veuillez-vous... »

Corben lui coupa la chique en arrachant le hautparleur. Il le flanqua par la vitre, et il tomba dans la benne d'un pick-up qui passait par-là.

— Je ne supporte pas de voir pleurer les gens, dit-il.

Il jeta un coup d'oeil dans le rétroviseur. La fille aux cheveux de feu regardait tout ça sans s'affoler, un petit sourire rêveur aux lèvres. Elle était si belle qu'il ne pouvait en détacher ses yeux pour les ramener sur les véhicules qui filaient dans tous les sens autour de lui.

— Je suis complètement sans défense, vous comprenez.

11.

À quelques encablures de là, la vedette 47 du commissariat du 2

345e district faisait la queue devant l'aéro-Mac Do quand la radio de bord se mit à crépiter.

— Alerte ! Alerte ! Toutes les unités du secteur 12, convergez sur le vecteur 21 !

— Vecteur, secteur, fit le jeune flic assis à la place du mort. J'confondrai toujours les deux.

—

Ici le 47. On y va, répondit, dans le micro, son partenaire plus âgé, qui était au volant. Dès qu'on aura mangé un morceau, ajouta-t-il après avoir coupe la communication. Occupe-toi de la bouffe, gamin.

- Un Big Mac avec une frite normale et un Diet Coke, dit le jeune flic dans un autre micro fort commodément placé devant la vitre de la vedette et qui attendait docilement la commande. Un Super Géant avec une super frite et un Diet Cherry Coke sans caféine. Bien reçu?

— Alors, un Big Mac avec une frite normale, un Diet Coke, un Super Géant, une super frite et un Diet Cherry Coke sans caféine.

— C'est ça. A vous de jouer. Je coupe.

La rangée de véhicules en vol stationnaire avança d'un cran. Le jeune flic se tourna vers son partenaire.

— On répond pas à l'appel ?

Le vieux flic secoua la tête.

— Je suis trop fatigué, trop vieux et j'ai trop faim pour courir après je ne sais quel chauffard de l'air.

La vedette progressa vers la fenêtre suivante.

— Et j'ai beaucoup trop soif, aussi, reprit le vieux flic en sortant les bras par la portière pour prendre un plateau de Coca.

Un plateau de hamburgers suivit aussitôt. Il s'apprêtait à le saisir

quand...

SHAZAM !

... il fut fauché au vol par un taxi jaune qui s'était faufilé à toute vitesse entre la vedette et le comptoir, frôlant les deux.

Les flics se regardèrent puis regardèrent le taxi bugné de partout qui disparaissait entre les gratte-ciel.

— Si vous veniez vous asseoir ici ? proposa Corben en tapotant le siège à côté du sien. Tant qu'à être dans l'illégalité la plus complète... La fille se coula sur la banquette avant. Sa tenue criarde révélait des choses passionnantes.

Avec ses doigts, elle remit de l'ordre dans ses cheveux rouges comme un coucher de soleil.

WOOWEEEWOOOWEEE !

Derrière le taxi qui filait à toute vibure, les sirènes se rapprochaient. Corben coupa six voies de circulation aérienne, dépassa deux pâtés de maisons, plongea sur une hauteur de six étages, puis ralentit et reprit une allure plus normale.

— S'ils ne vous ont pas rattrapé au bout d'un kilomètre, assura-t-il, ils laissent tomber. Ça ne rate jamais. Soudain, au détour d'un bâtiment, six vedettes bleu ciel de la police surgirent d'une ruelle et se lancèrent à sa poursuite.

— Bon, mettons deux kilomètres, bougonna-t-il en faisant tourner les turbines à fond et en imprimant aux rotors une torsion qui aurait pu le faire échapper à la gravité terrestre.

— Klaatu barata nikto, dit la fille.

— Pardon, jeune fille, mais je ne parle que deux langues, rétorqua Corben. Anglais, et mauvais anglais.

Les six vedettes de la police se séparèrent en deux groupes de trois qui partirent l'un à gauche, l'autre à droite.

Corben descendit en piqué, le taxi tombant comme une pierre à

travers les canyons vers une terrasse plantée d'arbres, loin en dessous. Les vedettes suivirent.

Corben redressa au dernier moment.

Quatre des six vedettes aussi.

WHUMP ! WHUMP! Les deux autres perdirent le contrôle et se plantèrent dans la molle terre synthétique de la terrasse. Corben poursuivit tout droit vers le centre-ville, quatre vedettes de la police à ses trousses.

— Maïca iota muni, fit la fille.

— Écoutez, fillette, je ferais bien la causette, mais il vaudrait mieux que vous la fermiez. C'est un peu compliqué, là.

Les quatre vedettes de la police se rapprochaient en faisant hurler leurs turbos à haute puissance.

Un bip-bip retentit sur le tableau de bord du taxi.

Corben alluma l'écran.

PARÉ À ATTAQUER ! PARÉ À ATTAQUER ! PARÉ À ATTAQUER !

Corben se tourna vers sa passagère.

— Je ne sais pas ce que vous avez fait pour les énerver comme ça...

— AMORCE ! AMORCE ! AMORCE ! beugla l'écran — ... mais ils ont l'air vraiment en rogne. Cramponnez-vous.

Corben coupa les rotors tout en activant les aérojets : un vieux truc de combat aérien.

Le taxi émit un gémissement de protestation, mais effectua la manoeuvre.

— On devrait être tranquilles un moment, fit Corben, puis il regarda dans son rétroviseur.

Deux vedettes de la police s'étaient rapprochées.

— Bon, j'ai essayé de la jouer calmos, les gars, murmura Corben, mais vous l'aurez voulu... Il coupa les aérojets et appuya sur le manche.

— On devrait être tranquilles, dans la purée de pois. Si on y arrive. L'appareil de Corben se retourna sur le dos et plongea comme une pierre entre les taxis, limousines à lévitation magnétique et autres

guimbardes qui s'écartaient précipitamment, affolées.

Il remit les gaz à la dernière seconde et redressa juste audessus des ordures qui comblaient la rue.

Il vira à droite., puis à gauche, dans le brouillard de méthane toxique Et se retrouva dans un cul-de-sac.

—Daya deo bono dato ! dit la fille avec excitation, l'air ravie de toutes ces péripéties. Dalutan !

—S'il y a une chose que je ne supporte pas, dit Corben, c'est qu'on me donne des conseils sur ma conduite !

Corben prit un virage en épingle à cheveu, faisant effectuer à son taxi l'équivalent d'un dérapage contrôlé mais en trois dimensions. Puis il maintint le manche sur le côté avec son genou et coupa la lévitation magnétique — encore un vieux truc de pilote de chasse — de sorte que le taxi bascula et se retrouva de profil.

Maniant son volant avec une précision surnaturelle, Corben se faufila dans une ruelle si étroite que les vieilles briques raclant le toit arrachèrent le voyant lumineux marqué « taxi ».

La première vedette de la police était plus large d'une trentaine de centimètres. Elle se rua vers lui, puis s'immobilisa dans un affreux crissement d'aérofreins.

La seconde navette s'arrêta juste à temps.

— Merde ! A tous les véhicules, attention ! Puis elle recula et fit demitour. Le brouillard à couper au couteau qui planait au niveau du sol voilait miséricordieusement les générations d'ordures et de débris — le compost urbain qui couvrait les rues de la ville sur une profondeur de vingt à

quarante pieds.

Personne ne pouvait vivre là-dedans, se dit le jeune flic. Puis il vit les silhouettes vaguement humaines, vêtues de haillons et de peaux de bête, qui grimpaient de ci, de là, glissaient sur des choses en putréfaction, dévalaient les monceaux de détritus...

Il eut un frisson.

- Regarde-moi ça, dit-il à son partenaire. Les éboueurs sont en grève

ou quoi ?

- Ouais, fit son aîné d'un ton sarcastique. Ils sont en grève depuis plus d'une semaine.

C'était une blague, évidemment. Il n'y avait plus d'éboueurs depuis une génération, depuis que la cité avait découvert que ça coûtait moins cher de laisser les immondices s'entasser que de les évacuer vers les décharges.

Mais comme la ville montait plus vite que les ordures, ça ne posait pas de problèmes à ceux qui vivaient dans les étages supérieurs. Et comme les immondices fournissaient un habitat commode en même temps qu'une mine inépuisable pour les rebuts de la société — on n'aurait pu trouver un terme plus approprié —, pour ceux qui ne pouvaient se permettre de monter avec la ville...

Bref, c'était le rétropostnéodarwinisme dans toute sa splendeur —

dans toute sa logique économique. N'empêche que le jeune flic trouvait ça... comment dire ? pas très ragoûtant.

Les tas d'ordures donnaient l'impression de soupirer, d'émettre des nuages de fumée puante. Bon, mais où était le taxi fugitif ?

Il aurait dû rester coincé dans cette impasse. Mais il n'y avait rien, làbas, qu'un panneau d'affichage vertical qui faisait de la retape pour une boîte morte et enterrée depuis des lustres : IBM.

Le jeune flic examina le panneau d'affichage : quinze mètres de haut sur trois de large seulement. Pas assez pour dissimuler un taxi.

— Où est-il passé ? demanda-t-il à son partenaire. Le vieux flic fit un signe vers les détritus, en bas. — Faut croire qu'il est tombé là-dedans, conclut-il. Il a du perdre son rotor. Bon, on n'est pas payés pour fouiller les ordures à la recherche des corps. Allons plutôt chercher un autre hamburger.

Pendant que les flics regardaient vers le bas, Corben regardait vers le haut.

Son taxi était planqué derrière le panneau d'affichage, en vol stationnaire sur la queue — encore un vieux truc de pilote de chasse. Ça faisait grimper la consommation en flèche, mais c'était efficace. D'un autre côté, ce n'était pas très confortable. La fille et Corben étaient collés l'un sur l'autre, sur le siège avant.

Enfin, ce n'était pas trop désagréable quand même. La fille sentait bon ; son parfum faisait oublier l'odeur des ordures.

— On va attendre ici que les choses se tassent un peu, murmura Corben. Ça ne vous ennuie pas ?

La fille le prit par le col de sa chemise et lui murmura à l'oreille :

— Prêtre...

Corben la regarda. Elle avait l'air affaiblie. Ses yeux verts étaient mi-clos.

— Prêtre..., répéta-t-elle.

— Allons, vous n'êtes pas malade à ce point, fit Corben. On va vous chercher un docteur.

— Vie tôt, dit la fille. Corne aile lie use.

On aurait dit un nom.

— Vito Cornélius ?

La fille acquiesça d'un hochement de tête.

Puis elle tomba dans les pommes.

12.

— Oui ? fit le petit vieillard en ouvrant la porte. Il avait la face ronde comme une pièce de un franc sous une tignasse blanche.

Il vit un grand gaillard au visage couturé de cicatrices, aux cheveux courts et à l'air tendu à bloc. Il portait une fille dans les bras. Elle avait l'air de dormir.

— Excusez-moi, fit Corben. Je cherche un prêtre.

— Les mariages, c'est l'étage audessous, mon fils, répondit le prêtre. Toutes mes félicitations.

Il referma la porte.

L'homme la rouvrit d'un coup de pied.

— Ce n'est pas ma fiancée, dit Corben. C'est juste une cliente. Elle cherche un certain Vito Cornélius. D'après l'annuaire téléphonique, il habiterait ici.

— C'est moi, répondit le prêtre en rajustant sa soutane autour de sa bedaine. Mais je ne la connais pas, ajouta-t-il après un examen attentif. La fille portait une sorte de combinaison moulante, aussi voyante que révélatrice, et ses cheveux, qui lui arrivaient aux épaules, étaient rouges comme les baies du houx.

Le prêtre la regarda d'un air suspicieux.

— Où l'avez-vous trouvée ?

— Elle... C'est elle qui m'est tombée dessus, répondit Corben. Il tendit la fille vers le prêtre et son bras retomba sur le côté. Elle avait un tatouage sur le poignet. Quatre éléments reliés par des lignes. Le prêtre vit le symbole, et blêmit.

Il regarda la boucle de sa ceinture, une antique chose de bronze qui en avait vu de toutes les couleurs. Le dessin des quatre éléments était exactement identique au tatouage de la fille.

—

Le Cinquième Élément ! hoqueta-t-il, et il s'évanouit.

Corben entra dans l'appartement, laissant la porte se refermer derrière lui.

— Finger va me tuer, marmonna-t-il en cherchant un endroit où

déposer la fille.

SLAP!

Cornélius se réveilla.

Il regardait un visage couturé de cicatrices mais bienveillant, dur mais intelligent.

— Qui êtes-vous ?

— C'est moi qui ai amené la fille, vous vous souvenez?

Cornélius se redressa.

— La fille ?

Puis il se rappela. Le Cinquième Élément.

— Ouais ! reprit Corben. Elle m'est tombée dessus. Enfin, sur mon taxi. Elle parle une drôle de langue.

Cornélius secoua la tête, lentement, très lentement, comme s'il priait.

— Pas drôle, divine. La langue des Dieux. La plus ancienne de toutes les langues. On la parlait dans l'Univers entier avant le commencement des Temps. Le Cinquième Élément, l'Etre S...

Cornélius regarda la fille étalée sur le canapé, avec ses cheveux rouge géranium, et tout à coup, il réalisa :

— C'est... c'est une fille !

— Ah, vous avez remarqué, fit Corben d'un ton sarcastique qui passa loin audessus de la tête du prêtre, lequel était presque à genoux devant la fille endormie.

— C'est un miracle ! Il n'y a pas un instant à perdre ! Réveillez-la, mais soyez gentil avec elle ! Cette femme est ce que l'humanité a de plus précieux !

— Elle ? Vraiment ?

— Elle est... parfaite !

Et Cornélius sortit de la pièce en courant.

Corben s'agenouilla à côté de la fille et leva le bras pour lui flanquer une claque afin de la réveiller... puis il se ravisa.

Il baissa doucement la main et lui effleura la joue du bout des doigts. Elle avait la peau douce et fine comme un pétale de rose. Il ne comprenait pas comment elle avait pu tomber à travers le toit de son taxi sans se faire de mal ou presque.

—

Parfaite..., murmura Corben.

—

C'est un miracle !

David, son novice, leva les yeux avec étonnement (il ravaudait une soutane au moyen d'un antique procédé qu'il appréciait beaucoup : du fil et une aiguille).

Le père Cornélius venait de faire irruption dans la pièce, hors d'haleine, la figure toute rouge.

— Un miracle ? demanda David. Où ça ? Le père Cornélius ouvrit la porte de la penderie.

— Il faut que je me change, dit-il. La situation exige une certaine solennité !

La penderie était pleine de soutanes, toutes identiques à celle que David était en train de repriser.

Identiques, en fait, à celle que le père Cornélius avait sur le dos.

— On dit que l'habit fait le moine, et je veux faire bonne impression !

s'écria Cornélius en disparaissant

dans le placard alors que David secouait la tête, l'air de n'y rien comprendre.

La fille ne se réveillait pas.

Corben lui effleura une joue, l'autre joue, puis, répondant à une impulsion qui le surprit lui-même, il se pencha et l'embrassa doucement sur les lèvres.

Ça marcha.

Elle ouvrit les yeux d'un seul coup.

Corben sentit quelque chose de froid et se redressa d'un bond. La fille avait tiré, d'un mouvement coulé, le revolver qu'il portait dans un holster, à l'épaule, et le lui braquait sous le menton...

— Eto akta gamat !

— Pardon, bredouilla Corben. C'est juste que... Juste que quoi ?

semblait-elle demander du regard. Embarrassé, Corben poursuivit en bafouillant. Il n'était pas spécialement à l'aise avec les filles, même si elles ne s'en rendaient généralement pas compte.

— On m'avait dit de vous réveiller doucement, alors je me suis dit... La fille avait l'air intrigué. Elle abaissa le canon de l'arme.

— Vous avez raison, poursuivit Corben. J'ai eu tort. Je n'aurais pas dû vous embrasser. Après tout, nous n'avons pas été officiellement présentés...

Il farfouilla dans les poches de son gilet et en tira un petit rectangle de plastique clignotant : une carte de visite professionnelle bon marché.

— Enfin, mieux vaut tard que jamais... je m'appelle Corben. Corben Dallas. Je suis chauffeur de taxi. Appelez-moi si vous avez besoin d'un taxi. Pas la peine de vous jeter du haut d'un bâtiment ; un simple coup de fil, et...

La fille hésita un instant mais prit sa carte, avec un sourire inattendu.

- Mon père !

— Mumphh.

David suivait les déplacements du père Cornélius dans la penderie grâce aux mouvements des soutanes. Il avait l'impression de traquer une baleine sous l'eau.

Une très, très petite baleine, mais extrêmement déterminée.

— Mon père, serait-ce trop vous demander que de m' expliquer ce qui se passe ?

— L'Etre Suprême !répondit le père Cornélius, d'une voix étouffée par les épaisseurs de vêtements poussiéreux accrochés dans la penderie.

— Le quoi ?

— Le Cinquième Élément ! Chez nous, dans notre paroisse !

Cornélius reparut avec une soutane propre qu'il présenta devant lui comme une écolière examinant une robe de bal.

— C'est un miracle ! répéta-t-il.

— Et comment vous appelez vous ? demanda Corben.

La fille observait la carte qu'il lui avait donnée.

—Votre nom ! insista-t-il en lui montrant son propre nom, sur le petit rectangle de plastique.

Elle eut un sourire radieux. Elle avait compris !

—Leeloo Minaï Kelarariba-Laminaï-Tchaiï Ekbat De Sebat, lâcha-telle d'un petit ton dégagé.

—Eh bé, fit Corben, quand il eut un peu encaissé. C'est... chou. Vous avez un diminutif ? Quelque chose d'un peu... plus court ?

—Leeloo.

Corben plongea le regard dans ses grands yeux verts, mer insondable dans laquelle il aurait volontiers plongé. Il regarda ses cheveux de flamme où il se serait volontiers immolé.

Il était en train de tomber amoureux.

— Leeloo, répéta-t-il. C'est vraiment... chou.

Le père Cornélius et David entrèrent en coup de vent dans le salon —

et se retrouvèrent nez à nez, si l'on peut dire, avec le flingue de Corben que la fille leur braquait dessus.

— Apipoulaï Leeloo Minaï, fit Cornélius.

La fille détourna son arme.

— Corne aile lie use ?

— Pour vous servir, répondit-il en s'inclinant respectueusement. Elle éclata d'un rire perlé, enfantin, communicatif, qui amena un sourire sur le visage du vieux prêtre et de Corben.

Quant à David, le jeune novice, il faisait la tête. Il ne s'était jamais trouvé aussi près d'une créature d'une beauté pareille. Et ça l'embêtait qu'elle soit tellement... sexy.

Il se tourna vers le prêtre.

— Vous êtes sûr que c'est l'Être Suprême ?

— Absolument, répondit Cornélius. Elle a les quatre Éléments sur son poignet !

David se pencha sur le mince poignet que Leeloo soumit de bon gré à

son examen pendant que Cornélius prenait la main de Corben dans les deux siennes — il fallait bien ça — et le guidait vers la porte.

— Merci pour votre aide, Monsieur... ?

— Dallas, répondit Corben. Corben Dallas. Mais... Corben jeta un coup d'oeil par-dessus son épaule.

Leeloo ne riait plus. Elle le regardait d'un air attristé.

— Oui, babilla le prêtre. Tout va bien. Merci beaucoup, merci mille fois !

— Vous pensez que je pourrai appeler pour prendre de ses nouvelles

? demanda Corben alors que la porte de l'appartement s'ouvrait. Pour voir si elle va mieux, quoi ?

— Elle va très bien, je vous assure, répondit le père Cornélius en poussant Corben dehors avec doigté. Ne vous inquiétez pas. Elle a juste besoin de se reposer un peu. C'est qu'elle a fait un long voyage !

— Je sais, répondit Corben. J'étais là quand elle est arrivée. Il se retrouva dans le couloir avant d'avoir eu le temps de dire « ouf ». Il bloqua la porte avec son poignet, l'empêchant de se refermer et heurtant l'interrupteur de sûreté.

— Excusez-moi, mon père. Encore une chose : elle m'a dit, il y a un petit moment, une chose que je n'ai pas comprise. Akta gamat, ça veut dire quoi ?

— Akta gamat, répéta Cornélius en appuyant sur l'interrupteur d'interruption de la sûreté. Ça veut dire : « Pas sans ma permission. »

— C'est bien ce que je pensais, répondit Corben alors que la porte se refermait devant son nez.

— Bonsoir, fit Corben à l'intention du portier robot. C'était une demiheure plus tard. Il avait remisé le taxi et regagnait son appartement vide, à

mi-hauteur des tours de la cité. Pas tout à fait assez haut pour que l'air soit vraiment pur, mais suffisamment quand même pour que la puanteur soit supportable.

— Bonsoir ! dit-il à son voisin de palier.

— Va te faire foutre, répondit le voisin, un mauvais coucheur. Il disait toujours ça, à tout le monde.

— Merci, répondit Corben avec lassitude. Vous aussi.

Il se glissa dans son petit appartement modulaire.

— Miaou !

Le chat fonça vers lui et se frotta contre sa jambe.

— Seigneur ! J'ai encore oublié ta pâtée ! Je suis vraiment désolé !

Corben se retourna et appuya sur un bouton mural qui était directement relié à un restaurant rapide.

— Si je t'offrais un bon dîner thaï pour me faire pardonner ?

Ça te dirait ?

— Miaou !

Le téléphone sonna.

— Allô ?

— Alors, bonhomme ? fit la voix de Finger dans l'appareil. Je t'ai

attendu toute la journée, au garage.

— Ah, Finger, mon vieux, marmonna Corben. Je suis désolé. Mais le taxi marche très bien, tu sais. Il ronronne comme un chat.

— Ah ouais ? Ben, si c'est vrai, pourquoi tu me l'amènes pas ?

- Écoute, fit Corben, je m'apprêtais à venir te voir quand une cliente m'est tombée dessus. Tu sais, une de ces grandes courses qu'on ne peut pas refuser ?

Il en aurait fallu davantage pour apaiser les soupçons de Finger.

— Ah ouais ? Grande comment ?

— Un mètre soixante-quinze, par-là, répondit Corben en pêchant une cigarette dans la poche de son veston. Des yeux verts. De grandes jambes. Une peau de pêche, tu vois le genre ? La perfection incarnée. Il essaya de craquer une allumette.

Elle crachota comme si elle était mouillée et s'éteignit.

— Hon-hon, fit Finger. Si je vois ! Et cette cliente parfaite... elle aurait un nom, par hasard ?

— Ouaaaiiis, fit rêveusement Corben. Leeloo.

13.

— Qu'est-ce qu'elle fait ? s'exclama David. Il ne pouvait détacher ses yeux de la fille. D'abord, elle était sortie quasiment nue de la douche. Maintenant, elle était assise devant l'ordinateur, vêtue en tout et pour tout d'une minuscule serviette-éponge, et elle dévorait poulet du frit. Elle surfait sur Internet à une allure vertigineuse, faisant fumer le cordon du modem, gémir le disque dur et hurler le microprocesseur. Les données défilaient sur l'écran comme un fleuve tumultueux.

— Elle se familiarise avec notre histoire ! répondit Cornélius. Elle a raté les cinq mille dernières années. Elle est restée un moment absente, vous comprenez.

Leeloo éclata de rire. Les deux hommes la regardèrent, surpris. Elle avait un rire cristallin, musical, un rire d'enfant, totalement dépourvu de malice ou de cruauté.

- Qu'y a-t-il de si drôle ? demanda Cornélius.

L'idée que l'on puisse se réjouir de quelque chose dans la sanglante histoire de l'humanité le laissait pantois.

— Na pôle ion, répondit Leeloo.

— Je ne vois pas ce qu'on peut trouver d'amusant à ce Napoléon, s'étonna David.

— Petit ! gazouilla Leeloo. Si petit !

Sans cesser de glousser, elle balança deux autres capsules de Nespoulet TM dans le micro-ondes. Le four sonda les capsules, calcula le temps de cuisson et se mit en route tout seul.

— Euh, mon père..., fit David. Je sais qu'elle a été rudement éprouvée. Mais nous n'avons pas beaucoup de temps devant nous. Le Mal Absolu se rapproche de plus en plus.

— Oui, évidemment, répondit Cornélius.

Ding !

Leeloo ouvrit la porte du four. Les capsules s'étaient dilatées, donnant deux assiettes fumantes de poulet garni de légumes.

Elle en posa une à côté de l'ordinateur et reprit son exploration en cliquant sur la souris d'une main tout en mangeant de l'autre. Son appétit semblait insatiable.

— Leeloo, commença Cornélius. Je suis désolé de vous interrompre, mais...

Il tendit la poignée cassée qu'elle lui avait donnée.

— La mallette ?

Leeloo haussa les épaules et entama sa seconde assiette de poulet. Sur l'écran, les données se mirent à défiler encore plus vite.

— La mallette avec les Pierres Sacrées, insista le père Cornélius. Vous étiez censée l'avoir.

— San Agmat chay bet, répondit Leeloo. Envolet !

— La mallette a été volée ?

Leeloo acquiesça sans s'émouvoir et attaqua son poulet de plus belle.

— Dieu tout-puissant ! Qui a pu faire une chose pareille ? s'exclama Cornélius, choqué.

Zorg. Voilà qui avait fait ça.

A cet instant précis, le financier le plus cruel de la galaxie arpentait son entrepôt en traînant la patte tel un crabe estropié — démarche qu'il croyait on ne peut plus byronienne —, en s'interrogeant sur la meilleure façon d'employer ses millions de milliards au détriment de tout ce qui est bel et bon.

Pour Zorg, l'équation était simple : la bonne stratégie était celle qui lui procurerait le bénéfice maximal tout en appauvrissant l'humanité au maximum.

Il était perdu dans ces pensées élevées quand son assistant préféré

se précipita vers lui.

— Excusez-moi, Monsieur, fit Bras Droit, le bras droit de Zorg. Le conseil s'inquiète de la surchauffe de l'économie. Il se demande s'il serait possible de limoger cinq cent mille personnes. J'ai pensé à l'une des plus petites firmes, où personne ne le remarquerait. Une compagnie de taxi, par exemple.

Zorg réfléchit un instant.

— Virez-en un million.

— C'est-à-dire... Cinq cent mille suffiraient, Monsieur. Zorg se tourna lentement pour regarder son assistant bien en face. La fine cicatrice qui lui barrait le visage se mit à rougir. Sa paupière droite se mit à palpiter, signe infaillible du fait qu'il était sur le point de succomber à une crise de rage inextinguible.

Ce message, inscrit aussi clairement sur le faciès de Zorg que s'il s'était agi d'une enseigne lumineuse, ne fut pas perdu pour Bras Droit.

— Un million, Monsieur ! Parfait ! Pardon de vous avoir dérangé, Monsieur !

Au même moment, au 323e étage d'une structour de catégorie moyenne, dans un appartement cellulaire d'une austérité monacale, le père Cornélius parlait tout seul:

— Qui aurait pu faire une chose pareille, hmmm ? ? ?

Son jeune novice, David, entra dans la pièce avec une brassée de vêtements. Des vêtements de femme.

— Ce boiteux... au visage balafré, disait Cornélius, réfléchissant tout haut. Qui est venu il y a un mois environ. Il se prétendait négociant en objets d'art... Il m'a posé toutes sortes de questions au sujet des Pierres Sacrées…

David tendit les vêtements à Leeloo, qui était encore assise devant l'ordinateur, vêtue selon son adorable habitude, d'une minuscule serviettéponge.

— Je ne connaissais pas votre taille, dit-il d'un ton d'excuse. Et j'ai trouvé cette trousse de maquillage.

— Je n'y ai pas prêté attention sur le coup, reprit distraitement Cornélius, suivant son idée fixe. Comment s'appelait-il, déjà ? Je n'ai vraiment pas la mémoire des noms...

Leeloo se leva avec un grand sourire. Elle se dépouilla de la serviette et la balança dans un coin.

Le père Cornélius et David la regardèrent, les yeux hors de la figure. Elle était nue comme un ver.

Merveilleusement, admirablement, parfaitement nue.

— Elle est vraiment... euh..., bafouilla David.

— Parfaite, poursuivit Cornélius. Oui, je sais...

Les deux hommes se détournèrent alors que Leeloo enfilait les vêtements que David avait apportés.

Elle fit une pirouette comme si elle s'admirait devant un miroir imaginaire (il n'y avait pas de miroir chez le père Cornélius). On aurait dit qu'elle s'y voyait vraiment...

— Domo danko, dit-elle à David en lui serrant la main.

David se retourna, regarda la fille et se fendit d'un sourire béat. Les vêtements lui allaient à la perfection.

— Leeloo, demanda le père Cornélius. Les Pierres ! Le temps presse. Nous devons les récupérer.

Elle acquiesça d'un hochement de tête et se rassit devant l'ordinateur.

— Ikset-kiba. Me imanetaba oum dalat !

Le père Cornélius se demanda un instant s'il devait s'étonner ou se réjouir de ses paroles — ou les deux.

— Vraiment ? répondit-il. Vous savez exactement où sont les Pierres Sacrées ?

C'était le cas d'un autre groupe de gens — ou Dieu sait quoi. Ou plutôt, c'est ce qu'ils croyaient.

Un groupe de guerriers beaux comme des dieux entrèrent dans l'entrepôt de Zorg, annoncés par le robot de garde, et s'entassèrent dans un ascenseur...

Le plus beau de ces beaux guerriers, Aknot, tenait une mallette de métal. Elle n'avait pas de poignée.

La porte de l'ascenseur s'ouvrit. Ses guerriers sur les talons, Aknot s'engagea dans le long couloir où retentissaient leurs pas. Zorg et Bras Droit attendaient au bout.

— C'est vous, Aknot ? demanda Zorg en voyant approcher les guerriers.

Aknot acquiesça d'un hochement de tête. Son beau visage était illuminé par un sourire parfait, divin.

— Quelle sale tronche ! s'exclama Zorg. Elle ne vous va pas du tout. Effacez-moi ça tout de suite !

Aknot haussa les épaules. Son masque se défit, révélant un faciès convulsé, batracien, difforme, crapuleux, crépusculaire, vulgaire, la gueule de raie... d'un Mangalore. La race la plus immonde de la Galaxie.

— Voilà qui est mieux ! convint Zorg. N'ayez jamais honte de ce que vous êtes. Ou n'êtes pas.

Aknot acquiesça. Il fit signe à ses guerriers qu'ils pouvaient se détendre et laisser tomber le masque à leur tour. Leur visage refléta aussitôt l'ignominie mangalore sous-jacente.

Bras Droit s'efforça, en vain, de dissimuler son dégoût.

— Les armées de la Fédération ont écrasé votre race entière, et alors

? s'exclama Zorg. Le gouvernement a dispersé votre peuple aux quatre vents, et alors ? Ce qui ne vous tue pas vous rend plus fort, hein ?

Il ouvrit la caisse qui se trouvait à côté de lui. Elle était pleine de fusils au laser.

— L'heure de la vengeance a sonné. Voilà le ZF1 ! Zorg souleva l'une des armes, la soupesa dans ses petites pattes crochues tout en faisant l'article.

— Une plume. La poignée est adaptable pour faciliter le transport ; convient aux droitiers comme aux gauchers...

Zorg actionna un interrupteur, sur le côté de la crosse. L'arme se mit à luire et à vibrer comme si elle était douée d'une intelligence propre et attendait avec une impatience presque perverse de semer la ruine et la désolation.

— Idéal pour les interventions rapides, discrètes, poursuivit Zorg en adoptant le phrasé onctueux, caractéristique, qui était celui du plus grand trafiquant d'armes de la Galaxie.

Il eut un mouvement de menton en direction de deux magasiniers qui s'empressèrent de dresser un mannequin au bout du couloir.

— Le dernier cri de la puissance de feu ! aboya Zorg. Accus au titane, chargeur de trois mille coups. Avec la commande de répétition — une innovation signée Zorg, une de plus — c'est encore plus facile. Une pression...

Zorg visa rapidement et tira sur le mannequin, au bout du couloir.

BRAP! THUNK!

Touché.

— La commande de répétition dirige tous les tirs suivants vers la même cible.

Zorg tira à l'aveuglette avec le ZF1 tout en faisant un tour complet sur lui-même.

BRAP A RAP AA RAP AA RAP AA RAP AA RAP AA RAP !

Les Mangalores se jetèrent à plat ventre. Bras Droit suivit le mouvement.

THUNK A THUNK A THUNK A THUNK A THUNK A THUNK A

THUNK!

Chaque coup atteignit le mannequin qui pivota sur son socle. Les Mangalores se relevèrent. Aknot compris.

Bras Droit suivit le mouvement.

- Et pour fignoler le travail, poursuivit Zorg, toutes les bonnes vieilles spécialités de la maison Zorg…

Un petit missile fendit l'air et se ficha dans le mannequin.

—

Le lance-roquettes !

Une langue de feu lécha le plancher.

—Le lance-flammes. Un classique toujours efficace. Mon chouchou....

Une grenade... décrivit une parabole dans le vide, crachant un filet qui tomba sur le mannequin carbonisé.

— Notre fameux lance-filet !

Une volée de flèches jaillit. Certaines se fichèrent dans le mannequin, d'autres explosèrent en heurtant leur cible.

— Le lance-flèches à têtes explosives ou chargées de gaz toxique... très commode! Et pour couronner le tout...

Une volute de fumée sortit en sifflant du canon de l'arme, refroidissant l'air sur son passage.

— Le tout dernier modèle de congélateur !

Le mannequin, déjà lacéré, criblé de trous, crevé de partout, calciné

et hérissé de flèches, se congela, se craquela et vola en éclats de glace sale qui jonchèrent le sol de l'entrepôt.

Zorg lança l'arme dans les petites pattes courtaudes d'Aknot et indiqua les quatre caisses empilées sur le côté du couloir.

— Quatre caisses pleines de ZF1, comme promis. Et vous, mon cher Aknot ? Vous m'avez apporté ce que je vous ai demandé ?

Aknot posa la mallette métallique sur l'une des caisses. Zorg l'effleura avec vénération.

— Magnifique !

Aknot eut un sourire.

Zorg souleva délicatement le couvercle, avec une sorte de vénération, son visage balafré fendu d'un sourire extatique... Qui s'estompa brutalement, lorsque la mallette fut ouverte. Elle était vide.

— Comment ça, vide ? demanda Cornélius. Leeloo se mit à rire, produisant ce son enfantin qui évoquait une douce brise caressant une prairie pleine de fleurs.

Elle répondit dans son langage musical, et Cornélius traduisit ses explications au jeune novice, David.

— Elle dit que les Gardiens, craignant d'être attaqués, avaient retiré

les Pierres Sacrées de la mallette et les avaient remises à une personne de confiance qui avait pris un autre chemin.

— Caupo ruta welso brak ! fit Leeloo en se retournant vers le clavier. Les têtes de lecture de l'ordinateur se mirent à gémir.

— Leeloo doit entrer en contact avec cette personne dans un hôtel, poursuivit Cornélius. Elle cherche l'adresse.

Mais au lieu d'une liste d'hôtels quatre étoiles, c'est une carte des étoiles qui apparut sur l'écran.

— Dot ! s'exclama Leeloo.

David se pencha pour regarder,

Il suivit le doigt de la fille, prit la souris et cliqua deux fois sur l'endroit qu'elle indiquait.

— La planète Fhloston, dans la constellation de l'Ange, lut-il. Le père Cornélius s'appuya au dossier de son fauteuil et poussa un gros soupir de soulagement.

— Nous sommes sauvés !

— Je me suis fait baiser ! s'exclama Zorg en refermant la mallette. Vide est le contraire de plein. Cette mallette aurait dû être pleine. Quelqu'un pourrait m'expliquer ça ?

Il braqua sur Aknot un regard à lui glacer le sang dans les veines, mais comme c'était une créature à sang froid, ça ne lui fit ni chaud ni froid.

— Vous vouliez une mallette. Nous vous avons apporté une mallette. La balafre de Zorg rougit. Sa paupière se mit à palpiter de plus belle. Il perdit tout sang-froid.

— Une mallette avec quatre pierres dedans ! pas une ! pas deux, ni trois : quatre ! Quatre pierres ! Qu'est-ce que vous voulez que je foute avec cette putain de mallette vide !

Les guerriers d'Aknot se recroquevillèrent, battirent en retraite, cinglés par la fureur de la tirade de Zorg. Ils refermèrent les rangs sur leur chef, les doigts sur la gâchette de leurs armes, qui étaient assez redoutables bien que n'étant pas des ZF1.

Zorg et son assistant étaient désarmés.

Bras Droit commençait à donner des signes de nervosité.

— Nous sommes des guerriers, pas des marchands de tapis, rétorqua froidement Aknot.

— Vous savez compter, quand même ! répliqua Zorg un ton plus bas, retrouvant des accents faussement débonnaires rien moins que rassurants. Regardez mes doigts, fit-il en levant quatre doigts. Quatre pierres, quatre caisses. Zéro pierre... zéro caisse ! hurla-t-il d'une voix redevenue stridente.

Il se tourna vers ses magasiniers.

— Remettez tout ça en place. On s'en va.

Les manutentionnaires hésitèrent. Les guerriers mangalores tenaient leurs armes braquées sur Zorg.

Aknot secoua la tête.

— Nous avons risqué nos vies. Je crois qu'une petite compensation s'impose.

— Vous êtes bien un marchand de tapis, en fin de compte, répondit Zorg avec un sourire méprisant, puis il se tourna vers ses hommes. Laissez-leur une caisse. Pour la bonne cause.

Il prit la mallette vide et s'éloigna sans ajouter un mot. Bras Droit suivit le mouvement.

Les magasiniers embarquèrent trois caisses d'armes et se précipitèrent vers l'ascenseur sous la menace des armes des Mangalores.

— Je n'aime pas les guerriers, disait Zorg en sortant de l'entrepôt et en retrouvant la rue.

Il tendit la mallette vide à Bras Droit, son bras droit, qui la mit sous son bras droit.

— Ils n'ont pas de cervelle !

Bras Droit opina vigoureusement du chef mais se garda bien de répondre. Il savait que ce n'était pas une conversation mais un monologue.

— Aucune idée ! Pire : ils se battent pour des causes perdues. Pour l'honneur ! L'honneur a tué des millions de gens, mais il n'en a jamais

sauvé une seule !

Bras Droit opina du chef.

Pendant que Zorg poursuivait sa diatribe, dans l'entrepôt, quelques centaines de mètres derrière eux, les Mangalores ouvraient la caisse de flingues.

— Mais tu veux que je te dise ce que j'aime ? poursuivit Zorg en montant dans une limousine qui attendait le long du trottoir. Bras Droit suivit le mouvement. En opinant du chef. Il savait que c'était tout ce qu'on attendait de lui : écouter en faisant oui de la tête.

- J'aime les tueurs ! Les vrais de vrais. Les tueurs de sang froid. Propres. Méthodiques. Efficaces. Bras Droit opina du chef. Dans l'entrepôt, les guerriers regardaient les armes étincelantes en ouvrant de grands yeux. L'un des guerriers prit un fusil à laser et le tendit à

Aknot.

— Un vrai tueur, poursuivit Zorg, m'aurait tout de suite demandé à

quoi servait le petit bouton rouge placé sous le canon du ZF1. Il tapota sur la vitre qui le séparait du chauffeur.

— Allez !

Au bout du pâté de maisons, tout en haut de l'entrepôt, Aknot mit l'arme en marche. Il remarqua un petit bouton rouge qui clignotait d'une façon obsédante, sous le canon.

Il appuya dessus avec son doigt courtaud pareil à un doigt de lézard.

BAAAARRRROOOOM !

À deux pâtés de maisons de là, l'entrepôt explosa dans une grande gerbe de flammes. Zorg regarda en souriant les nuages de fumée qui envahissaient la rue tandis que le silence revenait.

Puis des sirènes retentirent, dans le lointain.

— Amenez-moi le vieux prêtre, ordonna Zorg. Bras Droit opina du chef.

14.

Au moins, le Thaï Fly By était du genre rapide.

Dix minutes après l'appel de Corben, le mini resto volant s'amarrait à

la fenêtre de son appartement.

On aurait dit un croisement de rade chinois, de drakkar viking et de motocrotte, le tout peint en rouge vif. Mais les odeurs qui émanaient de la petite cuisine mettaient l'eau à la bouche.

Corben, assis à sa table, et son chat, assis sur la table, partageaient une assiette en carton contenant un assortiment d'amuse-gueules thaïs, de nouilles frites et de pâtés impériaux.

— Alors, tu me pardonnes ? demanda Corben.

— Miaou, répondit le chat en chipant une énième et coûteuse bouchée de poisson frit à l'huile de sésame.

Le cuisinier thaï tapota sur l'appui de la fenêtre.

— Toi avoir message, dit-il en indiquant le tube de verre qui desservait les appartements modulaires de la gigastructour.

— Je sais, fit Corben en ignorant superbement la lumière clignotante.

— Toi pas voir ce que c'est ?

— Plus tard, répondit Corben.

— Ça pourrait être important, insista le restaurateur volant. Corben haussa les épaules.

- Ben voyons, fit Corben en haussant les épaules. Comme les deux derniers que j'ai reçus. Le premier était de ma femme, qui m'annonçait qu'elle me plaquait. Le second de mon avocat qui me disait qu'il me quittait aussi. Pour ma femme.

— Oh, fit le cuisinier thaï. Ça, pas de chance. Mais mathématiquement, chance doit tourner ! Comme dit mon grand-père : jamais pleuvoir tous les jours ! Ça bonne nouvelle, garanti ! Moi parier dîner !

— D'accord, fit Corben. Je prends le pari.

Il tira le message du tube et le tendit au cuisinier thaï. Celui-ci ouvrit le papier, le lut, et son sourire se changea rapidement en grimace.

— Moi perdu pari, dit-il. Toi être viré !

Corben eut un bon sourire.

— Eh bien, j'ai toujours gagné un repas gratuit.

— Toi philosophe, répondit le cuisinier volant en aiguisant son couteau à découper sur le côté de sa mini cuisine volante. Toujours voir bon côté des choses ! Moi préparer dessert numéro un, spécialement pour minou et toi.

— Miaou, fit le minou.

On en était aussi au dessert dans l'appartement monacal du père Cornélius, à l'autre bout de la ville.

Leeloo finit son gâteau et se suça méthodiquement les dix doigts, qu'elle avait fort élégants.

Pendant ce temps, David, le novice, était assis devant l'ordinateur. Le lecteur de CD cliquetait et gémissait, et l'écran grouillait de chiffres et de données qui défilaient à la vitesse de l'éclair.

— J'y suis ! s'exclama triomphalement David. Tous les renseignements dont nous pourrions avoir besoin sur le Paradis de Fhloston... Il y a même un plan détaillé de l'hôtel volant.

— Bien joué, mon fils, dit le père Cornélius. Maintenant, il ne nous reste plus qu'à trouver un moyen d'aller là-bas.

David poursuivit.

ses recherches du côté des réservations

— Ce ne sera pas facile, conclut-il. Il y a un grand bal de charité à

Fhloston demain. Tous les vols sont pleins depuis des mois. Et avec toutes ces célébrités, l'hôtel sera gardé comme une forteresse.

— Il doit bien y avoir un moyen..., disait Cornélius lorsqu'on sonna à

la porte d'entrée. J'y vais, annonça-t-il en se levant. C'était Bras Droit,

avec un garde du corps armé jusqu'aux dents. Un garde du corps armé jusqu'aux dents, et d'une laideur intimidante. Mais le père Cornélius n'était pas du genre à se laisser intimider. Un homme qui s'était préparé, sa vie entière, à affronter le Mal Absolu n'allait pas se laisser ébranler par du menu fretin.

— Père Cornélius ? demanda Bras Droit.

— Mon fils ?

C'était la première fois de sa vie que quelqu'un donnait à Bras Droit le doux nom de « fils ». Même sa propre mère ne l'avait jamais appelé

autrement que « Hé, toi ! ».

Il lui fallut un moment pour reprendre ses esprits.

— M. Zorg voudrait vous dire deux mots.

— M. qui ça ?

Quelques minutes plus tard et quelques milliers de pieds plus haut, le père Cornélius entrait dans un bureau d'angle d'où l'on dominait tout Manhattan.

— Zorg, fit cordialement Zorg en se levant pour accueillir son visiteur. Jean Baptiste Emmanuel Zorg. Ravi de vous revoir, mon père. Il l'invita, d'un geste, à prendre place dans un vaste fauteuil de cuir.

- Revoir ? releva Cornélius en étudiant le visage balafré, d'une laideur raffinée. Ah oui, je me souviens, maintenant ! Le prétendu négociant en oeuvres d'art !

— Je me réjouis que vous ayez bonne mémoire, remarqua Zorg. Parce que vous allez en avoir besoin. Où sont les Pierres Sacrées ?

— Et pourquoi, au nom du Ciel, ces pierres vous intéressent-elles ?

répliqua Cornélius.

— Au nom du Ciel ? ricana Zorg. Personnellement, je n'ai rien à fiche de ces pierres. Je préfère les armes. Mais j'ai un client intéressé par ce genre d'article. Alors si vous pouviez me le dire...

— Même si je savais où elles sont, répondit Cornélius, je ne le révélerais jamais à un individu de votre espèce.

Zorg parut un tantinet froissé. Mais peut-être était-il un peu flatté. Ou encore un peu des deux, allez savoir.

— Et pourquoi ? Qu'avez-vous à me reprocher ?

— Je suis prêtre, répondit Cornélius. Je suis au service de la vie alors que votre seul but est de la détruire.

Zorg secoua la tête avec commisération.

— Ah, mon père, fit-il du ton qu'on emploierait avec un enfant dur de la comprenette, vous ne sauriez vous tromper davantage. Laissez-moi vous expliquer.

Il prit un pichet d'eau glacée sur une petite table et en remplit à moitié

un verre.

— La vie que vous servez si noblement est le fruit de la destruction, du désordre et du chaos. Vous voyez ce verre ?

D'un doigt, il amena le verre au bord du comptoir.

— Il est là, paisible. Tranquille. Ennuyeux. Mais détruisons-le... Il poussa le verre au-delà du rebord. Il s'écrasa par terre. Aussitôt, le sol se mit à grouiller de minuscules nanobots, qui évacuèrent les fragments de verre brisé et épongèrent l'eau.

— Regardez ces petites choses comme elles sont actives, à présent. Regardez comme chacune est utile. Voyez de quel joli ballet elles nous gratifient, si plein de couleurs et de mouvement. Si plein de... vie !

— De vie ? releva Cornélius en observant la scène d'un oeil méprisant. Ce ne sont que des robots. Zorg remplit un autre verre d'eau. Il ôta la queue d'une cerise et la plongea dans le verre. Elle tomba au fond.

— Certes, ce sont des robots, mais qui les a conçus ? Qui les a construits ? Des ingénieurs, des techniciens, des mécaniciens. Des centaines de gens qui pourront, ce soir, nourrir leurs enfants, lesquels deviendront grands et forts, auront des enfants à leur tour, et ainsi de suite, tout le long de la grande chaîne de la vie ! Vous voyez, mon père, poursuivit-il tandis que Cornélius restait coi, en provoquant une infime destruction, en réalité, j'encourage la vie. Nous sommes sur le même créneau, tous les deux.

— Pas vraiment, objecta Cornélius. C'est une chose de briser un verre.

C'en est une autre de tuer des gens avec les armes que vous fabriquez.

Zorg éclata d'un rire sec et froid comme un coup de vent dans un tas de feuilles mortes.

— Je vous rassure tout de suite, mon père : je ne tuerai jamais autant de gens de toute ma vie que la religion n'en a tué depuis deux mille ans. Il leva son verre. La cerise tressauta au fond comme une tête coupée.

— À la vôtre !

Il inclina le verre, avala une longue gorgée d'eau. Puis la cerise suivit le même chemin.

- Zorg ouvrit des yeux comme des soucoupes. Il lâcha le verre. L'indiqua du doigt, puis porta la main à sa gorge.

— Vous vous étranglez ? avança Cornélius. Il regarda Zorg s'écrouler, secoué de convulsions, sur son énorme bureau en teck. Zorg agitait les bras comme un moulin à vent, tâtonnant à la recherche de la console de communication encastrée sur le dessus du meuble. Sa main tapotait aveuglément la rangée de boutons. Les voyants des lignes téléphoniques se mirent à clignoter. Le fax s'anima d'un seul coup. Les lumières s'allumèrent. Un enregistreur de CD

émergea d'une fosse pratiquée dans le bureau. Un moniteur de télévision émergea du mur.

— Où est le robot qui va vous tapoter le dos ? demanda Cornélius d'un ton aussi sardonique, aussi sec que celui de Zorg un moment plus tôt. Où sont l'ingénieur, le mécanicien, leurs enfants et tous ceux dont vous prétendez qu'ils vous doivent la vie ?

La main de Zorg s'agitait toujours frénétiquement sur la console. La porte du bureau coulissa, se referma, coupant les deux hommes du monde extérieur — et de toute aide.

Un panneau s'ouvrit dans le plafond et une cage en descendit. Il s'y trouvait une grosse bête extraterrestre multicolore, une sorte de reptile, ou de limace à trompe d'éléphant : l'animal favori de Zorg, un souliman aktapan appelé Picasso.

La cage se posa sur le bureau et Picasso passa son mufle gluant à

travers les barreaux pour lécher (ou Dieu sait ce que pouvaient faire

les créatures de cette espèce) la main secouée de convulsions de son maître agonisant.

Cornélius quitta son fauteuil de cuir et fit le tour du bureau. Lentement. Sans se presser.

- Nous n'avons pas été placés sur cette Terre pour nous entretuer, M. Zorg, mais pour transmettre la vie dans ce qu'elle a de meilleur, avec ses infinies possibilités.

Il s'interrompit pour admirer la vue par la baie vitrée, tournant le dos à

la carcasse presque inerte de Zorg.

—

Telle est notre mission. Il ne nous incombe pas de décider qui doit vivre et qui doit mourir. Et si vous l'oubliez..., poursuivit Cornélius en ramassant la queue de la cerise que Zorg avait laissée tomber sur le dessus de son bureau, si vous l'oubliez, la nature vous le rappellera. Vous voyez combien votre prétendu pouvoir est insignifiant ? Vous vous rendez compte qu'une petite cerise de rien du tout pourrait mettre fin à votre empire de destruction ?

Zorg était maintenant complètement cyanosé. Picasso, pour qui le bleu était signe d'affection, verdit de bonheur.

— La vérité, mon fils, c'est que la vie est une bénédiction, reprit le père Cornélius. Un don précieux, donné avec amour... comme je vous le donne à présent.

Cornélius flanqua une grande claque dans le dos de Zorg. Celui-ci recracha la cerise, qui heurta Picasso entre ses deux yeux brillants comme des billes.

Zorg se redressa, tout étourdi. Il regarda autour de lui et appuya sur un bouton de la console encastrée dans son bureau.

La porte du bureau s'ouvrit.

— Vous m'avez sauvé la vie, dit-il à Cornélius. Aussi vous ferai-je grâce de l'existence. Provisoirement. Gardes !

Deux hommes armés se précipitèrent dans la pièce. Bras Droit suivit le mouvement.

— Flanquez-le dehors ! ordonna Zorg.

— Vous êtes un monstre, Zorg, fit Cornélius alors que les deux gardes l'entraînaient hors de la pièce.

Je sais, fit Zorg, qui semblait avoir enfin retrouvé ses esprits. Mais merci quand même.

Sa secrétaire, qui se faisait les ongles, à la réception, hocha la tête en voyant passer le prêtre qu'on traînait hors du bureau et vers l'ascenseur.

- Bonne journée, mon père, dit-elle alors que la porte du bureau se refermait et que l'ascenseur s'ouvrait.

Zorg sortit Picasso de sa cage et le serra contre son coeur. Bras Droit resta planté là et attendit en silence les ordres qu'il savait devoir venir tôt ou tard.

— Torture qui tu voudras, ordonna Zorg. Le Président, s'il le faut. Mais je veux ces pierres.

Bras Droit opina du chef.

— Tu as une heure.

Bras Droit opina du chef et quitta le bureau.

Zorg resta assis un long moment, sa créature dans les bras, à

regarder le soleil se coucher sur le tumulte de la gigantesque cité. 15.

À des années-lumière de Zorg et de sa bestiole, trois bâtiments de guerre étaient positionnés devant une masse noire, informe, qui s'était coagulée en une planète.

Les destroyers étaient le fleuron de la flotte de la Fédération Unie. Le fin du fin.

La planète était aussi le fin du fin. Mais dans le registre de l'horreur. C'était un sombre conglomérat d'antimatière intelligente, ou du moins réactive. Elle semblait littéralement dévorer la lumière, répandant àla place un néant ténébreux d'où le regard ne pouvait se détourner. De petites taches lumineuses se ruaient vers elle.

L'une d'elle clignota, très, très loin, et disparut. Elle fut bientôt suivie d'une autre, venue d'un secteur différent de la galaxie. Elles étaient

attirées vers cette obscurité comme les insectes par la lumière. C'était une antilumière, un vide qui absorbait l'information, un trou noir qui dévorait la technologie.

— Il engloutit toutes les communications par satellite de la Galaxie !

s'exclama une voix, dans l'un des bâtiments en observation. Encore un miracle de la technologie optique à plasma supraluminique

: au même moment, la planète de ténèbres apparut sur un écran, dans un bureau de Manhattan.

La voix qui s'était élevée dans le vaisseau s'y fit également entendre. Et notamment d'un grand Noir effondré dans un fauteuil, sous le blason de la Fédération des Mondes Unis.

Le Président.

— Pourquoi, au nom du diable, pourquoi peut-elle bien avaler tous ces satellites ? s'exclamat-il.

— Nous étudions la question, M. le Président, répondit un savant à la mine sombre, debout à côté de lui.

— Je voudrais qu'il s'étouffe en les dévorant, gémit le Président Lindberg.

Le général Munro entra dans le bureau alors que le savant en sortait. Au même moment entra dans le bureau un petit cafard, ou quelque chose qui ressemblait à un cafard. Les minuscules antennes greffées sur son dos révélaient que c'était un dispositif d'écoute biologique transgénique, ou DEBT.

À ce DEBT furtif était connecté un homme assis dans un cagibi, à

l'autre bout de la ville. L'homme avait des écouteurs sur les oreilles. C'était Bras Droit.

Le général Munro salua le Président.

— J'ai réussi à prendre contact avec les Mondoshawans, dit-il. Ils déplorent l'incident mais ils acceptent nos excuses.

Le Président poussa un soupir de soulagement.

— Et les pierres ? Vous les avez retrouvées dans l'épave ?

— Les Pierres Sacrées n'étaient pas à bord du vaisseau mondoshawan attaqué.

— Quoi ? fit le Président, soudain tout ouïe. De même que Bras Droit (encore un miracle de la nanotechnologie).

— Les Mondoshawans se sont toujours un peu méfiés de la race humaine, reprit le général Munro. Alors ils ont remis les pierres à une personne en qui ils avaient toute confiance. Elle s'appelle Plavalaguna.

- Plava qui ça ?

— Laguna. Plavalaguna, répéta Munro. C'est une célèbre diva. Elle doit se produire d'ici quelques heures à la soirée de bienfaisance organisée sur le Paradis de Fhloston. Elle a les Pierres Sacrées avec elle.

— Excellent, commenta le Président en ôtant une de ses chaussures. Excellent ! répéta, in petto, Bras Droit.

— Satanés cafards ! ronchonna le Président en écrasant la blatte outrecuidante qui se promenait sur le dessus de son bureau.

WHACK !

Et les écouteurs de Bras Droit fusèrent audessus de sa tête. Encore un miracle de l'audio-amplification.

— Je veux que cette opération soit menée avec toute la discrétion possible, reprit le Président. Pas de vagues, pas de déplacements de troupes. Inutile que le conseil entende parler de l'histoire pour l'instant. Je veux que vous mettiez votre meilleur agent sur le coup.

— Hon-hon, fit Munro. J'ai quelqu'un de parfait pour ça. Pour l'instant, la perfection incarnée de Munro était au petit endroit, et dégueulait tripes et boyaux.

Son chat l'observait avec étonnement par la porte ouverte des toilettes. Les humains avaient vraiment de drôles de moeurs. Mais vomir ses boules de poils,

c'était nouveau...

Par la fenêtre, le cuisinier thaï le considérait d'un oeil tout professionnel. Il tenait encore à la main les restes du dessert, un régal suprême fait de calmar vivant, de miel encore au chaud dans les

abeilles, et de merde de méduse confite.

— Toi pas aimer dessert ? Corben leva faiblement le pouce en signe d'appréciation.

— J'ai mangé trop vite, c'est tout, répondit-il. Enfin, je crois. Le téléphone se mit à sonner.

Corben décrocha.

— Allô ?

— Tu sais ce que tu es ? Tu es l'ordure la plus puante que j'ai jamais vue dans cette saloperie de ville pourrie.

— Tiens, salut, M'man, fit Corben en écartant largement le récepteur de son oreille.

— Je joue deux fois par semaine depuis vingt ans ! Vingt ans que je bouffe ces saloperies de croquettes !

Corben alla chercher une cigarette à l'autre bout de la pièce.

— Tu n'en aurais même pas mangé une pour aider ta pauvre mère, et tu gagnes le gros lot ? Eh bien, je vais te dire, ça me rend malade, voilà !

— Je te comprends, M'man, fit Corben, qui n'avait pas idée de ce qu'elle pouvait bien raconter.

Il fouilla les poches de son veston à la recherche d'une allumette. En attendant, à la fenêtre, le Thaï volant commençait à débarrasser. Corben couvrit le récepteur.

— Allez-y, je risque d'en avoir pour un moment.

— Moi laisser ça là, pour toi, répondit le cuisinier. Toi pas t'en faire, prendre ton temps.

Il déposa le dessert sur l'appui de fenêtre et décolla en faisant de grands signes amicaux.

Le dessert remuait encore. De petits cris émanaient de l'intérieur de la croûte.

— Tu es toujours là, espèce de fils indigne ?

— Oui, M'man, répondit Corben en s'asseyant à sa table. Alors, comment ça va, à part ça ?

Il gratta une allumette.

Sans succès.

— En plus, tu te fous de moi ! Je te préviens, si tu ne m'emmènes pas...

Il fit une seconde tentative. Cette fois, l'allumette s'enflamma.

— ... après toutes ces années de sacrifice, je ne te le pardonnerai jamais !

— Mais de quoi tu parles, M'man ?

— J'ai compris. Tu veux que je te supplie à genoux, c'est ça ?

— Je voudrais seulement que tu m'expliques, M'man, rétorqua Corben. Je viens de rentrer, j'ai perdu mon boulot, j'ai plié mon taxi, je me suis fait braquer, mais à part ça, tout va bien, merci, t'inquiète pas. Maintenant, si tu me mettais au parfum que je comprenne ce que tu me racontes ? Ouaouh !

Corben avait oublié l'allumette, qui venait de lui brûler les doigts. Il la lâcha ; elle s'éteignit.

— Tu viens de gagner un voyage, espèce d'emplâtre ! Dix jours au Paradis de Fhloston pour deux !

— Écoute, M'man, si j'avais gagné, je le saurais, quand même. On me l'aurait dit.

— Miaou !

Le chat regardait le tube du système de messagerie. Le voyant lumineux signalant l'arrivée d'un pli clignotait.

Corben prit sa dernière allumette et s'apprêta à faire un ultime essai.

— Il y a une heure qu'ils braillent ton nom à la radio, bougre de triple crétin !

Corben regarda le message qui attendait dans le tube. Il était sur le point de le prendre quand...

BBRRRRIIINNGGG !

... On sonna à la porte.

Corben remit sa dernière allumette dans la boîte.

— On sonne à la porte, M'man. Deux secondes... Il appuya sur la touche d'attente du combiné téléphonique et alluma le moniteur de sécurité du couloir.

Il vit un visage familier. Trop familier.

Il rappuya sur le bouton du téléphone.

— Je te rappelle, M'man.

Il ouvrit la porte.

— C'est coquet, chez vous, Major, dit le général Munro en entrant sans attendre d'y être invité.

Derrière lui se trouvait une femme en uniforme. Enfin, une espèce de femme. Il ne lui manquait qu'une moustache pour être un homme. On dirait que vous vous êtes installé dans une petite vie bien douillette depuis que vous avez quitté le service, reprit Munro. Sauf que j'ai appris que vous aviez perdu votre boulot.

- J'en trouverai un autre, répondit Corben, les bras croisés.

— Ne cherchez pas, répliqua Munro. Nous en avons un pour vous.

— Content de voir que vous pensez encore à moi.

— Plus que jamais, susurra Munro en claquant des doigts à l'adresse de la femelle en uniforme, laquelle ouvrit un porte-documents et lui tendit une feuille de papier. Major Corben Dallas, lut Munro de son ton le plus officiel, formel et solennel, vous venez d'être désigné pour une mission de la plus extrême importance.

— Quelle mission ?

— Sauver le monde, répondit Munro.

— C'est bien ce que je craignais, répondit Corben. J'ai déjà entendu ces salades quelque part.

Munro ne daigna pas répondre.

— Vous devez partir immédiatement pour le Paradis de Fhloston, récupérer quatre pierres détenues par la diva Plavalaguna et les rapporter, tout cela avec la plus grande discrétion possible.

Munro rendit la feuille à la femelle en uniforme, qui la remit dans le porte-documents.

— Des questions ?

— Une seule, répondit Corben. Pourquoi moi ? Je suis à la retraite depuis six mois, vous vous souvenez ?

— Il y a trois raisons, répondit le général Munro. Primo, en tant que membre des Unités d'Élite des forces armées de la Fédération Unie, vous êtes un expert dans toutes les armes et vaisseaux spécifiques impliqués dans cette mission. Secundo : de tous les membres de votre unité, vous étiez le plus décoré.

— Et tertio ? fit Corben, l'air peu convaincu.

— Tertio, vous êtes le seul survivant.

Avant que Corben ait pu répliquer, Munro se pencha sur le tube clignotant et prit le message. C'était deux billets entourés d'une lettre.

— Vous n'ouvrez jamais votre courrier ?

— J'ai eu mon compte de bonnes nouvelles pour aujourd'hui, rétorqua Corben.

— Vous avez gagné le concours annuel Gemini Croquettes dont le grand prix est un voyage au Paradis de Fhloston, répondit Munro sans lire le message. Pour deux. Félicitations.

Il tendit les billets à Corben. Celui-ci les regarda, regarda à nouveau le général et demanda :

— Vous avez truqué le concours ?

Le général Munro acquiesça d'un hochement de tête.

— Vous n'avez rien trouvé de plus... discret ? Munro secoua à

nouveau la tête. En signe de dénégation, cette fois.

— C'est dans les vieux pots qu'on fait la meilleure soupe, répondit-il. Il fit un pas en arrière. La femelle en uniforme fit un pas en avant.

— Le Major Iceborg ici présent vous accompagnera sous l'identité de votre femme.

Corben fit « non » de la tête.

— Ne comptez pas sur moi.

— Pourquoi pas ? demanda Munro.

— Pour une raison, répondit Corben. Je tiens à rester le seul membre survivant de mon unité.

16.

Le couloir était plongé dans l'obscurité.

D'étranges insectes filaient se mettre à l'abri tandis que Leeloo et le père Cornélius cherchaient l'appartement de Corben.

Leeloo tenait la carte de visite clignotante que Corben lui avait remise et la comparait aux plaques de sonnette avec tout le sérieux d'un enfant qui apprend une langue étrangère.

Bingo !

Elle rapprocha la carte de visite de la plaque collée sur une porte et elle s'apprêtait à frapper (un signal universel signifiant « je voudrais entrer

») quand le père Cornélius retint sa main.

Elle le regarda d'un air interrogateur.

— Asin get let deloun omekta ?

Cornélius retira délicatement l'étiquette collée sur la porte de Corben.

— Votre ami a gagné les deux derniers billets disponibles, répondit-il. Nous ne serons sûrement pas seuls à avoir l'idée de le contacter. Allez coller ça sur une autre porte dans le couloir, dit-il en lui tendant l'étiquette portant le nom de Corben.

Dans l'appartement de Corben, quelqu'un sonna à la porte.

— S'c.usez-moi, dit-il au général Munro et au Major Iceborg. Il regarda par le judas et crut d'abord qu'il avait une vision, puis revit son jugement: c'était une vision céleste. Elle ! Leeloo. La plus belle fille du monde était là, sur son paillasson !

Corben se disposait à ouvrir la porte à la volée lorsqu'il repensa au général Munro et au Major Machin-chouette. Il n'aurait su dire pourquoi, il ne tenait pas à ce que Leeloo se retrouve dans les pattes des militaires.

— Merde ! murmura-t-il tout bas.

— Qu'y a-t-il ? demanda Munro, ennuyé. Un problème ?

— C'est... euh..., bredouilla Corben à la recherche d'un prétexte plausible pour se débarrasser de ces deux gêneurs. C'est ma femme !

balbutia-t-il.

— Vous êtes remarié ? s'étonna Munro.

Iceborg braqua sur Corben un regard d'une glacialité polaire.

— Non, répondit-il. Ou plutôt, si. Enfin, je veux dire... bientôt. C'est nouveau. Ça vient de sortir. Vous ne pouvez pas rester ici !

— Pourquoi pas ? demanda Munro.

— Elle ne supporte pas les uniformes, bafouilla Corben. Si elle vous voit, les gars, c'est fichu ! Je vous en prie, vous avez fait de mon premier mariage un enfer. Ne foutez pas celui-ci en l'air avant qu'il ait commencé. Par ici...

Il appuya sur un interrupteur mural. Un bourdonnement pareil à celui d'un ascenseur se fit entendre et la douche fit place à une glacière. Corben prit Munro d'une main, Iceborg de l'autre, et les cornaqua vers la chambre froide.

— Écoutez, Major, protesta Munro, nous n'avons pas de temps à

perdre avec ces enfantillages !

— Une minute ! promit Corben en ouvrant la porte de l'armoire frigorifique. J'en ai pour une minute. Je vais lui fixer un autre rendez-vous. Il les poussa dans l'énorme glacière.

— Je suis à vous tout de suite ! cria-t-il en direction de la porte. Tenez-moi ça, fit-il en fourrant le reste du gâteau à la méduse dans les pattes de Munro. Et surtout, n'y touchez pas !

Avant que le général ait eu le temps de protester, il lui claqua la porte au nez.

— J'arrive !

Quel gâchis ! La plus belle fille de la Galaxie était sur le seuil de sa porte, et son appartement était dans un désordre indescriptible. Ses hormones en sommeil se remirent à bouillonner dans son organisme et il vit sa tanière par les yeux verts, parfaits, de Leeloo. Répugnant!

Il empila les assiettes sales répandues sur la table, les flanqua dans le

vide-ordures (qui émit un grondement de satisfaction faussement biologique), roula ses vêtements sales en boule, les balança dans le lit pliant, tira un peigne de la poche de son veston et le passa dans ses cheveux rares. Puis, avec un sourire engageant, il ouvrit la porte de son appartement...

Et se retrouva les yeux dans les yeux, si l'on peut dire, avec le canon d'un flingue tenu par le père Cornélius. C'est tout juste s'il y prit garde. Il ne voyait que Leeloo, qui était plantée derrière le prêtre.

— Apipoulaï ! dit-elle.

— Je suppose que ça veut dire salut, fit Corben. Cornélius poussa Leeloo dans l'appartement, et Corben referma la porte derrière eux.

— Je suis désolé de devoir faire appel à de tels procédés, commença Cornélius en agitant l'arme d'une façon menaçante. Mais nous avons entendu parler de votre bonne fortune à la radio, et nous avons besoin des billets pour le Paradis de Fhloston.

— Les prêtres font toujours comme ça pour partir en vacances ?

demanda Corben d'un ton qu'il espérait d'une ironie mordante.

— Nous ne partons pas en vacances mais en mission, rectifia Cornélius.

— Quel genre de mission ?

—

Nous devons sauver le monde, répondit Cornélius.

Corben s'assit à sa table et éclata de rire.

— Il y a de l'écho, ici ?

Cornélius le dévisagea sans comprendre.

— Mais non, reprit Corben d'un ton sardonique. J'ai pigé. Il y a la journée mondiale des femmes, la journée des lépreux, et aujourd'hui c'est sauvez-la-planète, c'est ça ? Mais dites-moi, mon père, vous avez l'intention de le sauver tout seul, le monde ?

— Eh bien, oui, absolument, répondit le père Cornélius avec une sincérité touchante. Mais si vous voulez nous aider, nous vous en serons très reconnaissants.

Leeloo eut un sourire approbateur.

Corben ne le remarqua pas. Il était trop occupé à secouer la tête pour dire « non, non, non », et à tourner le pouce vers le bas, comme Néron au stade.

— Non, mon père, dit-il, j'ai passé un certain temps dans l'armée, et chaque fois qu'on nous envoyait sauver le monde, le seul résultat, c'est que je perdais beaucoup de copains. Alors je vous remercie de votre proposition, mais c'est non.

Cornélius parut déçu. Leeloo, qui était debout à côté de lui, avait l'air absolument catastrophée. Son sourire radieux avait disparu. Corben lut la déception dans ses grands yeux verts et se demandait s'il n'allait pas revoir sa décision quand une voix synthétique amplifiée retentit de l'autre côté de la fenêtre.

- CE-CI-EST-UNE-OPÉ-RA-TION-DE-CON-TRÔ-LE-DE-PO-LICE.

Le père Cornélius recula vers le mur, panique, oubliant l'arme qu'il tenait à la main.

Corben la récupéra, s'approcha de la porte et regarda par le judas. Le couloir grouillait de flics.

Une escouade de flics casqués, protégés par des boucliers, étaient plantés sur le palier. Ils brandissaient des projecteurs portables, des matraques et des téléphones, des projecteurs de rayons laser qui leur permettaient de voir à travers les portes des appartements.

— Oh, mon Dieu ! fit Cornélius. Vous pensez que c'est nous qu'ils cherchent ?

— Je préfère ne pas le savoir, répondit Corben.

Il appuya sur le bouton mural, renvoyant la glacière à l'étage audessous tandis que la douche reprenait sa place.

— Leeloo, dit-il, cachez-vous là-dedans et ne bougez pas !

Sans hésitation, elle bondit dans la douche. La porte se referma sur elle.

Corben ouvrit le lit pliant.

— Qu'est-ce que vous faites ? demanda Cornélius.

— J'essaie de vous sauver la mise, répondit Corben en poussant le prêtre dans le lit, sur la pile de linge sale. Pour que vous puissiez sauver le monde.

Il appuya sur un bouton et le lit se referma. Il attrapa les deux billets sur la table et les fourra dans sa ceinture…

SPLAT!

Soudain, un hublot s'ouvrit sur la porte de l'appartement. Les flics avaient donné un coup de téléphane dessus.

- É-CAR-TEZ-LES-JAMBES-ET-PLA-CEZ-LES-MAINS-SUR-LESCER-CLES-JAUNES, fit une voix de flic synthétique.

SPLAT! SPLAT!

Deux disques plus petits apparurent sur la porte. Des autocollants transcopiques.

-VEUIL-LEZ-PLA-CER-LES-MAINS-DANSLES-CER-
CLESJAUNESS'ILVOUS PLAÎT

Un flic scrutait l'intérieur de l'appartement à l'aide du téléphane. Il tenait un avis de recherche arborant la physionomie de Corben, mais ils étaient allés pêcher une vieille photo datant de son service militaire, sur laquelle il portait la barbe et les cheveux longs.

-MET-TEZ-LES-MAINS-DANSLES-CERCLES-JAUNES. EXÉ-CUTION !

Corben avança lentement vers la porte, en s'efforçant de détourner le visage.

— Vous êtes humain ? demanda le flic en se démanchant pour mieux le voir.

— Nan, répondit Corben. Je suis un esquimau à la viande. Le flic se rapprochait pour examiner Corben de plus près quand une voix retentit dans le couloir.

— Je l'ai trouvé !

La plaque de sonnette apposée sur la porte était au nom de Corben Dallas.

Bingo !

Le flic passa un coup de téléphane sur le panneau. Le voisin mauvais coucheur de Corben était en train de se raser. Il avait la figure couverte de mousse à raser. On aurait dit une barbe de Père Noël.

Le flic coupa son gueulophone synthétique. A quoi bon rameuter les

populations, dans le fond.

— Contrôle de routine, dit-il poliment. Veuillez mettre vos mains dans les cercles jaunes.

Le voisin mauvais coucheur de Corben jeta un coup d'oeil par le hublot transparent qui venait d'apparaître sur sa porte. Il vit deux jeunes flics qui tenaient d'un air mal assuré des armes paralysantes et la photo d'un type portant la barbe.

Les deux jeunes flics virent un type en train de se raser la barbe.

- Ouvrez la porte ! ordonnèrent-ils.

Le voisin mauvais coucheur de Corben n'était jamais à court de repartie. Il dit ce qu'il disait chaque fois qu'il était énervé dans un monde fertile en sources d'agacement :

— Allez vous faire foutre !

Corben n'en perdit pas une miette. Depuis son propre appartement, il entendit la question des flics et la réponse de son voisin mauvais coucheur.

Puis il entendit la porte qu'on faisait sauter, les coups d'armes paralysantes, les bruits de lutte. Il eut un sourire.

— C'était pas la bonne réponse.

Les bruits de pas reprirent de plus belle. D'autres flics arrivaient en courant.

Corben profita de son téléphane intérieur pour jeter un coup d'oeil dans le couloir.

Il vit les flics traîner, vers la cage d'escalier, un sac qui se tortillait et dans lequel était vraisemblablement emprisonné son voisin mauvais coucheur.

— C'est bon ! C'est bon ! gueula l'un des deux vers la rue, en bas. On l'a emballé !

Bras Droit entendit tout cela, lui aussi.

Il était au téléphone dans le bureau de Zorg,

branché sur la fréquence de la police par le biais de son téléphone

cellulaire.

— Ça n'a pas été tout seul, mais on l'a emballé, disait un lieutenant de police au téléphone. Merci du tuyau !

— Toujours content d'aider la police, répondit Bras Droit. Et il raccrocha en souriant.

— Ils ont arrêté le dénommé Dallas pour trafic d'uranium, annonça-t-il fièrement à Zorg. Tout s'est passé comme je l'avais prévu.

— Trafic d'uranium ? releva Zorg, sceptique. Je pensais qu'il était recherché pour entrave à la circulation et délit de fuite ?

— Simple détail de procédure, répondit Bras Droit. J'avais fait rajouter ça au délit de conduite après épuisement de son permis à point, juste au cas où.

Il montra à Zorg un faux billet d'avion et un passeport bidon — tous les deux au nom de Corben Dallas.

— Je n'ai plus qu'à me rendre au spatioport et à prendre sa place. Je serai à Fhloston en moins de quatre heures.

— Oui, eh bien ne reviens pas sans les pierres, répondit Zorg, pas autrement impressionné.

16.

Corben ouvrit la porte de la douche. Leeloo était plantée sous la flotte et tremblait de tous ses membres.

— Pardon, fit Corben. J'avais oublié que l'eau chaude ne marchait pas très bien dans cette vieille structour.

Il pêcha une couverture de l'armée, dans un coin, et l'enroula dedans. Elle se blottit sur sa poitrine en grelottant de plus belle. Corben la frotta moins énergiquement, passant peu à peu de la bonne friction virile à la tendre caresse.

— C'est drôle, dit-il. Ça fait deux fois qu'on se voit aujourd'hui, et les deux fois, vous vous êtes retrouvée dans mes bras.

Leeloo eut un sourire et se colla encore plus étroitement contre lui.

- Vallo massa. Chacha hamas.

- Heu... y a pas de quoi, répondit Corben. Il fit un pas en arrière, un peu gêné.

Du café ! Voilà ce qu'il vous faut, déclara-t-il en appuyant sur les boutons du four à micro-ondes. (Ah, ces yeux ! Elle le mettait dans tous ses états...) Un bon café bien chaud. Avec du miel.

Il ne voulait plus entendre parler des bonnes femmes. C'est ce qu'il avait décidé, pas vrai ?

Alors pourquoi son coeur battait-il comme ça ?

— Avec du miel ! répéta fébrilement Corben. Vous allez voir, c'est génial, le miel !

Mais où était ce foutu miel ? Corben ouvrit les tiroirs l'un après l'autre, fouilla dans six mois de pagaille de célibataire.

— Un bon café bien chaud, avec du miel...

Leeloo donnait l'impression de vouloir l'aider. Toujours enroulée dans la couverture de l'armée, elle le suivait dans le minuscule appartement, ouvrant et refermant des tiroirs.

— Dum yel ! dit-elle.

— J'ai un pot de miel génial quelque part, balbutia nerveusement Corben. Vous connaissez le miel ? C'est fait par de petites bêtes avec des antennes...

Leeloo trouva une photo dans un tiroir. Elle la regarda. C'était le Major Corben Dallas, vétéran de la guerre. On lui décernait une décoration pour sa bravoure au combat.

— Et il y a ces autres bêtes qui mangent le miel, poursuivit Corben. Les unes sont des abeilles et les autres des ours

Leeloo, qui regardait la photo du héros de la guerre, releva les yeux sur l'agité qui farfouillait dans tous les sens en bredouillant des inepties sur les abeilles et les ours, et elle eut un sourire.

— Mais j'ai oublié lesquelles font le miel et lesquelles le mangent, bredouilla Corben. Enfin... Ah, le voilà !

Il brandit un bocal à confitures comme au bon vieux temps et dévissa le couvercle.

— Goûtez-moi ça.

Leeloo mit son joli petit doigt dans le pot de miel, fourra ledit doigt dans son adorable bouche et le lécha avec sensualité.

— Ça... euh, ça fond dans la bouche, hein ? articula Corben, fasciné. Leeloo hocha la tête, plongea quatre doigts dans le pot et les suça tous les quatre, l'un après l'autre, jusqu'à ce qu'ils brillent... Corben ne savait plus à quel saint se vouer. Il était perdu. Corps et biens.

Il était tellement subjugué par la vision de Leeloo qu'il ne remarquait même pas les coups étouffés qui retentissaient dans le mur. Il fallut qu'ils se changent en un martèlement régulier pour qu'il en prenne conscience. Thump. Thump ! THUMP ! THUMP ! ! !

— Vous avez entendu ? demanda Corben.

Leeloo acquiesça en continuant à se lécher les doigts.

— Corne aile lie use, dit-elle.

— Oh, mon Dieu !

Corben appuya sur le bouton mural, et le lit se rabattit d'un bloc. Le père Cornélius apparut, la tête en bas, empêtré dans le linge sale.

— Je suis vraiment désolé, balbutia Corben. Je vais vous donner un coup de main !

— Nous n'avons pas besoin de votre aide, protesta Cornélius en se démêlant avec toute la dignité dont il était capable.

Blip ! fit le micro-ondes.

- Le café est prêt, annonça Corben.

Il s'approcha du comptoir et remplit deux tasses : une pour lui et une pour Leeloo.

- Je vous préviens, le café n'est pas ma spécialité, dit-il. Il se tourna vers Leeloo pour lui tendre sa tasse et constata qu'elle avait ôté ses vêtements mouillés et les fourrait dans l'évier. Elle s'était aussi débarrassée de la couverture dans laquelle il l'avait enroulée, et elle était nue comme un ver.

D'une nudité étonnante, enchanteresse, adorable, magnifique, merveilleuse et absolue.

D'une nudité parfaite.

Embarrassé, Corben se détourna et s'absorba dans la contemplation de la cafetière.

— Je devrais peut-être... euh, le tenir au chaud, marmonna-t-il. Je l'aime... bien chaud.

Derrière lui, Cornélius étudiait un trophée militaire poussiéreux... une lourde statuette qu'on avait décernée à Corben à l'issue d'une guerre oubliée et qui lui servait maintenant de presse-papiers. Cornélius le souleva, le soupesa, l'éleva audessus de sa tête... et l'abattit d'un seul coup, net et sans bavures, sur le crâne de Corben. Leeloo le regarda avec fureur.

— Vano da, mechtaba ? Soun domo kala chon hammas !

— Je sais, répondit Cornélius. Je ne suis pas fier de moi.. . Mais nous n'avons malheureusement pas le choix.

Pendant ce temps, les flics évacuaient le voisin mauvais coucheur emballé dans le sac. Ils lui faisaient franchir l'entrée et le traînaient vers une vedette garée non loin de là, lorsqu'ils essuyèrent eux aussi un choc net et sans bavures.

Plop ! Plop ! Plop !

Trois balles anesthésiantes tirées par une arme munie d'un silencieux, et les flics se recroquevillèrent sur eux-mêmes, comme un journal sous la pluie.

Trois guerriers mangalores, ces spécialistes du changement de forme, embarquèrent le sac contenant le prisonnier tandis que leurs traits reprenaient leur aspect naturel, hideux. L'adoption de la forme humaine constituait un effort épuisant, et les trois guerriers étaient vidés. Ils chargèrent le corps à l'arrière d'un fourgon qui planait dans le coin et dans lequel Aknot, toujours vivant, mais qui avait été sérieusement amoché dans l'explosion de l'entrepôt, attendait impatiemment.

— Corben Dallas, dit le chef du commando mangalore en indiquant le sac où le prisonnier se débattait toujours. Nous le tenons !

— C'est parfait, Akanit, grommela Aknot. Je te confie la direction des opérations. Va à Fhloston récupérer les pierres. Si Zorg les veut vraiment, il faudra bien qu'il négocie.

Il étrécit ses paupières qui se réduisirent à deux minces fentes.

— L'heure de la vengeance a sonné !

Corben se releva péniblement.

Il parcourut du regard l'appartement qui venait tout récemment d'être honoré de la présence magnifique de Leeloo.

Et de celle de ce sinistre prêtre.

Ils avaient tous les deux disparu.

— Jésus..., murmura Corben.

Il porta la main à sa nuque, sentit quelque chose de poisseux. Du sang.

L'intrigue s'épaississait.

BRRRIIIINNNNNG !

Corben ramassa le téléphone d'une main tout en gardant l'autre plaquée sur l'arrière de sa tête.

- Ouais ?

— Alors, tu as repris tes esprits ?

— Pas encore, M'man.

Il raccrocha.

Corben avait la tête comme un melon. Un melon qui lui faisait un mal de chien. Il devait trouver de la glace.

Il appuya sur le bouton mural. Il y eut un bourdonnement et la chambre froide prit la place de la douche.

Il ouvrit la porte et affronta le regard glacial du général Munro et du Major Iceborg.

Et merde ! Il les avait complètement oubliés, ces deux-là !

— J'accepte la mission, fit Corben en empoignant quelques cubes de glace.

Sur ces mots, il leur claqua la porte au nez.

18.

L'aérogare intragalactique de Manhattan était pleine à ras bord. Pas de voyageurs, non : d'immondices.

Les éboueurs étaient en grève, et les employés des services d'hygiène avaient laissé les ordures s'entasser presque jusqu'au plafond de l'aérogare.

D'étroits chemins ouverts par des bulldozers à travers les détritus menaient aux comptoirs d'embarquement et aux portes des terminaux. Les travailleurs en grève défilaient en gueulant des slogans. Certains étaient humains, mais on voyait aussi des 'bots et des droïdes, des extraterrestres et des hybrides. Tous brandissaient des pancartes. Pendant ce temps, la police formait les rangs et s'apprêtait à donner l'assaut. Il y avait de l'électricité dans l'air. On se serait cru en plein été, juste avant un orage.

Le novice, David, regardait tout ça avec intérêt quand il sentit une main se poser sur son épaule.

—

YaAarkh ! s'écria-t-il en faisant un bond.

Il se retourna et se retrouva devant le père Cornélius et la jolie Leeloo. Celle-ci était toujours trempée comme une soupe, mais au moins elle avait passé quelque chose.

— Vous les avez ? demanda le père Cornélius, qui n'était pas homme à s'embarrasser de circonlocutions.

David acquiesça et lui tendit deux passeports.

—

Excellent, répondit le petit prêtre en les ouvrant pour examiner le travail du faussaire. Leeloo Dallas..., fit-il en tendant le premier passeport à Leeloo, qui le prit avec un sourire ravi. Et Corben David Dallas. Parfait ! poursuivit-il en remettant le second à David.

— Akta dedero ansila deno poerfect ? demanda Leeloo, et elle ne souriait plus.

— Écoutez, Leeloo, répondit le père Cornélius en secouant la tête, je

ne puis me faire passer pour votre mari. Je suis trop vieux. Mais David est jeune, fort et en pleine forme. Il saura vous protéger. David sembla grandir d'un pouce à chacune de ces flatteuses appréciations. Il tendit la main à Leeloo, qui la prit avec une réticence ostensible.

Barn ! Barn !

Le père Cornélius se retourna et regarda avec inquiétude les flics qui avançaient sur les manifestants en tirant des coups de feu. Il indiqua les gens qui faisaient la queue

devant les comptoirs d'enregistrement.

— Allez-y ! Allez voir la diva et récupérez les Pierres Sacrées. Je vous attendrai au Temple. Dieu soit avec vous !

Bam ! Whang !

Corben fit un écart et une balle perdue fracassa la vitre derrière sa tête. Il traversa le hall de l'aéroport rempli d'ordures en louvoyant comme sous la mitraille.

Il scruta la foule, à la recherche de Leeloo.

C'était la panique. Les manifestants se jetaient, tête baissée, dans les monceaux de détritus pour éviter la charge des forces de l'ordre. Un panneau lumineux s'alluma audessus de la porte des salles d'embarquement : «Fhloston, vol direct, embarquement immédiat. Premier appel. »

Bousculant deux policiers qui le prenaient, apparemment, pour un gréviste, il fonça à travers les immondices vers les banques d'enregistrement.

— Bravo ! s'exclama l'hôtesse, au comptoir. Je vous félicite d'avoir remporté le concours Gemini Croquettes, le voyage au Paradis de Fhloston ! ajouta-t-elle en remarquant le regard intrigué de David.

— Euh, ah oui ! dit-il.

L'employée agrafa la carte d'embarquement au billet, les glissa dans le passeport et tendit le tout au jeune homme.

A cet instant, Corben lui enfonça ses jointures dans le dos comme si c'était le canon d'un revolver et lui arracha son passeport des mains.

— Juste à temps ! s'exclamat-il. J'ai bien cru que j'allais rater mon

avion, ajouta-t-il à l'intention de l'hôtesse, stupéfaite, tandis que Leeloo se fendait d'un immense sourire. Merci, mon vieux, reprit Corben en poussant David sur le côté. Vous avez enregistré les bagages ?

Il lui enfonça son « revolver » dans les côtes d'une façon très convaincante.

— Euh... ouais, ouais, hoqueta David.

— Génial ! s'exclama Corben en administrant à David une bourrade amicale mais efficace qui l'expédia dans un tas de détritus. Maintenant, barre-toi ! J'avais tellement peur de rater mon avion que j'ai envoyé le gamin en éclaireur ! ajouta-t-il en dédiant un sourire charmeur à

l'employée, de plus en plus perplexe.

Leeloo tendit la main pour récupérer son billet et son passeport, mais l'hôtesse les conserva et les examina d'un air méfiant.

— C'est votre femme ? demanda-t-elle à Corben. Corben attrapa le passeport et le lut.

— Euh, oui, répondit-il. On est jeunes mariés. Le coup de foudre. On se rencontre, ça fait tilt et on se passe la corde au cou alors qu'on se connaît à peine. C'est pas vrai, chérie ?

Leeloo se pencha par-dessus le comptoir et arracha sa carte d'embarquement des mains de l'employée.

— Dinoïne chagatakat !

— Tu m'ôtes les mots de la bouche, mon chou. Allez, je te rejoins tout de suite. On part en voyage de noces, susurra-t-il en se retournant vers l'employée. Elle est tout émoustillée ! ajouta-t-il avec un énorme clin d'oeil. Au même instant, un individu au faciès hargneux, familier, entrait dans l'aérogare.

C'était le voisin mauvais coucheur de Corben, accompagné par une jeune femme à l'expression curieusement atone.

Les deux personnages se frayaient un chemin à travers les détritus, escaladant les tas qu'ils ne pouvaient contourner, lorsqu'ils manquèrent être renversés par une énorme bête rose : un porc-licier qu'un porctrouilleur tenait en laisse — une lourde chaîne d'acier.

— Allez, Snyffer, cherche ! Kss-kss ! fit l'homme en courant derrière. Le voisin mauvais coucheur fit un pas de côté et se dirigea vers le comptoir d'enregistrement, la fille au visage atone à la remorque. Non loin de là, le père Cornélius avait observé la scène juché sur un tabouret du Bar de l'Envol, un Martini — le deuxième — niché dans ses petites pattes replètes.

— Je culpabilise à mort, dit-il au barman robot. Quand je pense que j'envoie Leeloo faire le sale boulot... comme ces pauvres porcsliciers. Je sais que c'est du solide, ils y ont veillé, n'empêche... elle paraît tellement fragile. Tellement humaine. Vous comprenez ce que je veux dire ?

Le barman avait un moniteur à la place de la tête. Son écran s'illumina de compassion alors qu'il opinait gravement du chef. Ces robots avaient une écoute formidable.

Le voisin mauvais coucheur tendit son billet par-dessus le comptoir d'enregistrement.

L'hôtesse le regarda, surprise.

— Dallas ? Corben Dallas ?

— Ouais, répondit le voisin mauvais coucheur.

1

C'est moi.

L'employée eut un sourire aimable et posa discrètement le pied sur la commande d'un scanner à hyperlumière situé audessus de la tête des passagers.

L'hyperlumière révéla que le voisin mauvais coucheur et sa petite amie au visage inexpressif étaient deux Mangalores, mais l'hôtesse resta impavide.

— Un petit instant, s'il vous plaît, dit-elle de sa voix numéro deux bis, celle qui voulait dire « le client a toujours raison ». De l'autre pied, elle appuya sur la commande d'un signal d'alarme silencieux.

Comprenant que quelque chose clochait, les Mangalores battirent en retraite.

— Nous revenons tout de suite ! dit le voisin mauvais coucheur d'un

ton suspicieux.

Il attrapa sa petite amie par l'aileron et l'entraîna dans la foule.

— La même chose ? demanda le barman robot.

— Ouais, répondit le père Cornélius, l'oeil un peu vitreux.

— Deux, fit une voix, à son coude.

Cornélius s'aperçut que son novice, David, était assis sur le tabouret voisin. La surprise le dégrisa d'un coup.

— Où est Leeloo ? souffla-t-il, horrifié.

David avala son Martini et reposa brutalement le verre sur le zinc, comme dans les westerns.

Du coup, il cassa le pied du verre.

— Dans l'appareil. Avec M. Dallas. Le vrai.

— Hein ?

- Il m'a enfoncé le canon de son arme ici.

David se tourna sur son tabouret et désigna à Cornélius l'endroit où le dos change de nom.

— Oh, mon Dieu ! s'exclama le père Cornélius. Tout ça, c'est de ma faute. Je suis le serviteur ; c'était ma mission. Je n'aurais jamais dû m'en décharger sur vous!

Pendant que David commandait un autre Martini, le petit prêtre pêcha le doigt d'acier crochu qu'il portait au bout d'une chaîne, sous sa soutane, et le tendit au jeune homme.

— Tenez !

— Hein ? Quoi ?

— La clé du Temple, reprit Cornélius en vidant d'abord le verre de David, puis le sien. Allez-y et préparez tout pour notre arrivée. Je dois faire face à mon destin !

Sur ces paroles, il disparut dans la multitude humaine. La malchance voulut qu'il se retrouve juste derrière le Mangalore dont le masque de

voisin mauvais coucheur se désagrégeait et se recomposait alternativement tandis qu'il courait, avec la fille, vers la sortie de l'aérogare.

— Tu diras à Aknot que le plan A a foiré, dit le Mangalore à sa compagne. On passe au plan B !

« Elle » acquiesça et fila, en bondissant par-dessus les ordures, vers la sortie.

Deux flics se dressèrent devant le voisin mangalore. Il tira son ZF1, fit feu à deux reprises et plongea dans un tas d'ordures.

Bratabrat ! Bratabrat !

Les flics ripostèrent.

Bam ! Bam !

— Envoyez des renforts ! brailla un flic dans son talkie-walkie. Zone 7 !

Cornélius se plaqua contre un mur en essayant d'éviter les balles qui sifflaient à ses oreilles.

Une trappe s'ouvrit dans le mur derrière lui, et trois énormes porcsliciers en sortirent ventre à terre, suivis par trois porcs-trouilleurs en armure.

La trappe oscilla une fois, deux fois, et commença à se refermer. Cornélius jeta un coup d'oeil à droite, à gauche... Puis il se jeta à

quatre pattes et se faufila sous la trappe juste avant qu'elle ne se referme.

— Excusez-moi ! dit Corben en suivant une hôtesse le long d'une interminable coursive menant au salon des premières classes. Elle avait insisté pour que Corben l'accompagne. Ses hauts talons faisaient clic clic clic clic, et elle marchait si vite qu'il avait du mal à rester à

sa hauteur.

— Je ne devrais pas laisser ma femme toute seule, protesta Corben. Quand elle s'inquiète, elle... euh... hem, bredouilla-t-il en cherchant le terme le plus approprié. Elle devient imprévisible, reprit-il, l'ayant trouvé.

— C'est l'affaire d'une minute, répondit l'hôtesse. Loc Rhod est l'animateur radio le plus rapide de l'Univers. Vous en avez, de la chance !

Ça, Corben n'en était pas si sûr...

— Écoutez, dit-il. Je suis persuadé qu'il est super, mais ça ne me dit rien de répondre à des interviews. Je préférerais vraiment voyager incognito.

L'hôtesse s'arrêta et se tourna vers lui.

— Vous pouvez faire une croix dessus ! lança-t-elle. Vous allez passer en direct dans le show de Loc Rhod tous les jours, de cinq à sept !

Corben commençait à entrevoir l'énormité du cirque médiatique dans lequel il s'était embarqué sans le vouloir.

- Vous voulez rire ! répliqua-t-il, et il se rendit compte en disant cela que non seulement elle n'avait pas l'air de plaisanter, mais encore qu'elle ne donnait guère l'impression d'en avoir envie.

— Non, fit-elle en secouant la tête avec un sourire. Ce n'était pas une blague. C'était même tout ce qu'il y a de plus sérieux.

WHAP !

Une porte s'ouvrit, et Corben eut l'impression de voir entrer quelques nouvelles étoiles dans le champ déjà fort nébuleux de sa conscience. Par cette porte venait de faire irruption un être d'une vivacité

affolante, d'une élégance vestimentaire irréprochable et d'une intelligibilité

intermittente.

C'était un jeune Noir à la coiffure élaborée, qui portait un pantalon pattes d'éléphant en velours et des chaussures à bout pointu longues comme des

péniches.

L'animateur le plus populaire du XXVe siècle.

Loc Rhod.

— Corben Dallas ! hurla-t-il dans un micro qui évoquait une canne d'argent. Le voilà ! C'est lui, en personne ! Le seul, l'unique, le véritable gagnant du concours Gemini Croquettes !

Il parlait d'une voix rythmée qui rappelait davantage le rap que le reportage radio.

Il se retourna et observa la foule qui commençait à s'amasser autour de lui.

— Ce gaillard carbure au kérosène ! Apprêtez-vous à fondre, les filles, parce qu'il est chaud, chaud, CHAUD !

Loc Rhod posa la main sur le bras de Corben.

— La taille idéale ! dit-il. Idéalement bâti, les cheveux idéaux, idéal à

tout point de vue ! Et il est prêt à dire deux mots aux cinquante milliards d'oreilles avides tendues vers lui ! Allez, mec, crache le morceau !

Il fourra le micro sous le nez de Corben.

— Euh... salut ! fit Corben.

Loc Rhod accusa le coup et recula son micro d'argent incrusté de strass.

— Un Que Roi Yable ! dit-il.

Il prit Corben par le bras et l'entraîna le long de l'allée. La foule le suivit comme son ombre.

— Pulsez, les filles, pulsez ! ronronna Loc Rhod. Il va vous mettre le feu, embraser le monde, ici même, de cinq à sept ! Vous saurez tout ce qu'on peut savoir sur ce mec ! Ses rêves, ses désirs, ses secrets les plus intimes ! Et mon petit doigt me dit que cet étalon a des talents, des dons stupéfiants !

Il se pencha et fourra à nouveau le micro sous le nez de Corben.

— Alors, dis-moi, ma vedette de tête, t'es nerveux dans la boutique ?

— Euh... pas vraiment, bredouilla Corben.

Loc Rhod prit l'hôtesse par la taille.

— Gèle ces genoux, ma gelinotte, parce que Corben est dans le coup, et que c'est un cas !

La procession s'arrêta à l'intersection de deux coursives où le service traiteur de la compagnie aérienne avait placé un robot portant un plateau de flûtes à champagne.

Loc Rhod en prit une, la vida, l'envoya valser au loin, tout cela en griffonnant des autographes et sans cesser une seconde de tchatcher :

— La grenouille d'hier sera demain le prince du Paradis de Fhloston !

Un assistant lui tendit une fiche.

— L'hôtel volant des mille et une folies, enfilez-vous,, filles jolies, mes amies ! Une fontaine magique d'où jaillissent le vin et les femmes, tagadatsointsoin ! Et ça toute la nuit, waouuuhh !

Sous les yeux sidérés de Corben, l'animateur souple comme du caoutchouc empoigna deux hôtesses par le bras et continua à raper avec une aisance confondante. Ça paraissait être chez lui une activité aussi naturelle que de marcher ou de respirer. Les allitérations coulaient librement de sa bouche, sur un rythme saccadé, tandis que ses yeux jaugeaient la foule qui le suivait, subjuguée, imitant le moindre de ses mouvements.

— Vous pouvez faire chauffer la colle, petites filles, ce type est vraiment un gaillard à tout casser ! Demain, de cinq à sept, je serai votre voix, votre langue, comptez sur moi pour pas l'lâcher, l'homme le plus sexy de l'année ! Ce mec ! Votre homme ! Mon homme!

Blip...

— Fin la transmission, annonça la voix d'un ingénieur émanant d'un hautparleur.

Loc Rhod s'arrêta net. Le silence se fit autour de lui. Deux assistants coururent vers l'animateur du siècle, l'un avec une cigarette, l'autre avec une allumette. Il alluma l'une avec l'autre, exhala un nuage de fumée qui se dissipa aussitôt et demanda :

— Comment c'était ?

— Oh, vert ! répondit l'un des assistants...

— Oui, mais vert comment ?

— Oh, vert vert vert ! répondit l'autre assistant. Extraordi-vert ! Vert meilleux !

Loc Rhod s'approcha de Corben, le prit par le bras, et d'une voix suave, onctueuse, dit :

— Corben, mon coeur, fais-moi une faveur... *Mon coeur* ? Corben regarda ce drôle d'un air soupçonneux. *Une faveur* ?

— Je sais que c'est probablement la chose la plus importante qui te soit jamais arrivée, misérable vermisseau, reprit Loc Rhod, mais j'ai une émission à faire, ici, et ça doit jeter du jus, du jus, du JUS ! Alors demain, quand on aura l'antenne, donne-moi un coup de main.

Un coup de main, hein ? se dit Corben en contemplant, incrédule, le petit personnage arrogant.

—Essaie de faire comme si tu avais un vocabulaire de plus de six mots. Ça va vert, pépère ?

En guise de réponse, Corben l'empoigna par le colback.

Un garde du corps fit un pas en avant, mais Corben le repoussa d'une bourrade. Du coup, son compère marqua un temps d'arrêt. Corben colla Loc Rhod au mur, la tête dans un coin, et le souleva de telle sorte qu'il se retrouva les pieds battant l'air à six pouces audessus du sol.

— Vert ? répéta Corben. Je ne suis pas venu ici pour jouer au con à

la radio. Alors demain, entre cinq et sept, c'est toi qui vas te donner un coup de main. Ça va vert, pépère ?

— Super vert ! répondit Loc Rhod, les yeux hors de la figure. Au comptoir d'enregistrement, l'hôtesse, toute pimpante avec sa robe transcopique et son bibi de vinyle crânement penché sur le côté, regarda les deux billets qu'elle tenait à la main. Les regarda. Et demanda :

— M. Dallas ? Corben Dallas ?

— C'est ça, confirma le Bras Droit de Zorg en la gratifiant d'un sourire qu'il espérait persuasif. Il allait être cruellement déçu. Du pied, l'employée actionna la commande du scanner à passagers dont le rayon à hyperlumière balaya le visage de Bras Droit. Qui resta le visage de Bras Droit.

— L'ennui, reprit-elle, c'est que je n'ai qu'un Corben Dallas sur ma liste. Et qu'il a déjà effectué les procédures d'enregistrement.

- C'est impossible ! s'exclama Bras Droit, son sourire s'effaçant de sa figure. Il est en taule... je veux dire, il doit y avoir une erreur. J'ai mon billet. Et je suis le vrai Corben Dallas !

DING! Une sonnerie retentit au bout du couloir menant à la porte. Je suis désolée, Monsieur, reprit l'hôtesse. L'embarquement est terminé. Le Bras Droit de Zorg tendit le bras droit vers l'employée... et un épais écran de Plexi se dressa devant lui, sur le comptoir d'enregistrement.

—Je suis Corben Dallas ! beugla Bras Droit, en pensant aux sévices que lui réservait Zorg s'il ratait la navette. Je veux voir votre chef !

Débarrassez-moi de cette satanée vitre ! Quelqu'un a commis une erreur, bordel de merde !

Il tapa sur le comptoir avec ses deux poings.

Avec pour seul résultat qu'un rideau d'acier descendit devant l'écran de Plexi.

—CE-N'EST-PAS-UN-E-XER-CICE ! fit une voix synthétique émanant d'un noeud-parleur amovible qui venait de se matérialiser dans l'atmosphère.

Des rayons laser rouges de repérage strièrent la salle, s'entrecroisant sur la personne de Bras Droit, y déterminant des points d'impact.

— CE-CI-EST-UN-CON-TRÔLE-DE-PO-LICE ! VEUIL-LEZ-PLA-CER

VOS-MAINS-DANSLES-CERCLES-JAUNES.

Des canons d'armes à feu émergèrent du mur, du comptoir, du sol.

— Pardon, fit Bras Droit, adoptant le ton numéro trois bis, celui de l'homme confronté à une autorité imbécile. Je me suis un peu énervé, mais ça va, maintenant. Je suis TRÈS CAAALME, là.

19.

Corben détestait les voyages dans l'espace.

Dans les appareils militaires, c'était une véritable épreuve : la chair à

canon était expédiée à l'autre bout de la Galaxie, vers la dernière boucherie à la mode, entassée sur de durs bancs d'aluminium, chaque quartier de viande perdu dans ses sombres pensées.

La classe touriste était encore plus inconfortable si c'était possible. Il n'y avait que des places debout et un minuscule sachet de cacahuètes salées par tête de clown, à moins que le voyage ne fasse plus de cent années-lumière, auquel cas on avait droit à un demi-sandwich beurré que d'un côté et un biscuit avec une cerise confite au milieu. Mais ce coup-ci, on était loin de la bétaillère et des cacahuètes salées. Rien que des premières classes.

— Leeloo..., murmura Corben en retournant vers l'arrière du navire, le long de la coursive bordée, des deux côtés, de petites cabines privées. Leeloo...

Comme s'il avait été entendu par un génie voué à la satisfaction de ses voeux les plus chers, la porte d'une cabine s'ouvrit silencieusement et il la vit. Elle était vautrée sur un coussin de velours, devant un ordinateur. Première classe !

Elle darda sur Corben un sourire plus éblouissant qu'une supernova tandis qu'il s'asseyait à côté d'elle.

— Apipoulaï ! dit-elle.

La porte de la cabine se referma et elle se replongea dans l'examen des caractères qui défilaient sur l'écran. Il entendait rugir le disque dur.

— Oui, je sais, fit Corben, mal à l'aise. Écoutez, Leeloo, il faut que je vous dise... Ces billets que vous avez empruntés... ce n'étaient pas les miens. Enfin, je veux dire... si, mais nous ne faisons pas un voyage d'agrément comme tout le monde le pense.

Leeloo haussa les épaules. Corben se demanda si elle comprenait ce qu'il lui racontait. Il y avait des moments où elle semblait tout piger et d'autres où elle semblait complètement hermétique. La seule chose dont il était sûr, c'est qu'il était embarqué dans une mission très dangereuse et qu'il voulait la tenir à l'écart de la ligne de feu.

— Je travaille pour des gens très sérieux, dit-il. Et si je n'étais pas venu ici avec vous, vous seriez dans les ennuis jusqu'au cou. J'aimerais bien qu'on parte en vacances ensemble... (Qu'est-ce que c'était bon de dire la vérité !) Mais pas tout de suite. Pour le moment, j'ai du travail. Et, Leeloo... je voudrais travailler en paix. Vous comprenez ?

En guise de réponse, Leeloo tapota sur le clavier :

A-M-O-U-R.

— Oui ! répondit Corben. Mais « Amour » n'est pas le mot qui s'impose dans ce cas précis. Ce serait plutôt « Paix ».

— Paix, répéta-t-elle comme un perroquet. Et amour...

Elle entra P-A-I-X dans la machine. Les têtes de lecture gémirent et une image apparut sur l'écran : un hippie tout droit revenu des années 60, avec des fleurs dans les cheveux et brandissant une pancarte enjoignant l'humanité de faire l'amour, pas la guerre.

Corben poussa un soupir. Il avait lu des choses sur les hippies. Lui aussi, il était contre la guerre. Mais lui, c'était un antimilitariste de l'intérieur, pas du dehors.

—Mauvais exemple, fit-il en éteignant l'ordinateur. Je vais vous dire, on ne peut pas tout apprendre en regardant un écran. Il vaut parfois mieux demander conseil à un homme d'expérience.

— OK ! fit Leeloo en hochant joyeusement la tête. Qu'est-ce que c'est... faire l'amour ?

— Euh...

Corben regarda Leeloo. Quel étrange mélange d'innocence et d'expérience... Il ne s'était jamais senti intimidé devant une femme, mais celle-ci était... différente.

Elle était l'incarnation de ce qu'il avait toujours cherché, et il avait peur pour la première fois de sa vie.

— Remarquez, fit Corben en rougissant comme une pivoine, sur ce sujet, vous feriez peut-être mieux, en effet, de demander à l'ordinateur. Et il ralluma l'engin.

A ce moment, dans le couloir, une voix synthétique désincarnée annonça sur un ton lénifiant : « Pourvous-per-met-tre-de-faire-un-vo-

yageaus-si-bref-et-agré-a-ble-que-pos-sible-no-tre-per-son-nel-de-ça-binevabran-cher-les-rou-pil-leurs-qui-in-dui-ront-en-vousune-dou-ce-som-nolence-pen-dant-la-du-rée-de-la-traver-sée. »

Une hôtesse parcourut toute la longueur de la coursive en appuyant sur le bouton rouge placé audessus de la porte de chaque cabine. Pendant ce temps, dans le cockpit, le commandant et le copilote achevaient les préparatifs de décollage.

— 826 passagers à bord et identifiés...

— Bien reçu. Début de la check-list de décollage...

— Ça y est, j'ai fini ! déclara Leeloo.

Quoi, elle parlait anglais, maintenant ? Corben la regarda avec stupeur.

— Fini quoi ?

— D'apprendre les langues, répondit-elle en éteignant l'ordinateur.

- Euh... l'anglais, vous voulez dire ?

Elle secoua la tête.

— Toutes vos langues.

Corben n'en revenait pas.

— Vous avez appris les neuf cents langues de la Terre en cinq minutes à peine ?

- Oui ! Maintenant, c'est votre tour. J'ai appris vos langues, vous devez apprendre la mienne.

— Je sais déjà dire bonjour, rétorqua Corben. Apipoulaï. Leeloo approuva avec allégresse.

— Maintenant, apprenez-moi à dire au revoir, reprit Corben. C'est tout ce que j'ai besoin de savoir.

— Apipoussan !

— Apipoussan ? répéta timidement Corben. Leeloo acquiesça.

— Bien ! Vous savez comment nous disons « faire l'amour » ?

— Euh..., bredouilla Corben.

— Hoppi-hoppa, répondit Leeloo.

Corben plongea les yeux dans ceux de la plus belle fille qu'il ait jamais vue de sa vie... et sentit son coeur et sa résolution fondre comme neige au soleil.

Au secours..., se répéta-t-il intérieurement, d'une toute petite voix. A cet instant, l'hôtesse enclencha le roupilleur de la cabine de Corben et cocha son nom sur la liste.

— Faites de beaux rêves, M. Dallas, dit-elle. Corben, qui s'apprêtait à

prendre Leeloo dans ses bras, tomba à la place dans ceux de Morphée. Leeloo n'eut que le temps de le retenir.

Au bout de la coursive, une autre hôtesse avait un problème. Ce problème tenait en un mot : la célébrité.

L'hôtesse avait l'habitude des célébrités intra galactiques. C'était une navette de première classe, après tout.

Mais c'était la plus célèbre des super célébrités galactiques qu'elle ait jamais eu l'occasion de voir. Et la plus pressante.

— M. Loc Rhod, dit-elle, vous avez une position à tenir. Il l'attira dans sa cabine, puis sur ses genoux.

— Je n'ai que faire de ma position, répliqua-t-il. Je suis beaucoup plus intéressé par les positions. L'hôtesse tenta de résister. Enfin, pas très fort.

— Nous n'allons pas tarder à décoller, M. Rhod ! Loc Rhod enfouit son nez dans ses cheveux.

— Moi, c'est tout de suite que je vais décoller !

Dans la cabine de pilotage, le commandant actionnait une longue rangée d'interrupteurs. clikclïkclikclikclikclikclikclikclik Ils tombaient sous son doigt comme des quilles au bowling.

- .. autorisation axiale confirmée..., poursuivait le copilote. La responsable du personnel de cabine entra dans le cockpit.

— Les roupilleurs sont opérationnels dans la zone un, annonça-t-elle. Le commandant vérifia son joli petit uniforme transcopique.

- Bien reçu, dit-il.

Elle se retourna en souriant.

Soudain, un voyant vert s'alluma sur le tableau de bord.

— Alertez les équipes au sol, dit le copilote.

— Un problème ? demanda le commandant, agacé.

Il était occupé à observer l'élégant départ de l'hôtesse.

— Nous avons des parasites dans le train d'atterrissage. Quelques instants plus tard, un camion s'arrêtait sous l'énorme ventre de la navette intra galactique et deux hommes revêtus du dernier modèle de combinaison de sécurité étanche en descendaient.

Ils déroulèrent un tuyau et projetèrent un jet de flammes dans le logement du train d'atterrissage afin de le nettoyer.

Des cris se firent entendre. Des hurlements stridents, de rauques feulements, des gémissements, des imprécations, des invectives, des vitupérations et des clameurs. Des créatures hideuses tombèrent du train d'atterrissage et s'abattirent sur le tarmac maculé de cambouis. Pendant que l'équipe de désinfection aspirait dans la citerne funéraire les parasites encore grouillants de vie, un autre camion s'approcha. Deux hommes en sortirent et allèrent ouvrir une trappe ménagée sous le ventre de la navette, faisant tomber un tube luminescent de la taille d'un rondin.

— C'est moi, fit Bras Droit. Passez-moi Zorg.

Bras Droit était planté dans le hall de l'aérogare et utilisait l'un des téléphones mobiles qui erraient comme des âmes en peine en attendant le client.

— J'écoute, répondit sèchement Zorg.

— Le vrai Corben Dallas a pris la navette ! annonça Bras Droit. Il est parti à ma place !

— C'est une blague, hein ? fit Zorg d'une voix aussi glaciale que le blizzard hivernal, au coeur de la nuit, sur la banquise. Loc Rhod avait les bras et les jambes enroulés comme des tentacules autour de l'hôtesse tandis que ses mains exploraient ses zones érogènes.

— Non ! lui souffla-t-il à l'oreille. Je le jure devant Dieu. Je n'ai jamais

été aussi sincère...

L'hôtesse sentit chanceler sa détermination. Après tout, il n'était pas super célèbre; il était superhyper.. célèbre.

— ... avec aucune humaine à ce jour, poursuivit Loc Rhod.

— Vraiment ?

— Je bouillonne de sincérité, fit Loc Rhod alors que ses hanches s'animaient d'un mouvement spasmodique irrépressible.

Deux membres de l'équipe de maintenance emportèrent le tube luminescent.

Deux autres, un humain et une créature originaire d'une galaxie étrangère, insérèrent un nouveau tube beaucoup plus phosphorescent dans la navette. La manoeuvre d'introduction fut lente, avec quelque chose de sexuel, presque.

Le vaisseau spatial parut gémir de plaisir.

— Le plein est fait. Tout est paré pour le décollage, annonça le chef de l'équipe de maintenance dans un micro de poignet.

Dans le cockpit, le commandant répondit : « Merci » et se tourna vers son copilote.

— Paré pour le décollage ?

— Non, répondit l'hôtesse, prête à défaillir.

— Non ? cracha Loc Rhod.

Ce n'était pas un mot qu'il avait l'habitude d'entendre.

— Je veux dire... pas encore. Je ne suis pas prête !

- Pas prête ?

- J'aime bien parler avant.

Loc Rhod s'illumina. Parler avant, parler après, parler pendant... tant qu'il s'agissait de parler, il était à son affaire.

Alors il commença à lui raper de douces bêtises àl'oreille tout en la dépouillant de son uniforme.

—

Je ne vous kxzkxzxxdsdtends pas, disait Zorg. La communicatfgfggxcczxment très mauvaise ici.

Bras Droit parcourut du regard le hall jonché d'ordures à la recherche d'un autre appareil en maraude, mais ils étaient tous occupés.

— Quel est cscscssxzsxzméro ? demanda Zorg. Je vous rappelle tout de suite.

Bras Droit essuya la crasse qui couvrait la plaque matricule du téléphone ambulant.

— 2-7-8, 6-4-5, 3-2-1, lut-il.

— Je vous kxzkxzxx tout de suite, répondit Zorg, d'un ton cordial. Foutrement trop cordial, se dit Bras Droit en réprimant un frisson. Le véhicule de désinfection s'éloigna dans une direction. Le camion de ravitaillement partit dans l'autre.

Un homme en soutane sortit de l'ombre où il attendait patiemment. C'était le père Cornélius. Il regarda dans le logement du train d'atterrissage maintenant désinfecté.

II s'autorisa une courte pause, juste le temps d'élever une muette prière vers le ciel, et grimpa sur les roues, puis dans le logement, aussi furtivement qu'un singe capucin.

— Contrôle de pression, dit le copilote.

Le commandant fit basculer une nouvelle rangée d'interrupteurs. clikcl ikcl ikcl ikcl ikcl ikcl ikcl ikclikclik

— Paré.

Il y avait six boutons au corsage de l'hôtesse. Loc Rhod composa un poème pour chacun d'eux. Son soutien-gorge avait deux agrafes. Chacun lui inspira un sonnet.

—

Protection ? demanda le commandant.

Un bouclier se mit en position autour des réacteurs de la navette.

— Activée, répondit le copilote.

L'hôtesse leva lentement les jambes... Les écarta de plus en plus largement...

Zorg composa le numéro de téléphone que lui avait donné Bras Droit, son bras droit. 2-7-8...

Au même instant, le commandant mettait les gaz.

— Dix secondes !

— Augmentation de la pression...

Pendant ce temps, Bras Droit faisait dégager un type hargneux qui en voulait à son téléphone.

— Allez, ça va, marmonna-t-il.

Juste au même moment, l'hôtesse envoyait promener ses chaussures, l'une, puis l'autre, et ronronnait : — J'arrive tout de suite... A cet instant précis, Zorg composait encore quelques chiffres : 6-4-5...

En même temps, les moteurs se mirent à rugir :

RRRRRROOOOOAAAARRRRRRRRR!

Loc Rhod lança sa tirade byronienne orgasmique... La navette décolla.

Tout comme l'hôtesse, dans un grand cri «Ouuüü!»

Et Zorg composa les derniers chiffres avec un sourire démoniaque : 3-2-1...

BARRR0000M !

Le téléphone ambulant explosa.

Bras Droit avait cessé d'exister. De même que tout ce et ceux qui se trouvaient dans un rayon de vingt mètres autour de l'appareil. Zorg raccrocha et alluma un cigare.

Le cri de l'hôtesse se mua en un murmure comblé. Dans le cockpit, le copilote dit :

—

Train d'atterrissage rétracté.

Le commandant brancha le pilote automatique et coupa le détecteur de fumée de la cabine de pilotage.

—

On s'en grille une petite ?

20.

La première classe ! Quoi de plus merveilleux ?

Surtout avec le nouveau système de transfert youpla-boum à vitesse supraluminique (VSL) qui permettait à des navettes intra galactiques de cinq cents mètres de long d'emprunter les routes touristiques et commerciales aisément praticables et économiquement viables tracées dans l'Espace et le Temps grâce a l'élasticité des super cordes étirées. Ce qui est sûr, en tout cas, c'est que Leeloo et Corben appréciaient leur voyage dans le luxe, le calme et la volupté de la zone réservée aux passagers.

Ils dormaient à poings fermés dans leur cabine de luxe, la petite main de Leeloo nichée dans l'énorme battoir de Corben.

Pendant ce temps, de l'autre côté de la Galaxie, une force maléfique menaçait :

La Planète Noire.

Le Mal Absolu.

Des éclairs erratiques zébraient sa surface, tels des orages électriques.

Non loin de là (enfin, tout est relatif), dans le vaisseau amiral, une technicienne levait les yeux de son écran.

Son visage exprimait un mélange de soulagement, d'impatience... et de terreur.

— Monsieur, nous avons enfin quelque chose !

Tout au bout de la Galaxie, dans la direction opposée, le Président était vautré dans son fauteuil. (Comme Lincoln — un antique dirigeant de l'une des entités politiques qui constituaient la Fédération Unie —, le Président Lindberg était un géant, et se tenait mal.)

— La chose émet des ondes radio ! annonça l'un des savants relégués derrière les généraux massés au premier rang.

Le Président laissa échapper un gémissement.

— Des ondes radio ? Et pour quoi faire, bon Dieu ?

— Peut-être qu'elle veut passer un coup de fil, répondit le savant. Le Président et tous les généraux se tournèrent vers lui, ébahis. Zorg trônait dans son fief de verre et d'acier, derrière son monumental bureau de teck.

Il aimait ce bureau.

Ce n'était pas un meuble comme les autres.

Il avait été taillé dans le dernier teck de la planète, qui avait été abattu spécialement à cet effet.

Picasso était assis (vautré, accroupi ou Dieu sait ce que pouvaient faire les créatures de cette espèce, quelles qu'elles puissent être) sur le dessus et ronronnait (ou Dieu sait quoi) de contentement. BBBRRRIIIINNNNG ! Le téléphone se mit à sonner.

Picasso émit un grognement (ou Dieu sait quoi).

Zorg appuya sur le bouton de l'Interphone.

— Je vous ai dit que je ne voulais pas être dérangé !

— L'Ombre est en ligne, articula la standardiste d'un ton de conspiratrice.

Zorg se leva. Picasso dégringola (ou Dieu sait quoi) par terre. Zorg prit le téléphone entre ses mains tremblantes.

— Ici Zorg.

— JE VOUS DÉRANGE ? fit une voix assourdie.

Une voix étouffée, lointaine, comme si elle venait des confins du Temps et de l'Espace, mais formidablement impressionnante quand même.

— Non, non ! Pas du tout. Où êtes-vous ?

— PLUS TRÈS LOIN, MAINTENANT.

— G-génial, bredouilla Zorg.

— COMMENT AVANCE NOTRE AFFAIRE ?

— Tr-très bien. Très, très bien. Je vais bientôt avoir les quatre pierres. que vous m'avez demandées. Ça n’a pas été facile

Silence radio.

Un liquide noir, visqueux, commença à sourdre sur le sommet du crâne de Zorg.

- QU'IMPORTE L'ARGENT, reprit la voix, sur la ligne de Zorg.

- JE VEUX CES PIERRES.

— Vous les aurez, répondit Zorg, épouvanté. j'y veillerai personnellement !

Le mucus noir suintant de son crâne ruissela sur son front et ses joues hâves.

- J'AI HÂTE D'ÊTRE PARMI VOUS !

Il y eut un cliquetis sur la ligne.

On avait raccroché.

Au lieu de reposer le récepteur, Zorg resta un moment planté, sans bouger, au milieu de son bureau palatial.

La morve noire se résorba peu à peu sur son visage. Ses jambes flageolantes trahissaient néanmoins sa terreur abjecte. De l'autre côté de la Galaxie, la Planète Noire resta soudain inerte. Comme morte.

— Nous l'avons perdue, annonça la technicienne, sur la passerelle du vaisseau amiral.

— Nous avons perdu le signal, répéta le général qui pontifiait à côté

d'elle et s'entretenait par liaison supraluminique avec le quartier général de la Fédération Unie à Manhattan, Etat de New York, Terre.

— Et merde ! s'exclama le Président.

— Aaaarrrggghhh !

C'était Picasso qui hurlait (ou Dieu sait quoi), Zorg s'étant malencontreusement assis dessus (sur lui, sur elle, ou Dieu sait quoi).

- Oh, pardon !

Zorg raccrocha enfin, la main encore tremblante.

— Nous avons du nouveau ! s'exclama le général Munro en se ruant, tout excité, dans le bureau du Président.

Il avait bien récupéré de son séjour dans la glacière de Corben. II avait encore le bout des doigts tout noir, nécrosé par les gelures, mais quand il aurait été amputé, il n'y paraîtrait plus.

— Qu'est-ce que c'est ?

Des coordonnées, répondit Munro. Le signal était dirigé vers la Terre. Vers un point situé quelque part dans l'hémisphère Nord. Le Président Lindberg haussa ses énormes sourcils, mimique aussi impressionnante que l'ouverture d'une porte de grange.

— Ce... cette chose a un contact sur Terre ? Général, avertissez votre homme qu'il risque d'avoir des ennuis. Dites-lui d'ouvrir l'œil. Le général Munro salua et quitta précipitamment la pièce. Dans la cabine 318 de l'Orgueil de Brooklyn, navire intragalactique de première classe, tout était calme. Corben ronflottait doucement. Leeloo le regardait dormir, blottie au creux de ses bras. Dans ses grands yeux verts, insondables, brillait une lueur qui aurait pu être de l'amour.

À un kilomètre de là, dans la cabine de pilotage, le commandant faisait basculer le dernier interrupteur d'une longue rangée. clikclikclikclik !

— Nous rétrogradons en deçà de la vitesse de la lumière. Le vaisseau spatial eut un léger frémissement. Plutôt un frisson de satisfaction, en fait, car il réintégrait l'espace newtonien, confortable et familier.

La lumière emplit la cabine.

Corben remua dans son sommeil mais continua à dormir.

Leeloo était bien réveillée, mais elle ne bougea pas.

Un observateur aurait pu se demander ce qui était le plus beau, du visage qu'elle tournait vers Corben ou de la planète turquoise, entourée de nuages, qu'on voyait par le hublot et vers laquelle la navette descendait en vol plané.

— Mesdames et Messieurs, fit la voix de la responsable du personnel de cabine, nous avons amorcé notre descente vers le Paradis de Fhloston. Il est trois heures vingt-huit, heure locale. La température extérieure est constante, et il fait vingt-sept degrés. Nous espérons que vous avez fait bon voyage et souhaitons vous revoir bientôt sur nos

lignes. Des hôtesses parcouraient la coursive en appuyant sur les boutons placés à l'entrée des cabines.

Derrière l'une des portes, Loc Rhod et l'hôtesse se réveillèrent en sursaut et procédèrent au rajustement de leur tenue.

L'hôtesse était un peu gênée, mais bon, pas trop. L'homme aux charmes duquel elle avait succombé était quand même l'une des superhyper-célébrités de la Galaxie.

— Je voulais vous dire..., commença-t-elle.

Loc Rhod la fit taire en posant un doigt sur ses lèvres. Il laissa retomber ses lunettes devant ses yeux et quitta la cabine, abandonnant l'hôtesse à ses grands soupirs.

La navette descendait lentement vers une mer turquoise, des nuages pareils à des pensées vagabondes filant le long de ses ailes. Le Paradis de Fhloston planait une douzaine de mètres audessus de l'eau. C'était un immense hôtel flottant construit sur le modèle des bateaux de croisière du temps jadis.

La navette se rapprocha du grand navire de plaisance et parut soudain toute petite. Pas plus grosse qu'une sardine à côté d'une baleine. L'hôtesse appuya sur le bouton de réveil situé audessus de la porte de la cabine de Corben, et celui-ci ouvrit les yeux.

Il regarda autour de lui.

Où était Leeloo ?

Il se mit à paniquer.

Le commandant fit entrer la navette dans le dock d'arrivée du Paradis de Fhloston.

Dans les sas, la pression s'équilibra, et la porte de deux étages de haut s'ouvrit.

Les passagers de la navette les plus impatients étaient déjà massés devant la porte et attendaient en piaffant. Lorsqu'elle s'ouvrit, ils se déversèrent sur la vaste jetée du plus luxueux paquebot connu de l'Univers, un immense bâtiment conçu et décoré sur le modèle du Normandie, la légende du XXe siècle terrestre.

Leeloo était dans les premiers rangs de la foule.

— Excusez-moi !

Corben Dallas était loin derrière.

— Pardon !

Il se frayait un chemin dans la meute de vacanciers pressés de s'amuser, s'insinuait, se faufilait entre eux, les bousculait et jouait des coudes afin de rejoindre le devant de la foule.

— Hé, connard, si t'espères...

— J'essaie de retrouver ma femme, marmonna Corben en coinçant le râleur contre le mur. Pardon !

Au bout de la coursive, à l'entrée du salon d'arrivée du Paradis de Fhloston, était planté un bataillon de policiers en tenue de combat qui semblait attendre.

Attendre quoi ? Mystère et pomme d'arrosoir...

Mais, en les voyant, Leeloo s'arrêta net ; elle se colla au mur et laissa passer la horde déchaînée.

Du coup, Corben l'avait presque rattrapée lorsqu'une hôtesse aux seins superbes, ce qui était assez facile à voir car elle était vêtue en tout et pour tout d'une jupe d'herbe, lui passa un collier de fleurs autour du cou.

— Bienvenue au Paradis, dit-elle en l'embrassant à pleine bouche. Corben roula des yeux affolés tout en essayant de lui échapper. Où

était passée Leeloo ?

Soudain, il l'aperçut.

Un gros bonhomme en sarong — torse nu, lui aussi — lui passait un collier de fleurs au cou.

Il lui sourit et lui planta un gros mimi baveur sur les lèvres.

— Grave erreur, murmura Corben en voyant le gros bonhomme se redresser d'un bloc.

Il souriait toujours, mais son nez pissait le sang, et il tomba lentement à la renverse.

— Jamais sans sa permission, marmonna Corben. Il repartit tant bien que mal à travers la foule, en effaçant le rouge à lèvres de son visage. Mais Leeloo avait disparu.

Après avoir envoyé l'autre ballot au tapis, Leeloo tourna au coin d'un couloir et vit une porte marquée : « RÉSERVÉ AU PERSONNEL ». Elle s'arrêta et composa un code au hasard sur le clavier qui servait de serrure, à côté de la porte. Sans résultat.

Elle jeta un coup d'œil par-dessus son épaule, tourna la poignée... La porte s'ouvrit.

Oups !

Trois flics étaient assis sur des cuvettes de chiottes, le pantalon sur les chevilles. Ils levèrent les yeux des catalogues de vente par correspondance qu'ils étudiaient consciencieusement et la regardèrent. Leeloo leur sourit gracieusement, entra et referma la porte derrière elle.

Où était-elle passée ?

En continuant à avancer, Corben franchit une porte voûtée et arriva sur le pont des arrivées du Paradis de Fhloston.

Soudain, derrière lui, retentit un cri perçant suivi par un concert de oh ! et de ah !

C'était Loc Rhod. Il lui courait après comme un phoque de course lâché sur un carré de poisson pané, fendant la foule qui s'ouvrait devant lui telle la mer Rouge devant Moïse.

Un Moïse particulièrement prolixe.

— Ma vedette de tête ! s'écria-t-il en prenant Corben par le bras. Ne me laisse pas tout seul, je t'en prie ! J'ai un mal de crâne à tout péter et mes admirateurs adorés vont me déchiqueter ! Fais-moi sortir d'ici !

Corben eut un mouvement de recul, puis le prit en pitié.

— Je vais vous emmener au bar, proposa-t-il. Après ça, vous vous débrouillerez tout seul. D'accord ?

— Oh, vert ! s'exclama Loc Rhod en agrippant le bras de Corben comme un noyé se cramponnant à un radeau dans la tempête. Allez, on le fait ! Tu t'occupes bien de moi, vieux ! Je devrais avoir

davantage d'amis comme toi ! Allez, parle-moi un peu de toi : d'où tu viens, ta vie personnelle, tes rêves d'enfant, tout ça !

— Je ne crois pas que ce soit le moment, soupira distraitement Corben en cherchant toujours Leeloo dans la foule.

— Tu as des frères et sœurs ? demanda Loc Rhod. Et ton papa ?

Parle-moi de ton papa ! Comment était-il ? Physiquement; je veux dire. Il était grand, je suppose.

— Ouais, très grand, fit Corben en se dressant sur la pointe des pieds pour scruter le pont bondé. En vain. Pas de Leeloo.

Il entraîna Loc Rhod vers le bar et dégagea un espace pour son compagnon qui baragouinait toujours.

— Je n'ai jamais connu mon père ! Je ne connais même pas sa voix. Cinquante milliards de gens m'écoutent tous les jours, et lui, il ne m'entend pas...

— Je comprends, fit Corben en posant une main compatissante sur son épaule. Bon, c'est le bar, vous êtes arrivé, ciao !

Loc Rhod se retourna pour le remercier, mais il était déjà parti.

— Comment a-t-il pu me laisser tomber comme ça ?

Une voix coupa court à son soliloque mélancolique.

— M. Rhod ! Je suis le directeur de l'hôtel. Bienvenue au Paradis ! La princesse Aachen du Minas Japhet voudrait boire un verre avec vous. Loc Rhod le regarda, intrigué, suivit la direction indiquée par son doigt.

Il souleva ses lunettes. C'était bien ça. Une jeune femme dans une robe proprement microscopique lui dédiait un sourire improbable. Il s'apitoierait sur son sort une autre fois.

Il se fendit d'un sourire en harmonie avec celui de la fille.

- Veeert...

Dans le cockpit, le commandant et le copilote achevaient les vérifications de routine.

Le commandant leva les yeux et repéra un voyant vert clignotant.

— Et merde ! dit-il. Encore des parasites !

Le copilote regarda le voyant lumineux, appuya sur un bouton pour obtenir un relevé de localisation et secoua la tête. Il n'y comprenait rien. Ce n'était pas le logement du train d'atterrissage.

Il quitta son siège et se dirigea vers l'arrière de la cabine. Il tendit la main, dévissa une trappe de visite située audessus de sa tête. Le panneau bascula.

Le père Cornélius dégringola et resta suspendu à un fouillis de fils électriques.

— Ça y est, on est arrivés ? demanda-t-il.

21.

Corben était arrivé.

Il le sut dès que l'hôtesse ouvrit la porte de sa luxueuse suite. Il entra, les yeux brillants. Il n'avait jamais rien vu d'aussi somptueux. C'était honteux, scandaleux, tout ce qu'on veut... mais il n'avait pas honte. Et merde, se dit-il.

Le chasseur le suivit, portant les deux sacs de Leeloo. Où était-elle passée ?

Corben repéra sur la table de nuit, une invitation officielle pour le concert de la diva Plavalaguna, à dix-sept heures trente. Tenue de soirée. Corben regarda l'hôtesse d'un air gêné.

- Pour le concert, ils disent tenue de soirée. Mais je n'ai rien apporté !

L'hôtesse effleura un Interrupteur, et un placard s'ouvrit comme par magie, révélant vingt smokings à la taille de Corben. De toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, plus quelques-unes que la nature n'avait pas prévues. Pas encore.

- Bienvenue au Paradis, dit l'hôtesse en refermant la porte du placard. Corben resta planté là, les yeux comme des soucoupes.

BBBBRRRR.R1IIINNNNNGG

L ‘hôtesse lui fourra le téléphone dans la main avant qu'Il ait le temps de réagir.

— Allô?

- Traître ! Ordure ! Enfant de salaud !

— M'man ?

L'hôtesse recula vers la porte avec un sourire poli, en entraînant le chasseur. Corben la remercia d'un signe de tête.

— Ne me demande plus jamais rien de ta vie. Tu viens de tuer ta pauvre mère de tes propres mains.

Corben se laissa tomber dans un fauteuil, leva les yeux au ciel et rapprocha le récepteur de son oreille.

- Écoute, M'man...

- Très bien, mon père, dit le chef de la sûreté en conviant. d'un geste courtois, le père Cornélius à prendre place devant son bureau. Si vous m'expliquiez un peu ça, hmm ?

Cornélius était sur le point de raconter son histoire quand la porte s'ouvrit à la volée. Un flic entre deux âges, portant un uniforme galonné de clochettes, de sifflets, de chaînes, de systèmes de sécurité et de moyens de communication divers et variés, fit irruption dans le bureau. Fog était dans la police depuis près de vingt ans, mais il n'avait jamais perdu l'enthousiasme que ce merveilleux métier lui inspirait au temps de sa folle jeunesse. C'était bien le problème avec lui, pensait son chef.

Qu'y a-t-il, Fog ? demanda-t-il.

- L'appareil de la diva est signalé, Chef.

- Fog, je veux la sécurité maximale, répondit le chef.

- Oui, Chef ! Fog salua avec raideur et tourna les talons, mais le chef l'arrêta sur le pas de la porte.

— Fog ?

— Oui, Chef ?

— Vous savez pourquoi je vous dis ça ?

— Non, Chef.

Le chef poussa un profond soupir. Ce Fog... Il fallait toujours tout lui expliquer.

— Bien, alors, écoutez-moi : la diva ne chante que tous les dix ans. Pendant trois minutes. Il y a huit mille personnes ici, au Paradis de Fhloston, qui ont payé une fortune pour l'écouter. Vous voyez le tableau ?

— Oui, Chef, répondit Fog.

Il salua, effectua un demitour parfait (les demitours étaient à peu près la seule chose que Fog faisait correctement) et quitta la pièce.

— C'est bon, mon père, reprit le chef. À vous de pousser la chansonnette, maintenant.

— J'étais dans ma paroisse quand on a sonné si la porte, commença Cornelius. Je suis allé ouvrir, et..

La porte du bureau se rouvrit en coup de vent, heurtant le mur. Trois flics entrèrent en boitant, enroulés comme des momies dans des bandages ensanglantés.

— Une bombe ? avança le chef d'une voix étranglée.

— Ouais, répondit le seul des trois qui était encore capable de parler. Une bombe d'un mètre soixante-quinze, avec des cheveux rouges comme le péril du même nom et des yeux verts.

A ces mots, Cornélius dressa l'oreille.

— Oui ! se dit-il in petto.

Un peu trop fort peut-être, car il constata en relevant les yeux que les trois flics et leur chef avaient tous les yeux braqués sur lui et le regardaient avec curiosité.

Cornélius se pencha sur le bureau, vers le chef de la sûreté.

— Je peux vous parler seul à seul ?

La diva était arrivée !

Il y eut un lâcher de colombes dans l'air et de méduses fluorescentes dans l'eau (comme expressément prévu au contrat).

On alluma des fumigènes, on fit partir un feu d'artifice et une fanfare tonitruante annonça son arrivée à la foule en délire (comme expressément prévu au contrat).

Elle descendit de son petit vaisseau spatial privé et suivit un tapis rouge (comme expressément prévu au contrat), escortée par une armada de gardes du corps musclés (comme expressément prévu au contrat), qui lui ouvrirent la voie jusqu'au pont principal du Paradis de Fhloston puis le long d'un interminable couloir.

Ceux qui étaient venus admirer la légendaire beauté de la diva Plavalaguna furent déçus, car un voile blanc, impalpable, lui masquait le visage — sans réussir toutefois à dissimuler les longs tentacules qui étaient ses cheveux et qui se tortillaient d'une façon fort affriolante. Leeloo fendit la foule subjuguée et se dirigea vers le couloir d'où elle pourrait voir la diva et où la diva pourrait la voir.

Elle suivit les porteurs qui transportaient la masse de bagages de la diva puis, lorsqu'elle fut à la moitié du couloir, hors de vue de la foule, elle s'arrêta et fit semblant d'admirer une toile accrochée au mur. C'était un beau tableau. Le peintre avait représenté, non sans talent, un bateau aux voiles largement déployées. Les porteurs l'avaient déplacé, et il était complètement de travers.

Après les porteurs passèrent les hommes du service de sécurité, puis les gardes du corps.

Ce fut enfin le tour de la diva Plavalaguna en personne, suivie de ses managers et de ses dix secrétaires personnels, pas un de moins. Lorsque la diva passa à sa hauteur, Leeloo se retourna pour la regarder.

Et la diva s'arrêta.

Elle tendit la main et effleura la joue de Leeloo.

Le courant — une véritable décharge d'électricité statique — passa entre les deux femmes.

Les managers et les secrétaires (du premier au dixième) eurent un mouvement de recul.

La diva reprit son chemin, et son escorte lui emboîta le pas. Son troisième secrétaire personnel et associé attendit que les autres soient passés et murmura à l'oreille de Leeloo :

— Miss Plavalaguna me prie de vous dire qu'elle vous donnera ce que vous êtes venue chercher. Mais elle veut d'abord chanter... une dernière fois !

Leeloo acquiesça d'un hochement de tête.

— Euh.. encore une petite chose...

L'assistant redressa le tableau.

Leeloo eut un sourire. Il était bien mieux comme ça.

— Mlle Plavalaguna...

La diva découvrit, en approchant de son dressing-room, qu'il était gardé par une escouade d'agents de sécurité en rang d'oignons. Devant eux se dressait un petit flic trapu bardé de médailles, de gadgets, d'insignes, de ceintures, de chaînes, de menottes, de fouets et d'une ou

deux torches électriques.

— Je m'appelle Fog, et je suis chargé d'assurer votre sécurité

pendant toute la durée de votre séjour.

La diva Plavalaguna l'ignora superbement et passa devant lui comme s'il était une plante en pot.

— Tout est en ordre. Vous pouvez... faire comme chez vous en toute sécurité, continua-t-il à l'intention des gens de sa suite, qui défilaient devant lui. Si vous avez besoin de quoi que ce soit...

On lui claqua la porte au nez.

— ... vous n'avez qu'à frapper !

Corben avait déjà du mal à se mettre en smoking. Il avait quitté

l'armée parce qu'il avait horreur de l'uniforme (entre autres raisons). Ça lui était encore plus difficile d'une seule main, car il n'en avait qu'une de libre, l'autre tenant le téléphone à distance respectable de son oreille tandis qu'il s'efforçait de calmer sa mère.

— Ecoute, M'man ! Je n'ai que quelques jours de vacances, et je n'ai pas envie de les passer au téléphone.

BRRRAAANNNGGI

— Attends deux secondes, M'man. On sonne à la porte. Mais noon !

je te l'ai déjà dit ! Il n'y a personne ! Je suis venu tout seul !

Corben alla ouvrir. Et vit la plus belle fille de la Galaxie.

— Apipoulaï ! fit Leeloo, radieuse, en entrant dans la suite. Corben referma la porte derrière elle.

— Bon, je te rappelle, M'man !

Il raccrocha.

- Vous êtes très mignon dans ce costume, fit Leeloo.

Elle ouvrit sa valise, que le chasseur avait posée sur le lit, et en tira une robe époustouflante.

Elle l'étala sur la courtepointe et commença à se déshabiller. Corben se retourna en rougissant jusqu'à la racine des cheveux.

— Euh... Leeloo, une minute ! Je suis plutôt vieux jeu, comme type. Je ne dis pas non — j'adorerais pouvoir dire oui. Mais nous ne nous sommes rencontrés que ce matin et...

— Vous savez, fit Leeloo, ignorant son embarras, les femmes se changent en moyenne cinq fois plus souvent que les hommes.

— Ah oui, vraiment ? demanda Corben. Vous enlevez ça hors champ, j'espère ?

— Oui, répondit Leeloo. Vous pouvez vous retourner.

Corben s'exécuta.

C'était plus ou moins ce qu'il espérait et redoutait en même temps. Leeloo était belle comme un cœur dans une petite robe courte, bien coupée.

— Où allez-vous ? demanda-t-il.

— Avec vous. , répondit Leeloo. Je vais écouter chanter la diva. Corben eut l'impression que le sol se dérobait sous ses pieds. Il ne voulait plus jamais éprouver ce genre de chose pour une femme. Et surtout pas en ce moment, où il avait besoin de conserver tous ses esprits. Il devait trouver un moyen de l'empêcher de courir le moindre danger. Il se laissa tomber sur le bord du lit.

Leeloo regarda sa robe, enfin le peu qu'il y en avait, releva les yeux sur Corben.

— Ça ne va pas ? J'ai fait quelque chose de mal ?

— Non, pas du tout, répondit Corben. Au contraire, même. Vous êtes... vous êtes merveilleuse !

— Merci, fit-elle avec un sourire rayonnant. Corben secoua résolument la tête, puis fouilla dans la poche arrière de son pantalon.

— J'ai quelque chose pour vous, dit-il.

Leeloo se dressa sur la pointe des pieds avec excitation.

— Un cadeau ? Pour moi ?

Corben lui tendit un bracelet d'acier tout simple.

— Il ira parfaitement avec votre robe.

Leeloo tendit son bras mince et parfait.

— Comment appelle-t-on ça ? demanda-t-elle alors que Corben lui glissait le bracelet au poignet... et le refermait étroitement.

— Une luminotte, répondit-il.

Il y avait un bouton sur le côté. Corben appuya dessus, et un rayon laser fusa vers le sol et le plafond, bloquant l'objet, et immobilisant Leeloo par la même occasion.

— Dernier modèle de l'armée. Je suis désolé, Leeloo, mais je vous l'ai dit, je préfère être tranquille pour travailler.

— Vous ! siffla-t-elle. Vous n'êtes qu'un...

— Je connais le mot que vous cherchez, répondit Corben. Il n'est pas dans le vocabulaire que vous avez étudié. Je n'en ai pas pour longtemps. Il tira sur la veste de son smoking.

A cet instant précis, la porte s'ouvrit à la volée et Loc Rhod fit irruption dans la pièce.

- Eh, vieux, faut qu'on se magne !

Il vit Leeloo qui se tortillait dans sa robe décolletée, la main rivée audessus de la tête par le rayon laser. Loc Rhod eut un grand sourire.

— Eh ben, Corben, mon vieux, on ne s'ennuie pas, ici ! Qui est cette poulette ? Qu'est-ce que c'est que ce circus ? On s'envoie en l'air avec son beau smoking ? Je peux jouer aussi ?

Loc Rhod s'approcha de Leeloo, folle de rage. Il tendait la main vers sa forme sculpturale... quand Corben le prit par le col et le souleva de terre.

—

Plus tard, fit-il en le flanquant dehors.

Il le suivit en refermant soigneusement la porte derrière lui. 22.

À quelques centaines d'années-lumière de là — encore un miracle de

la technologie supraluminique —, le Président Lindberg et son aréopage de savants et de généraux écoutaient l'émission de radio la plus décoiffante de la Galaxie.

Le Président était assis à son bureau, les généraux en batterie derrière lui, les scientifiques tout au fond, derrière. Deux hautparleurs émergèrent du dessus du bureau présidentiel.

— Il est exactement dix-sept heures TGS (Temps Galactique Standard), l'heure de rejoindre Loc Rhod et Corben Dallas, l'heureux gagnant du concours Gemini Croquettes... en direct du Paradis de Fhloston !

Imaginez un croisement du Madison Square Garden du Grand Canyon, de la tour Eiffel et de l'Albert Hall le tout agrémenté de dorures et de strass, et plein de robes décolletées jusqu'au nombril et de chaussures à semelles compensées.

Maintenant multipliez le tout par trois, et vous aurez une idée de la splendeur de la salle de spectacle du Paradis de Fhloston. Corben et Loc Rhod entrèrent côte à côte.

Le premier scrutait la foule, à l'affût du moindre danger. Le second tchatchait, comme d'habitude, mais cette fois dans un microlibri qui planait, comme un oiseau-mouche, juste devant ses lèvres en perpétuel mouvement.

— C'est probablement la plus belle salle de spectacle de l'Univers !

disait-il. La réplique à l'identique d'une vieille salle d'opéra... mais bon, ça intéresse qui, hein ?

Ils passèrent, Corben et lui, entre des rangées de sièges dorés occupés par des vacanciers élégants et de vautours de la culture arborant les tenues les plus hétéroclites : smokings unisexe, robes de faux poil, strings incrustés de diamants et robes montgolfières.

— A ma gauche, une rangée d'ex-ministres, plus sinistres que des jansénistres ! A ma droite, quelques généraux dans une phase de combat où ils sont imbattables : le roupillon ! Mais voilà Baby Ray, l'étoile de la scène et de l'écran !

Un acteur décrépit qui s'était fait tirer la peau une fois de trop à en juger par le sourire de crapaud plaqué sur sa figure signait un autographe à une admiratrice qu'il utilisait comme matelas.

— A quel nom ?

Loc Rhod le salua, en passant, d'un mouvement de menton. *Ray navigue dans une mer de nymphettes ! s'exclamat-il. Mais il ne tirera pas grand profit de ce concert : il est sourd comme un pot ! Et voici voilà qui ça ? Roy Von Bacon, le roi du laserball, le joueur le mieux payé*

de la ligue !

Loc Rhod échangea un rapide claquement de paumes avec un obèse à peu près sphérique, puis il repartit le long de l'allée, Corben sur ses talons.

— Je suis à présent avec l'empereur Kodar Japhet, dont la fille Aachen est encore dans mon lit !

Il fit un signe de connivence à un homme à cheveux blancs, arborant un tee-shirt orné de l'inscription, en strass : MOI C'EST L'EMPEREUR, ET

VOUS ?

—

« J'aime chanter », m'avouait-elle récemment. Et maintenant, un peu de champagne !

Loc Rhod attrapa deux flûtes à champagne sur un plateau tenu par un serviteur beau comme un Dieu, en tendit une à Corben et repartit dans l'allée en continuant à tchatcher dans son microlibri.

Le serviteur ayant distribué toutes ses flûtes à champagne se faufila dans la foule, ouvrit une porte de service et entra dans une pièce pleine d'extra comme lui.

En retrouvant ses collègues, il se détendit, et son visage reprit son aspect naturel : le faciès d'amphibien d'un Mangalore.

Un autre Mangalore passait des fusils laser ZF1 à la ronde. Akanit, le chef des « serviteurs », entrouvrit la porte. De l'autre côté, dans la salle de concerts, la lumière baissait. Quelques notes de musique se firent entendre. Akanit eut un sourire hideux. — Le spectacle va commencer.

Plusieurs niveaux audessus de la salle de concerts dans la suite de Corben, Leeloo se démenait pou; échapper à la luminotte qui la maintenait prisonnière entre le plafond et le plancher.

Soudain, ses oreilles ultrasensibles captèrent une phrase musicale d'un

autre monde.

Elle inclina sa tête parfaitement sublime sur le côté et ne put retenir un sourire.

La musique était... parfaite.

Le concert avait commencé.

Corben était assis à côté de Loc Rhod, au milieu des personnalités officielles, au second rang de l'orchestre.

La diva Plavalaguna s'avança sur la scène, dans un éclairage crépusculaire.

La lumière baissa tout à fait, et, dans l'obscurité complète, un projecteur se braqua sur Elle, la diva dévoilée, divine avec sa robe bleuvert aux reflets changeants. La diva, qui était un hybride de terrienne et d'extraterrestre, réalisait dans son élégante personne la synthèse de la beauté particulière à

chacune des races de la Galaxie (en dehors, bien sûr, des immondes Mangalores).

Sa tête magnifique était couronnée par une longue corne incurvée vers l'arrière. Des tentacules auréolaient son front, tels des cheveux intelligents qui ondoyaient en vagues joyeuses réagissant aux acclamations du public.

Lequel n'avait que tous les dix ans la révélation de son visage somptueux, où se reflétait son âme radieuse, reflet d'une émotion interstellaire.

La musique du trio synthorchestral s'enfla en un crescendo introductif. La diva prit une profonde inspiration et joignit sa voix à la mélodie, portant l'art lyrique à des hauteurs émotionnelles et expressives inégalées. C'était divin, inouï.

Corben écoutait, ensorcelé.

Il éprouva une curieuse sensation sur la joue.

Il porta la main à son visage, et s'aperçut qu'il avait les doigts humides...

Humides des larmes qu'il avait toujours eu peur de verser, étant un homme.

Des larmes amères de joie et de tristesse mêlées.

Leeloo n'essayait plus de se libérer.

Elle s'efforçait seulement, à présent, d'écouter le chant qui planait dans les couloirs.

La voix céleste de la diva emplit les corridors et les cages d'escalier jusqu'à ce que la structure même du palais flottant se mette à vibrer des émotions inoubliables de l'amour et de la souffrance.

Leeloo ferma ses grands yeux verts et se laissa porter par le chant. Et ses larmes étaient douces, et non point amères.

Sur le pont du Paradis de Fhloston, le capitaine écoutait, lui aussi, le chant de la diva lorsqu'il fut brutalement tiré de sa rêverie par un appel de son second.

— Capitaine, j'ai un bâtiment en détresse qui requiert l'autorisation d'entrer pour réparer.

D'ordinaire, le capitaine aurait opposé son refus à une telle requête, et expédié le vaisseau vers le concessionnaire le plus proche. Mais la musique incroyablement émouvante, la voix céleste de la diva, son chant où s'exprimait toute la compassion de l'Univers avaient effleuré une corde sensible dans son âme qui se tenait coite d'ordinaire.

— Qu'il aille au bassin de radoub, ordonna le capitaine. Puis, après réflexion, il ajouta :

— Informez la sécurité.

Dans le cockpit rudimentaire d'un petit chasseur intersidéral ZFX200

en orbite autour de Fhloston, un hautparleur transmit la voix de l'officier en second.

— Autorisation accordée. Bassin douze. Vous avez une heure. Zorg coupa l'intercom et se cala confortablement au dossier de son siège baquet... et eut un sourire si pervers qu'il aurait fendu le cœur d'une statue.

— Il ne m'en faudra pas tant.

La musique divine de la diva s'éleva à travers tous les ponts de l'immense hôtel flottant.

Elle emplit tous les cœurs.

Enfin presque.

Il y avait une personne qui n'était pas transportée, qui n'écoutait pas, en fait : le manager de la diva.

Il était dans sa suite, la porte fermée pour amortir le « bruit », et s'efforçait d'ouvrir une bouteille de scotch qui avait été envoyée à la diva par l'un de ses innombrables admirateurs.

Le bouchon était coincé.

BRRRIIIINNNG !

C'était la sonnette de la porte.

— Ouais ?

— Des fleurs pour la diva, fit une voix grave, rocailleuse.

— Elle est allergique aux fleurs, répondit le manager (qui était luimême allergique à la diva).

— Il y a aussi du champagne.

— Ah, dans ce cas...

Le manager reposa la bouteille de scotch récalcitrante et ouvrit la porte.

Il se retrouva face à face, si l'on peut dire, avec le canon d'un ZF1, et ce n'était pas une vision rassurante.

Une douzaine de guerriers mangalores déguisés en serveurs le bousculèrent sans ménagement et entrèrent dans la suite.

— Hé ! protesta le manager de la diva avec une légitime indignation. Bratabratabrat !

Il prit trois balles dans le buffet.

Dans la salle de concerts, la musique montait crescendo, atteignant des sommets de plus en plus élevés dans l'extase.

Soudain, la diva ouvrit de grands yeux et son visage se crispa comme si on lui avait tiré dessus...

Dans la chambre de Corben, Leeloo poussa un cri de douleur —

comme si les projectiles qui avaient atteint le manager de la diva l'avaient frappée elle aussi.

Qu'est-ce que c'était que ce barouf ?

Le père Cornélius s'apprêtait à quitter le bureau du chef de la sûreté

quand il entendit un bruit de pas dans le couloir, derrière la porte. Il l'entrouvrit et jeta un coup d'œil au-dehors.

Le corridor grouillait de Mangalores, de hideuses créatures vêtues de smokings bon marché et brandissant des armes à laser.

Cornélius en vit une douzaine se précipiter dans la suite de la diva, à

trois portes de là.

— Mon Dieu !

II referma la porte du bureau.

Dans la suite de Corben, Leeloo tanguait comme un bateau ivre, en proie à une atroce panique. On aurait dit qu'elle avait soudain vu et senti l'horreur des événements qui se déroulaient autour d'elle. Elle leva les yeux vers le plafond puis les baissa vers le plancher, observant le rayon laser qui la maintenait prisonnière. Son beau visage se crispa sous l'effet d'une intense concentration, elle prit le rayon lumineux dans ses mains...

Et soudain il se cristallisa !

Elle le brisa, libérant son poignet. Puis, l'utilisant comme une barre à

mine, elle fit un trou dans le plafond.

Elle bondit, s'accrocha au bord du trou, puis se hissa à travers, opéra un rétablissement, s'insinua dans le faux plafond.

Et disparut.

Dans le bureau du chef de la sûreté, Cornélius se précipita pour ouvrir le placard.

Le chef était à l'intérieur, ficelé et bâillonné, comme il l'y avait luimême mis.

— Des Mangalores ! fit Cornélius, le souffle court. Dans la suite de la diva ! Ils veulent les Pierres Sacrées ! Nous devons les arrêter !

— Mmmf mmf ! fit le chef de la sûreté (le ruban adhésif d'électricien collé sur sa bouche nuisait à son élocution).

Il leva les mains, garrottées avec sa propre cravate. Cornélius se pencha et commença à tirailler sur le nœud.

— Bon, je vais vous détacher, mais vous devez promettre de m'aider. Le chef hocha vigoureusement la tête en signe d'acquiescement. Il garda les mains étroitement serrées de sorte que Cornélius ne remarque pas qu'il croisait les doigts...

— Je l'ai !

Le Mangalore releva les yeux de la valise qu'il était en train de déchiqueter. Le manager de la diva gisait à ses pieds, dans une flaque de sang.

Les guerriers mangalores avaient complètement dévasté la suite de la diva en cherchant les Pierres Sacrées.

Et voilà que leurs efforts étaient enfin couronnés de succès !

Le guerrier mangalore qui avait eu la main heureuse brandit un coffret d'ivoire incrusté d'or sur lequel étaient gravés les symboles représentant les quatre éléments : la terre, l'eau, l'air et le feu. Il était sur le point de l'ouvrir quand il entendit du bruit audessus de sa tête.

Un autre élément, consacré, celui-ci, à la vie et à la paix, descendait d'un trou aux bords déchiquetés qu'il avait, d'un coup puissant de sa main délicate, fait dans les dalles du plafond.

— Apipoulaï ! dit Leeloo en se laissant tomber dans la suite, tel un ange vengeur.

À cet instant précis, la diva Plavalaguna modifia à la fois le ton et le tempo de son chant. La sonate qu'elle élevait dans l'air laissa place à un numéro de danse funky, si entraînant que la salle entière se mit à danser. L'un des guerriers mangalores brandit un poignard.

Un grand poignard. Un poignard géant. Un monstrueux poignard. Il s'approcha de Leeloo.

Elle le désarma et le mit hors d'état de nuire d'un

gracieux coup de pied. Gracieux, mais fort douloureux.

Les autres Mangalores avancèrent alors sur elle, armés de poignards. Leeloo tourna sur elle-même — 000MPH ! — en donnant des coups de pied — AARRGH !

Ses coups de pied et ses tourbillons devinrent une sorte de danse qui suivait le rythme frénétique du chant de la diva, et les Mangalores s'écroulaient l'un après l'autre, brisés, pissant le sang. Mais il en venait toujours.

Alors, le tempo de la musique s'accéléra, et Leeloo se mit à tourner comme un derviche, projetant les Mangalores sur les murs où ils s'écrasaient.

Dans la salle de concerts, la diva acheva son récital et s'inclina sous un tonnerre d'applaudissements.

Le public l'acclama à tout rompre, puis se leva, lui faisant une ovation debout.

Au même moment exactement, Leeloo ayant expédié son dernier agresseur au tapis, s'inclina ironiquement devant les Mangalores qui gémissaient pitoyablement, effondrés dans tous les coins de la suite de la diva.

La salle de concerts tremblait sous les applaudissements. Mais l'un des guerriers mangalores avait réussi à s'échapper. Il se glissa par la porte et s'enfuit en courant dans le couloir, vers la salle de concerts.

Il trouva Akanit et ses guerriers dans le fumoir, à côté de la salle de concerts.

Pétrifiés.

Médusés, eux aussi, par le chant de la diva.

— C'était une embuscade ! murmura le Mangalore rescapé à l'oreille de son chef, une oreille tombante de corniaud.

Celui-ci écouta son histoire et son visage déjà difforme devint encore plus monstrueux sous l'effet de la colère.

Si c'est la guerre qu'ils veulent, ils vont l'avoir !

Vous ! fit-il avec un mouvement de menton en direction de ses guerriers d'épouvante. Chargez et armez ! Ils armèrent leurs ZF1. 23.

Cornélius et le chef de la sûreté entrèrent ensemble dans le PC de sécurité du Paradis de Fhloston.

— Vous aviez promis ! protesta le père Cornélius, qui ouvrait la marche... menottes aux mains.

Le chef était juste derrière, et lui braquait une arme à feu dans le dos.

— J'avais croisé les doigts, expliqua-t-il.

Leeloo ramassa la boîte d'ivoire incrustée d'or que le Mangalore avait laissée tomber à terre.

Ses yeux s'illuminèrent lorsqu'elle reconnut le symbole représentant les quatre éléments.

Elle s'apprêtait à soulever le couvercle...

Lorsque la porte de la suite s'ouvrit brutalement. Zorg apparut sur le seuil, brandissant un ZF1.

— Mes compliments, jeune fille ! dit-il, ayant rapidement apprécié les détails du carnage. Merci d'avoir fait le sale boulot à ma place. Je ne m'en serais pas mieux sorti !

Sa voix devint glaciale et le ZF1 émit un bourdonnement inquiétant.

— Maintenant, donnez-moi les pierres. Leeloo eut un sourire et lui lança la boîte.

Zorg réagit avec une fraction de seconde de retard. Il rattrapa le coffret de justesse et releva les yeux juste à temps pour voir Leeloo bondir sur place. D'une détente qui l'aurait qualifiée pour les jeux Olympiques, elle disparut dans le trou par lequel elle était descendue dans la suite. Furieux, Zorg arrosa le plafond avec le rayon laser de son arme. Bratbratbrat !

Il faisait tout noir dans le faux plafond, mais les balles qui criblaient le faux plafond faisaient de petits trous par lesquels la lumière brillait comme des étoiles.

Bratbratbrat ! Bratbratbrat !

Zorg vida son chargeur.

Bratbratbrat ! Bratbratbrat ! Bratbratbrat !

La porte du PC de sécurité implosa, pulvérisée par les balles. Une douzaine de Mangalores armés de ZF1 se ruèrent à l'intérieur en faisant feu.

— Que personne ne bouge ! gronda Akanit. Nous prenons possession de ce navire !

Le chef de la sûreté se jeta à terre, Cornélius à côté de lui.

— Ce n'est vraiment pas mon genre de dire ça, murmura le petit prêtre, mais je vous l'avais bien dit !

Fog s'était posté au fond de la salle de concerts, d'où il pouvait tout observer en écoutant le prodigieux récital de la diva Plavalaguna. Et pour un prodigieux récital, c'était un prodigieux récital. C'était le dixième rappel, et il applaudissait frénétiquement, comme tout le monde dans la salle, quand... SBAM !

La porte du fumoir s'ouvrit à la volée, le renversant. Il s'écroula par terre dans un grand bruit de quincaillerie.

Trois Mangalores firent irruption dans la salle de concerts.

— Tout le monde à terre ! hurlèrent-ils en défouraillant à tout va. Bratbratbrat ! Bratbratbrat ! Bratbratbrat !

L'alarme générale se déclencha :

RAREARAREARAREA!

Zorg se débarrassa de son chargeur vide. Il rechargeait son ZF1

quand une alarme retentit dans le lointain :

RAREARAREARAREA!

L'alarme générale !

— Je connais cette musique, dit-il en ricanant. Il aimait le chaos et la confusion ; et il savait comment parachever le désordre. Il tira de sa poche un petit dispositif cylindrique. Une microbombe nucléaire.

— Si on changeait de tempo ? proposa-t-il.

Il ficha la bombinette dans le mur, actionna un petit interrupteur... Et le compte à rebours commença : 30 : 00

Avec un sourire triomphant, pervers, Zorg cala le coffret d'ivoire incrusté d'or sous son bras et sortit en courant.

— Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs et chers auditeurs ! hurla Loc Rhod dans le microlibri qui planait devant sa bouche. Il se passe quelque chose ici ! Je pense que nous sommes attaqués !

— Sans déc ? murmura tout bas Corben.

Bratbratbrat ! Bratbratbrat ! Bratbratbrat !

— La salle de concerts grouille d'extraterrestres armés jusqu'aux dents

!

s'écria

l'animateur,

surexcité.

BuddhabuddhaBuddhabuddhaBuddhabuddha!

Le personnel de sécurité ripostait.

Fog se releva en titubant, ses menottes et ses chaînes cliquetant comme toute une caisse à outils, et porta la main à son arme. Elle n'était pas dans son holster !

Il la repéra par terre, à l'endroit où elle était tombée, et plongea pour la récupérer.

Il appuya sur la gâchette.

Clikclikclik...

Elle était enrayée !

Fog se relevait de toute sa hauteur en essayant de la décoincer lorsque les Mangalores repérèrent son badge (ou l'un de ses badges) et lui tirèrent dessus.

Bratbratbrat ! Bratbratbrat ! Bratbratbrat !

Il fonça sous la mitraille et plongea dans un portillon donnant sur un petit cagibi.

Bratbratbrat ! Bratbratbrat ! BuddhabuddhaBuddhabuddha!

Corben parcourut la salle du regard en essayant de comprendre qui tirait sur qui.

Puis ça devint un problème secondaire.

La diva avait été touchée.

Bratabrat !

Une fois, deux fois !

Elle pivota sur elle-même, se replia sur elle-même et tomba de la scène, droit dans les bras de Corben ! Il la déposa doucement à terre, hors de la ligne de feu.

Ignorant la panique environnante, il l'entoura de sa veste de smoking, essayant désespérément d'arrêter ou au moins de ralentir le flot de sang bleu qui coulait de sa blessure.

La porte due bassin de radoub s'ouvrit.

Un ZFX200 en sortit comme une fusée — c'en était une, d'ailleurs —, s'éloigna à toute vitesse du Paradis de Fhloston et se perdit dans les nuages d'altitude floconneux.

Zorg était aux commandes. Un rictus de joie démoniaque déformait son visage balafré.

Il tapota le coffret posé sur le siège, à côté de lui. — On n'est jamais aussi bien servi que par soi-même ! se dit-il d'un petit ton suffisant. Corben déposa la tête de la diva sur le sol, aussi doucement que possible. Ses paupières papillotaient...

Loc Rhod était tapi sous son siège, juste à côté, et tchatchait toujours dans le microlibri qui planait imperturbablement devant ses lèvres :

— Ils sont affreux ! Ils ont une crête sur la tête, des yeux de crapaud et des sales mains pleines de doigts ! Ils sont rigoureusement hi-deux !

À une demi-galaxie de là, dans le bureau du Président, les généraux et

les savants assemblés écoutaient la retransmission sans en perdre une miette.

— Rigoureusement hi-deux ! braillait Loc Rhod sur un rythme de rap.

— Des Mangalores ! répéta le général Munro. Le Président Lindberg avait déjà pris sa décision.

— Envoyez un bataillon immédiatement !

— J'ai été envoyé par le gouvernement pour vous aider, dit Corben à

la diva Plavalaguna. J'ai tout foutu en l'air, on dirait.

— Ne vous en faites pas, murmura la beauté extraterrestre. Tel était mon destin. Comment était le concert ? demanda-t-elle en battant des cils. Corben n'en revenait pas. Elle était mourante, et tout ce qu'elle voulait savoir, c'est comment elle était ?

Enfin,. pourquoi pas ? c'était une artiste, après tout.

— Je n'ai jamais rien entendu d'aussi beau de toute ma vie ! répondîtil, et il était assez sincère. La diva eut un pauvre sourire. Sa voix donnait déjà l'impression de venir de très, très loin.

— Vous êtes bon, murmura-t-elle. Elle a bien choisi...

Corben crut avoir mal entendu.

— Qui ça ?

— Le Cinquième Élément. L'Être Suprême. Envoyé sur Terre pour sauver l'Univers.

Corben n'en revenait pas.

— Vous voulez dire.. ? bredouilla-t-il, estomaqué. La diva acquiesça d'un faible mouvement de tête.

— Leeloo. Il faudra lui remettre les Pierres Sacrées.

Elle est seule à savoir comment les utiliser... Bratbratbrat !

Bratbratbrat ! Bratbratbrat ! BuddhabuddhaBuddhabuddha!

Corben leva la tête. Le combat faisait toujours rage. Il tira son arme.

— ... mais elle a besoin de vous, poursuivait la diva. De votre aide, et de votre amour. Elle est plus fragile qu'elle n'en a l'air. Corben s'accroupit et descendit deux Mangalores qui lui cherchaient noise.

Ils retombèrent dans les fauteuils en hurlant de douleur.

— Ouais, c'est comme moi, commenta Corben.

La diva lui prit la main et l'attira à côté d'elle.

— Elle a été créée pour protéger la vie, pas pour la vivre. Si vous voulez qu'elle vive, elle doit apprendre à aimer !

Elle ferma les yeux.

La porte de la suite de la diva s'ouvrit sans bruit. Un robot ménager jeta un coup d'oeil à l'intérieur, émit deux petits bips et se mit au travail. Le petit cylindre fiché dans le mur était toujours allumé et sur le voyant à cristaux liquides, le compte à rebours se poursuivait : 20 : 00

19:59

— Vous ne pouvez pas mourir ! s'exclama Corben en tapotant doucement les joues de la diva.

Elle avait les yeux clos. Sa robe était trempée de sang bleu.

— Nous devons sauver le monde, vous vous souvenez ? Vous m'entendez ? Où sont les Pierres Sacrées ?

Ses paupières frémirent imperceptiblement. Mais c'était peut-être le souffle de Corben.

Un message apparut sur le tableau de bord du ZFX200 :

Orbite atteinte.

Zorg, qui avait oublié de boucler son baudrier de sécurité, se souleva de son siège. Il était en apesanteur, le petit vaisseau était tellement primitif qu'il ne disposait pas de système de gravité artificielle. Mais qu'est-ce qu'il en avait à fiche ? Il avait ce qu'il était venu chercher !

Il rattrapa la boîte d'ivoire incrustée d'or qui flottait dans le vide, à côté

de lui, et prit le temps d'admirer le symbole représentant les quatre éléments gravés sur le couvercle.

Puis il le souleva.

Il eut une atroce impression de déjà-vu.

Le coffret était vide !

— Où sont les pierres ?

La diva rouvrit une dernière fois les yeux.

Et vit Corben Dallas, chauffeur de taxi, ex-héros de la guerre, maintenant chargé de sauver l'Univers. Elle eut un faible sourire.

— Elles sont là... en moi.

Un flot de sang bleu jaillit de sa bouche, elle referma les yeux pour toujours et elle mourut dans les bras de Corben.

Dans le faux plafond de sa suite, Leeloo se recroquevilla, crispa les mains sur son corps, en proie à une douleur fulgurante, insoutenable.

— NNNNOOO0000000nn !

24.

— Les mains sur la tête !

Corben regarda autour de lui et s'aperçut que les Mangalores avaient pris le contrôle des allées latérales, de la scène, des entrées et des sorties de la salle de concerts.

Bref, ils la contrôlaient totalement.

— Tout le monde ! gueula un Mangalore.

— Eh ben, mec, souffla Loc Rhod qui était caché à quelques pieds de Corben, sous une rangée de sièges, je pense qu'on a comme qui dirait intérêt à obtempérer !

— Une minute, répondit Corben.

Il étudiait la forme inerte de la diva en se répétant ses dernières paroles :

Les Pierres sont là, en moi. En moi ?

— Hé, vous !

La rêverie de Corben fut interrompue par la main écailleuse d'un Mangalore, qui l'empoigna par le col, le souleva... et se retrouva aussitôt catapulté par-dessus l'épaule de sa proie par une prise de judo fulgurante. Il atterrit sur son cul en peau de lézard avec un WHUMP ! retentissant. En rouvrant les yeux, le Mangalore vit Corben accroupi audessus de lui et découvrit que le Terrien lui avait fourré le canon de son flingue dans la bouche.

— Une minute, j'ai dit !

Il fit signe à Loc Rhod, qui sortit de sa cachette en rampant.

— Tenez-moi ça, ordonna Corben en lui fourrant la crosse de son arme dans la main, le canon toujours enfoncé dans la gueule ouverte de l'extraterrestre pétrifié.

— Oh, Corben, mec..., geignit Loc Rhod.

Mais Corben ne l'écoutait plus.

Il était agenouillé audessus de la diva Plavalaguna et se répétait ses dernières paroles comme un mantra :

Les Pierres sont là, en moi... les Pierres sont en moi... Corben appuya sur l'estomac de la diva. Il était mou.

Non, dur...

Les Pierres sont en moi ?

Il ne fit ni une ni deux, il plongea la main dans la blessure ouverte sur le flanc de la diva.

Et en tira une Pierre Sacrée.

— Oui !

Surpris par le cri de Corben, Loc Rhod sursauta. Et BLAM

Le coup partit, faisant exploser le haut de la tête du Mangalore. Sa cervelle gicla sur le devant de la scène.

— Oh, mec ! s'exclama Loc Rhod. Je suis désolé !

Corben récupéra ainsi une deuxième pierre, une troisième, et enfin une quatrième.

Toutes les quatre étaient couvertes d'un sang bleu, brillant. Il arracha sa chemise, enroula les pierres dedans et tendit le balluchon à Loc Rhod.

— Perdez ces pierres et je vous jure que je vous fais la même tête qu'à lui, gronda-t-il en indiquant la tête du Mangalore mort. Pigé ?

— Vert ! s'exclama Loc Rhod. Super vert !

— Parfait. Suivez-moi !

— Vert ! Super vert !

Les hautparleurs retransmirent les paroles de Loc Rhod avec une netteté, une clarté absolue dans le bureau du Président de la Fédération Unie.

Lequel Président s'épongea le visage avec un immense mouchoir.

— Combien de gens écoutent cette émission, à votre avis ?

demanda-t-il à la cantonade.

— Cinquante deux milliards de personnes environ, Monsieur le Président, répondit l'un des savants.

Le Président se tourna vers le général Munro.

— C'est ce que vous appelez une opération discrète ?

— Ne vous en faites pas, Monsieur, répondit Munro d'une voix étranglée, comme s'il s'en faisait beaucoup lui-même. Je connais mon Dallas. Il va calmer le jeu.

— Il a intérêt !

CRASH !

Les portes de verre de la salle de concerts volèrent en éclats, pulvérisées par deux guerriers mangalores qui avaient eux-mêmes volé au travers, propulsés par Corben.

Corben entra derrière eux dans le fumoir, un ZF1 dans chaque main. Tout le monde à terre ! aboya-t-il en balayant la pièce avec le faisceau laser de ses armes. Il avança sur les Mangalores qui battaient en retraite. BratbratbratBratbratbrat !

BratbratbratBratbratbrat .

Un tir retentit en écho, sur sa droite. Corben se laissa tomber à terre et roula sur lui-même, derrière une énorme colonne sculptée. Loc Rhod se faufila à côté de lui, tout en continuant à tchatcher dans son microlibri.

— C'est stupéfiant ! Corben, Corben Dallas, le gagnant du concours Gemini Croquettes, vient de tuer trois guerriers comme s'il avait écrasé

une mouche !

Bratbratbrat !

Deux autres Mangalores tirèrent sur la colonne, la réduisant en curedents. Barang ! Kahwang !

— Venez ! ordonna Corben.

Il s'élança, plié en deux et parfois en roulé-boulé, à travers le fumoir, en direction du bar de l'entracte.

— Pas question ! protesta Loc Rhod.

Pendant que les Mangalores focalisaient tous leurs efforts sur Corben, l'animateur souple comme une anguille grimpa à un rideau et se jucha sur un balcon d'où il continua à commenter les événements qui se déroulaient en dessous de lui.

BARRAP BARRAP BARRAP!

Un autre Mangalore, utilisant la fonction lance-missiles de son ZF1, détruisait minutieusement le bar de l'entracte. Les missiles se rapprochaient de plus en plus de Corben.

Clikityclik !

Le chargeur de son ZF1 était vide. Corben parcourut désespérément le bar du regard et repéra un fusil a laser sur une table de billard, non loin de là.

Baby Ray, la star de cinéma galactique, était tapi sous le billard.

— Lancez-moi le flingue ! beugla Corben.

— Quoi ? demanda Baby Ray en sortant la tête.

A cet instant précis, un missile dévasta une nouvelle portion du bar.

— Le flingue, pour l'amour du ciel ! hurla Corben. Il indiqua le ZF1

oublié au milieu d'un tas de boules de billard.

— Oh ! fit Baby Ray.

Il fit rouler les boules de billard sur le sol, en direction de Corben.

— Merci, fit Corben d'un ton sarcastique. C'est sûr que ça va m'aider !

— Les mains en l'air !

Corben leva les yeux.

Un Mangalore regardait par-dessus le bar, un ZF1 à la main.

— Levez-vous. Lentement !

Corben obtempéra.

Lentement.

Très lentement, délibérément, il grimpa sur le bar. Le Mangalore se tenait sur une dalle tombée du plafond, qui reposait en équilibre sur le corps criblé de balles d'un autre Mangalore.

— Descendez ! ordonna l'extraterrestre.

— D'accord, répondit docilement Corben.

Il sauta sur le bout du panneau, et le Mangalore qui était debout à

l'autre extrémité partit comme une fusée, catapulté dans l'espace. Sa vilaine tête creva la paroi du balcon et il se retrouva nez à nez avec Loc Rhod, terrifié.

— Aaarrgh !

— Beerck ! répliqua l'extraterrestre.

Dans un mouvement réflexe, le Mangalore dressé pour tuer appuya sur la gâchette de son arme, arrosant le bar de bastos-laser... atteignant trois de ses collègues qui se précipitaient vers Corben. Loc Rhod mit fin au tir en assommant le Mangalore avec la chemise lestée par les pierres.

WHAK!

— oh, pardon, vieux !

Bratbratbrat !

Trois autres Mangalores firent irruption sur le balcon en défouraillant tant qu'ils pouvaient.

— Oh, Corben, mec ! appela Loc Rhod. A l'aide !

— Ne bougez pas ! répondit Corben.

Il roula sous le balcon et vida son chargeur sur le fond, y découpant un cercle... qui se détacha, et Loc Rhod dégringola aux pieds de Corben.

— Ooouuf ! hoqueta l'animateur, à court de mots, pour une fois. Loc Rhod regarda avec étonnement Corben casser son arme vide en deux,

retirer le magasin intérieur et le lancer, d'un revers, sous le dessous du balcon.

Il se planta dans le stuc, et une lumière se mit à clignoter.

— Qu'est-ce que tu fais, mec ? demanda l'animateur.

— Vous allez le savoir dans dix secondes ! Neuf, huit... Allez !

Bougez-vous !

Corben entraîna Loc Rhod vers le billard. Constatant que la table était montée sur roulettes, ils comprirent tout de suite le parti qu'ils pouvaient en tirer. Ensemble, les deux hommes poussèrent le billard dans l'allée latérale de l'immense salle de concerts, et grimpèrent dessous dès qu'il se mit à

rouler.

Bratbratbrat !

Les Mangalores qui étaient sur le balcon tirèrent sur le chariot improvisé, déchiquetant le revêtement de feutre vert, mais les projectiles n'atteignirent pas le fond, où se cachaient Corben et Loc Rhod. Le billard prit de la vitesse...

BAAARRRROOM !

Le balcon disparut dans un nuage de flammes et de fumée. Un silence soudain s'abattit sur la salle de concerts. Un silence très soudain et très profond.

Corben et Loc Rhod émergèrent de sous la table de billard. Corben ramassa un ZF1 abandonné par terre.

Soudain, une porte de service s'ouvrit, sur le côté de la salle. Corben se retourna d'un bond, prêt à tirer.

Un flic entre deux âges apparut. Il était bardé de badges et de gadgets, et tenait son arme comme s'il était bien décidé à en faire usage.

— Que personne ne bouge !

— Hein ? fit Loc Rhod, son regard allant du drôle de petit flic à

Corben.

— Je suis le capitaine Fog, responsable de la sécurité du concert.

— Parfait, répondit Corben. Vous êtes exactement l'homme qu'il me fallait. C'est vous le chef, maintenant, fit-il en lui lançant l'énorme ZF1. Puis il empoigna Loc Rhod par le bras et l'entraîna hors de la salle. 25.

Corben fit irruption dans la suite de la chère diva défunte et poussa un cri d'espoir et d'angoisse mêlés :

— Leeloo ?

Les Mangalores avaient ravagé la pièce en la fouillant, et Zorg avait achevé de la dévaster.

Mais c'est à peine si Corben remarqua le désordre des lieux et les cadavres baignant dans leur sang.

Il vit seulement les fragments du barreau laser cassé qui luisaient encore faiblement par terre. Leur lueur pulsative déclinait, et ils disparaîtraient bientôt. Et puis il vit le trou dans le plafond par lequel Leeloo avait réussi à fuir.

— Leeloo !!??

Il était tellement désespéré qu'il sortit de la suite en courant dès qu'il eut constaté son absence.

Il n'entendit pas la faible réponse à son cri provenant du faux plafond. Leeloo était très diminuée. Elle avait perdu du sang et souffrait beaucoup, mais elle l'avait entendu.

— Cor... ben...

Il ne vit pas la bombinette fichée dans le mur, non plus que le voyant à cristaux liquides détaillant le compte à rebours :

10 : 00

9 : 59

Pendant ce temps, dans l'espace, un ZFX200 faisait demitour et retournait vers le Paradis de Fhloston. Zorg était aux commandes, aussi aveugle aux splendeurs de l'espace intragalactique qu'aux vertus de la bonté et de la compassion.

Un coffret vide gisait, en miettes, à ses pieds. Il marmonnait d'un ton

sinistre :

— Je ne suis pas content. Pas content du tout.

Au même instant, sur le Paradis de Fhloston, les derniers survivants du commando mangalore s'étaient barricadés dans le PC de sécurité. Ils étaient assiégés par les flics, mais ils avaient encore beaucoup de munitions, et ils tiraient sur tout ce qui bougeait (rares, d'ailleurs, étaient ceux qui essayaient d'entrer)

Corben, qui cherchait frénétiquement Leeloo, trouva Fog parmi les membres du service de sécurité massés dans le couloir.

— Vous êtes toujours le chef, ici ?

— Oui, Monsieur, répondit Fog.

— Ils sont combien, là-dedans ?

— Je n'en sais rien.

— Allons compter, proposa Corben.

Il s'approcha de la porte et passa la tête dans la pièce. Discrètement, pour ne pas exciter les guerriers qui se trouvaient à l'intérieur.

— Sept à gauche, annonça-t-il. Cinq à droite. Fog acquiesça docilement, mais il n'y comprenait rien. Bon, et alors ? se dit-il. Corben repassa la tête dans la pièce, accompagnée, cette fois, de son ZF1.

Bratbratbrat ! Bratbratbrat ! Bratbratbrat !

— Six à gauche, un à droite, murmura Corben en rechargeant son arme. Nous devons trouver leur chef.

— Leur chef ? répéta Fog, en écho.

— Les Mangalores ne se battent jamais sans leur chef.

Comme en réponse à la remarque de Corben, quelque chose se mit à

bouger dans le PC.

Akanit se leva.

Il attira le père Cornélius devant lui, bien en vue.

Il tenait le canon de son arme sur la nuque du vieux prêtre.

— Encore un coup et on commence à tuer les otages, annonça Akanit. Pigé ?

— Chef trouvé, marmonna Corben.

— Envoyez quelqu'un pour négocier, hurla Akanit.

— Ça vous ennuierait que j'y aille ? proposa Corben. La négociation, ça me connaît.

Fog acquiesça, faisant cliqueter ses médailles.

Il se leva et hurla :

— Nous envoyons un émissaire autorisé à parlementer !

Corben se releva, entra rapidement dans la pièce, marcha tout droit vers Akanit et lui logea une balle dans la tête.

Tandis que le chef des Mangalores s'écroulait par terre, Corben se tourna vers les guerriers qui tournaient en rond, désorientés.

— Quelqu'un d'autre veut négocier ?

Fog n'en revenait pas.

— Où a-t-il appris à négocier comme ça ? murmura-t-il d'un ton rêveur.

Le Président, qui avait suivi le déroulement des opérations depuis son bureau, braqua un regard dur sur le général Munro.

— Je me le demande, murmura-t-il aussi, d'un ton rêveur. Munro se dandina d'un pied sur l'autre et détourna le regard. 26.

Pendant que le personnel de sécurité ratissait les Mangalores survivants, assez déconfits, Corben s'approcha des écrans de contrôle sur lesquels on pouvait voir le moindre recoin du Paradis de Fhloston. Il regarda... chercha... scruta...

— Vous devez être très fâché contre moi, dit une voix, tout près de lui.

Corben se retourna. C'était le père Cornélius.

— Je comprends, poursuivit le prêtre. Mais je me battais pour une

noble cause, je tenais à ce que vous le sachiez.

— Ouais, je sais, vous aviez un monde à sauver, répondit Corben sans quitter les écrans des yeux. Moi, tout ce que je veux, c'est retrouver Leeloo.

— Quoi, Leeloo a des problèmes ? s'écria Cornélius, affolé.

— Quoi, il lui arrive de ne pas avoir de problèmes ? marmonna Corben.

— Salut, les gars ! fit Loc Rhod, surgissant comme un diable d'une boîte avec son microlibri, son ballot de chiffon et tout le fourniment. Brrriinng !

Allons bon, un nouveau visiteur.

Le responsable des bassins de radoub ouvrit la porte.

Un ZFX200 entra dans le bassin de radoub. Il lui disait quelque chose...

— Encore des ennuis ? demanda l'officier au pilote.

— Rien que je ne puisse régler seul, lui assura Zorg en levant son ZF1.

Bratbratbrat ! Bratbratbrat !

Suivre une piste, Corben, ça le connaissait. C'était une science. Principe numéro un : toujours repartir à l'endroit où on a vu sa proie pour la dernière fois.

Il retourna à la suite dévastée de la diva, Loc Rhod et Cornélius à la remorque.

Les robots du service d'entretien et du coroner avaient évacué les corps, mais la pièce était toujours plongée dans un désordre indescriptible, et le grand trou du plafond n'avait pas encore été réparé.

— Leeloo ! hurla Corben.

Pendant que Corben fouillait partout, dans les placards, dans la salle de bains, dans la kitchenette, Loc gbod considérait le dispositif à l'air inquiétant fiché dans le mur.

- Hé, Corben, mec... Qu'est-ce que c'est que ça ? Corben y jeta un coup

d'oeil.

- Une bombinette moléculaire. Une microbombe atomique.

— Et c'est quoi, ces chiffres qui défilent ? demanda Loc Rhod. 3:01

3:00

2:59

— Ça doit être le compte à rebours. Le temps qui reste avant l'explosion, répondit le père Cornélius en aidant Corben à chercher Leeloo. Loc Rhod eut un sourire. Enfin, il tenta de sourire.

— Vous dites ça juste pour me faire peur, hein, les mecs ? Il y a des détecteurs de bombes dans tous ces hôtels. Si c'était une bombe, l'alarme aurait sonné.

A cet instant précis, une sirène se mit à hurler, suivie par une voix synthétique tonitruante.

- CE-CI-EST-UNE-ALER-TE-DE-NI-VEAU-A ! POURRAI-SONS-DESÉCU-RI-TÉ-V EUILLEZ-É-VA-CUER-L'HÔ-TEL. Loc Rhod regarda avec stupéfaction le père Cornélius et Corben poursuivre imperturbablement leurs recherches.

La réaction de la foule, dans les couloirs de l'immense bâtiment, était plus dramatique.

- ALER-TE-DE-NI-VEAU-A ! VEUIL-LEZ-VOUS-DI-RI-GER-CALMEMENT-V E RS-L ES-CA-N OTS-DE-SAU-V E-TA-GE-SI-TUÉS-DANSLES-CIRCULA-TIONS-PRIN-CIPALES. Des hordes de gens affolés se ruaient dans les coursives en poussant des cris et des hurlements, cherchaient frénétiquement les sorties, couraient vers les canots de sauvetage en écrasant sous leurs pas ceux qui avaient eu le malheur de tomber à terre.

La panique était à son comble, et on voyait mal comment la situation aurait pu empirer lorsque Zorg émergea du sas des bassins de radoub, tenant son ZFI à la hauteur de sa taille et tirant sur tout ce qui bougeait, et même ce qui ne bougeait pas.

Bratbratbrat ! Bratbratbrat ! Bratbratbrat !

Fog se colla au mur, donna un long coup de sifflet et hurla avec toute l'autorité dont il était capable :

— Veuillez garder votre calme ! Nous contrôlons parfaitement la situation...

Mais ses paroles se perdirent dans la mêlée générale.

1:58

Loc Rhod regarda, pétrifié, les chiffres défiler sur le voyant de la bombinette. Il la contemplait avec la fascination de la souris qui voit, impuissante, le cobra dérouler ses anneaux et s'apprêter à la dévorer.

— Ecoute, mec ! dit-il. Je ne voudrais pas t'ennuyer, mais on n'a même plus deux minutes devant nous, ici !

Corben sortit de la chambre à coucher qu'il venait de fouiller et rejoignit l'animateur devant la microbombe.

1 : 43

1 : 42

— Ça doit être un nouveau modèle, fit Corben en l'examinant. C'est la première que je vois. Bon, je vais tâcher de la désamorcer. Il me faudrait une épingle...

Sans quitter la bombinette des yeux, il tira une épingle à cheveux de la coiffure élaborée de Loc Rhod.

À un mètre audessus d'eux à peine, Leeloo les regardait par l'un des trous que Zorg avait faits en tirant dans le faux plafond. Elle était trop faible et souffrait trop pour articuler un mot. Elle se vidait de son sang par une blessure au côté qui ressemblait exactement à celle qui avait coûté la vie à la diva.

Elle trempa son doigt dans son sang et le mit dans l'un des trous du plafond.

Juste audessus de Corben qui essayait de désamorcer la bombinette avec l'épingle à cheveux.

La goutte de sang tomba sur sa main.

Il leva les yeux.

— Hé, mec ! Qu'est-ce que tu fabriques ? protesta Loc Rhod. Et la bombe ?

Corben ne prit pas la peine de répondre. Il tira un bureau à la verticale du trou, sauta sur le meuble et regarda ce qui se passait dans le faux plafond. Leeloo le remercia d'un pauvre petit sourire.

— Ne vous inquiétez pas, dit Corben. Je suis là, maintenant !

Il la tira du faux plafond et la déposa doucement sur le bureau.

— Vous pouvez vous détendre, reprit-il. Nous avons les Pierres Sacrées. Tout ira bien.

Ça, Loc Rhod n'en était pas si sûr.

Le compte à rebours se poursuivait :

00:32

00:31

— Dis donc, Corben, fit-il, tu pourrais me consacrer, mettons, trente secondes de ton précieux temps, là ?

Corben caressa doucement la joue de Leeloo du bout des doigts

— Je reviens tout de suite !

Il repartit bricoler la bombinette avec l'épingle à cheveux. Loc Rhod le regardait, raide comme une statue de marbre, tout en suivant le compte à

rebours sur le voyant à cristaux liquides :

00 : 22

00 : 21

Même le microlibri qui planait devant sa bouche semblait pétrifié. Soudain, Corben sentit quelque chose lui chatouiller la nuque. Il se retourna et se retrouva joue contre joue, si l'on peut dire, avec le canon d'un ZF1...

Au bout duquel se trouvait Zorg, le marchand de canons milliardaire et dément.

Celui-ci tira de la poche de sa chemise un petit rectangle de plastique format carte de crédit, avec une piste magnétique.

— Vous permettez ? demanda-t-il avec un sourire. Loc Rhod et Corben le regardèrent en ouvrant de grands yeux.

00 : 14

00 : 13

Zorg passa vivement la carte dans une fente ménagée sur le côté de la bombinette — Bliiiip ! — et le compteur revint en arrière : 05 : 00

04 : 59

— Cinq minutes de répit ! annonça Zorg.

Loc Rhod tomba dans les pommes. Son fidèle microlibri le suivit dans sa chute.

Zorg ignora l'animateur inconscient et maintint son flingue braqué sur Corben.

— Hé, hé, devinez qui voilà ? Ne dirait-on pas Corben Dallas, l'heureux gagnant du concours Gemini Croquettes? À moins que ce ne soit le Corben Dallas de la section spéciale, envoyé par le général Munro et le Président Lindberg en personne ?

- Vous savez, M. Zorg, répondit Corben d'un ton chagrin, ces fusils sont très dangereux. Vous pourriez faire mal à quelqu'un avec ce genre d'outil.

- Ah ouais ? répondit Zorg avec un sourire. C'est a ça que ça sert, non ?

- Une chance qu'il ne soit pas armé, reprit Corben.

— Non, vraiment ? fit Zorg avec un sourire mordant.

Ce vieux truc était complètement éculé.

- Vraiment, confirma Corben. Vous voyez ce petit voyant jaune clignotant, sur le côté ? Ça veut dire que le cran de sécurité est mis.

— Vous avez bien fait d'essayer, concéda Zorg (qui n'en pensait pas un mot). Mais vous voyez, c'est moi qui ai conçu cette arme, alors vous pensez si j'en connais le fonctionnement. La petite lumière jaune ne veut pas dire que le cran de sûreté est mis, mais que le chargeur est... Oups !

— ... vide.

— C'est bon à savoir, commenta Corben.

Il leva son poing gros comme un jambon... Lentement... En savourant le plaisir.

Zorg tenta de faire usage de son arme : Clickityclickityclick.

— Un chargeur de trois mille coups ! geignit Zorg. le n'ai sûrement pas tiré trois mille fois !

— Vous devriez apprendre à compter, suggéra Corben. Ce n'est pas si difficile. Regardez, je vais vous apprendre.

CRUNCH ! Il lui enfonça son poing dans la figure.

- Un. Ça, c'est pour m'avoir viré.

CRUNCH !

— Deux. Ça, c'est pour avoir essayé de me tuer. Et...

CRUNCH ! CRUNCH ! CRUNCH !

— Et le reste, c'est pour ce que vous avez fait à ma femme !

Sa femme ? se demanda Zorg juste avant que le noir ne se fasse autour de lui.

À plusieurs centaines d'années-lumière de là, le Président et ses généraux réagissaient très diversement aux bruits effrayants retransmis par le micro de Loc Rhod.

Le Président Lindberg avait les yeux fermés. De douleur ou de volupté, bien malin qui aurait pu le dire.

Le général Munro roulait des épaules comme un boxeur. On aurait dit que c'était lui, et non Corben, qui martelait Zorg.

03 : 00

02 : 59

— Le compte à rebours est presque terminé ! s'exclama le père Cornélius.

— On s'en va, annonça Corben.

Il prit Leeloo dans ses bras comme si elle ne pesait pas plus lourd qu'une plume et fila vers la porte.

Le père Cornélius s'agenouilla auprès de Loc Rhod, toujours évanoui, et le réveilla d'une claque.

Loc Rhod se rassit.

- Hé, vous êtes dingue ? Ça fait mal ! Je ne sens plus mes dents !

— Pas grave, répliqua Cornélius en l'aidant à se relever, puis en lui fourrant dans les bras le ballot ensanglanté contenant les Pierres Sacrées. C'est de vos jambes que vous allez avoir besoin !

27.

- Ne poussez pas ! protesta Fog. Il y aura de la place pour Mais personne ne l'écoutait.

Une véritable marée humaine déferlait dans les couloirs et se ruait vers les minuscules canots de sauvetage.

Les trois assistants de Loc Rhod arrivèrent sur le devant de la file.

— Dépêchezvous, les filles... euh, les gars, rectifia Fog, qui s'était laissé abuser par leur tenue unisexe.

Ils prirent le temps de scruter la foule à la recherche de leur patron, leur mentor, leur héros, leur idole et leur chef, le légendaire Loc Rhod.

— Nous ne pouvons pas partir sans notre chef ! dit le premier.

— Nous ne PARTIRONS PAS sans notre chef, renchérit le deuxième.

— Hors de question ! décréta le troisième.

— C'est la dernière embarcation ! annonça Fog. Trois visages semblables se rembrunirent identiquement.

— Il est peut-être déjà parti, avança le premier.

— Il me semble l'avoir vu partir, répondit le deuxième.

— J'en suis sûr ! affirma le troisième.

Et tous trois s'entassèrent dans l'embarcation qui largua aussitôt les amarres et s'éloigna du luxueux hôtel flottant.

— FIN-DE-L'É-VA-CUA-TION-DANS-DEUX-MI-NU-TES ! annonça le hautparleur, tandis que Corben, Leeloo, Loc Rhod et le père Cornélius se précipitaient vers les bassins de râdoub.

Corben fractura la serrure du premier vaisseau qui lui parut offrir un nombre de places suffisant... Le ZFX200 de Zorg.

Lequel reprenait ses esprits, dans la suite saccagée de la diva. Il souleva sa tête couverte de plaies et de bosses et chercha son fusil du regard.

Sur la bombinette, le voyant à cristaux liquides indiquait : 01:12

01:11

Dans le ZFX200, Corben débarrassa le siège du copilote où gisaient encore les vestiges du coffret d'ivoire incrusté d'or, déposa doucement Leeloo dessus et boucla délicatement sa ceinture de sécurité. Loc Rhod et Cornélius s'insinuèrent dans le petit cockpit, derrière eux. Zorg ramassa son ZF1 et l'examina.

— Je n'ai quand même pas tiré trois mille coups. Si?

- FIN-DE-L'É-VA-CUA-TION-DANS-UNE-MI-NU-TE ! mugit le hautparleur.

— Vous savez piloter ce truc ? demanda Loc Rhod. Corben s'installa au poste de pilotage et boucla son harnais.

— Bah, ça doit être comme un taxi, non ? répliqua-t-il sèchement. Loc Rhod tiqua.

- FIN-DE-L'É-VA-CUA-TION-DANS-TREN-TE-SE-CON-DES

— Quelqu'un sait comment on ouvre la porte de la soute ? demanda Corben. Loc Rhod secoua la tête. Cornélius secoua la tête. Zorg examinait toujours son flingue déchargé lorsque le voyant de la bombinette lança un éclair.

Bliip !

C'était un signal d'alarme : plus que dix secondes !

00:09

00:08

Zorg appuya sur un bouton dissimulé sur le côté du ZF1 et le positionna audessus de sa tête.

Un champ de force magnétique de couleur mauve en descendit et l'enveloppa comme une chrysalide protectrice, indestructible.

- HUIT... SEPT...

La voix synthétique reprenait le compte à rebours de la bombinette. Loc Rhod et Corben passaient frénétiquement en revue les instruments de bord du ZFX200.

— Vous trouvez quelque chose ? demanda Corben. Loc Rhod secoua la tête.

— Je ne sais même pas ce que je cherche !

— Appuyez donc là-dessus, suggéra le père Cornélius en indiquant une rangée de commutateurs.

— Bonne idée, répondit Corben, ses doigts volant sur tous les boutons, les uns après les autres.

Des servos commencèrent à ronronner.

Des moteurs magnétiques s'animèrent en hurlant. Des valves s'ouvrirent, des solénoïdes se mirent à cliqueter.

Une batterie de canons émergea de l'avant du petit chasseur... tous pointés vers la porte du garage. Une commande de tir surgit du tableau de bord.

— J'ai trouvé ! annonça Corben.

BLAMBLAMBLAM !

Le nez du ZFX200 cracha un déluge de feu et de flammes, pulvérisant la porte de la soute. — Cramponnez-vous !

Corben mit les gaz.

Le petit vaisseau jaillit du flanc de l'immense navire de plaisance et fila dans le ciel d'azur, audessus de la mer turquoise. 00 : 02 00 : 01

00 : BHAAARRRR M !

La suite de la diva disparut.

Le couloir s'anéantit.

Le linge sale s'évanouit.

La salle de spectacle et le bar de l'entracte cessèrent d'exister. Tout s'annihila dans une déflagration infernale, démoniaque. Depuis l'abri de leurs petits canots de sauvetage, les passagers virent avec horreur le magnifique paquebot flottant s'engloutir dans une boule de feu...

D'où surgit, au dernier moment, un petit chasseur spatial qui prit de l'altitude et disparut dans les nuages, juste sur le devant de l'immense, de la gigantesque onde de choc...

Cornélius poussa un « ouf » de soulagement et s'aperçut, à cette occasion, qu'il n'avait pas respiré depuis plusieurs minutes.

— Ça se conduit exactement comme un taxi, ironisa Corben en se calant confortablement dans son siège baquet.

Loc Rhod regarda sa montre, vérifia que son microlibri était toujours ouvert, qu'il avait donc bien enregistré les bruits de l'explosion et tous les détails de l'évasion...

... et se remit à tchatcher :

— Chers zauditeurs, votre animateur préféré est bien vivant et plus en forme que jamais ! II est Sept heures, Temps Galactique Standard (TGS), l'heure des nouvelles ! Soyez à,l'écoute demain pour la suite des aventures de votre cher... Loc RHOD

Il coupa le micro.

Bliip !

Fin de la retransmission.

Loc Rhod s'adossa à son fauteuil et poussa un immense soupir de satisfaction. Il constata, en rouvrant les yeux, que le père Cornélius et Corben le dévisageaient d'un drôle d'air.

Il eut un petit sourire torve.

—

C'est la meilleure émission que j'aie jamais faite de ma vie !

Le général Munro entra dans le bureau du Président.

Il souriait d'une oreille à l'autre, et cette configuration inhabituelle adoucissait provisoirement le champ de bataille ravagé qui lui tenait lieu de visage.

— Le Major Dallas a les cinq éléments à son bord, annonça-t-il. Le prêtre les guide en ce moment même droit vers le Temple. Le Président Lindberg ferma les yeux.

— Merci mon Dieu, dit-il avec ferveur. Nous sommes sauvés !

L'onde de choc provoquée par l'explosion du Paradis de Fhloston se propagea par vagues, comme les rides concentriques qui se forment sur une mare après la chute d'une pierre.

Une grosse pierre. Une énorme mare. Des rides gigantesques. Le nuage de poussière, de débris et de détritus propulsait devant lui un sarcophage digital magnétique mauve, qui roulait sur lui-même dans le sens longitudinal. Il tourna, tourna, tourna ainsi, longtemps... Et puis...

PATCHOK

Il se ficha dans une congère, sur un glacier inconnu tout en haut d'une chaîne inaccessible de pics inexplorés, au beau milieu d'un continent polaire qui ne figurait sur aucune carte.

Tout en haut des tours de Manhattan, dans le bureau de Zorg, un téléphone se mit à sonner.

La secrétaire, qui se livrait à l'activité primordiale consistant à se limer les ongles, s'interrompit juste le temps de décrocher.

—

Oui ?

—

Zxkxzdxzdxz ces foutus xkxzszxz !

—

Oh, M. Zorg ! J'étais tellement inquiète !

—

J'étais kxzxzxsw dans les zkxzxs !

—

Je suis désolée, mais je ne vous entends pas bien.

Tout en haut des montagnes polaires de la planète Fhloston, une silhouette s'extirpa d'un trou en forme de sarcophage pratiqué dans la neige.

Zorg.

Tuméfié, amoché, ensanglanté... mais pas abattu pour autant. II tenait un téléphone cellulaire.

— Vous m'entendez mieux, là ?

— Oui, M. Zorg. Je vous entends parfaitement. Comment était le concert ?

— Écoutez-moi au lieu de bavasser ! Mes batteries sont presque à

plat !

— Pardon, Monsieur !

— Envoyez-moi immédiatement un autre ZFX200. Exécution !

— Tout de suite, Monsieur. Je l'envoie à l'hôtel.

— Pas à l'hôtel ! Il n'y a plus d'hôtel !

Bliip !

— Allô ! Allô !

Batteries épuisées.

Silence.

Un silence rompu seulement par le hurlement du vent polaire. Zorg s'assit sur un banc de neige.

Là, il faut que je réfléchisse, marmonna-t-il.

Le Président Lindberg et son aréopage de militaires sablaient le champagne pour fêter ça quand un savant fit tout à coup irruption dans le bureau présidentiel,

l'air inquiet.

Les savants ont l'air congénitalement inquiet.

Mais celui-ci avait l'air plus inquiet que nature.

— M. le Président...

— Oui ? fit impatiemment Lindberg. Que se passe-t-il encore ?

— Il y a un petit problème.

Le savant fit signe à un technicien qui effleura un tableau de commande, et la vitre du bureau se changea en un écran synoptique galactique à longue portée.

Sur lequel apparut l'image, prise par un chasseur en manoeuvre, d'un sombre bolide de feu déboulant d'un coin reculé de l'espace.

— Ça bouge, ça ? demanda le Président.

— Oui. Et à une vitesse incroyable, encore, intervint le commandant du chasseur intra galactique. Nous avons du mal à le suivre. Le Président se tourna vers le savant qui lui avait apporté la mauvaise nouvelle.

— Vous avez une idée de sa trajectoire ?

Le savant hocha la tête, déglutit péniblement.

— Ça vient sur nous.

28.

Il n'y a pas d'endroit plus paisible que l'espace.

Ils filaient entre les couches entrelacées de l'espace-temps, doucement bercés dans le petit ZFX200 qui suivait, à une vitesse supraluminique, les brins étroitement torsadés des supercordes — encore un miracle de la propulsion plasmatique.

Mais Corben ne songeait pas à s'en émerveiller. Il avait branché le pilote automatique et consacrait toute son attention à la magnifique créature qui reprenait des forces dans ses bras.

Il effleura le front parfait de Leeloo.

Elle ouvrit ses grands yeux verts.

— Apipoulaï, murmura Corben.

Leeloo lui dédia un sourire auprès duquel les myriades d'étoiles défilant de part et d'autre du vaisseau parurent bien pâles tout à coup.

— La diva m'a demandé de m'occuper de vous, dit-il.

— Les humains... agissent... si bizarrement, murmura-t-elle d'une voix imperceptible.

— Que voulez-vous dire ?

— Tout ce que vous faites... sert à détruire...

— C'est la nature humaine. Enfin, c'est ce qu'on dit. Vous n'avez pas appris ça en explorant les bases de données accessibles sur les écrans ?

— Je n'ai pas eu le temps de finir... Je me suis arrêtée à la lettre V.

- Vous avez encore de beaux mots à découvrir.

— Lesquels, par exemple ?

— Oh, des mots comme vaillant. Vulnérable. Ou vraiment, vraiment... Cet instant d'abandon romantique fut interrompu par un DDDRRRRIIIINNNG! strident.

- Excusez-moi !

Le père Cornélius décrocha le téléphone situé à l'arrière de la cabine.

— C'est un certain général Mambo.

— Munro, rectifia Corben.

Il alluma l'écran placé devant Leeloo, embrassa le plus joli front de l'Univers et se leva.

— Terminez votre leçon. Je reviens tout de suite. Il quitta le poste de pilotage pour aller prendre la communication.

Leeloo le suivit des yeux, radieuse, et se tourna vers l'ordinateur. Elle fit défiler le V, puis le W...

WAR. La guerre. Le mot était illustré par des images de l'histoire de l'humanité.

La guerre civile, la Seconde Guerre mondiale, la guerre de Troie, la guerre du Viêt-nam.

Et deux rivières de larmes dévalèrent les plus belles joues de l'Univers.

Corben prit le combiné téléphonique et entendit quelqu'un s'éclaircir la gorge. Pas une gorge militaire. Une gorge présidentielle.

— Major Dallas, je tiens d'abord à féliciter un guerrier, un vrai combattant, un brillant exemple de la puissance de cette armée. Au nom de la Fédération, de ses États membres et de tous ceux qui combattent pour la liberté et la démocratie...

Corben secoua impatiemment le combiné.

— Si vous en veniez au fait, Monsieur le Président ? Quel est le problème ?

Le Président poussa un gros soupir.

— Une boule de feu de deux mille kilomètres de diamètre fonce droit sur la Terre. Et nous ne voyons pas du tout comment l'arrêter. Voilà le problème.

- Combien de temps avant l'impact ?

Il y eut un moment de silence. Le Président consul_ tait son équipe de savants.

— Si sa vitesse demeure constante... une heure cinquante-sept minutes.

— Je vous rappelle dans deux heures, répliqua Corben, et il raccrocha.

Le Président se laissa aller contre le dossier de son fauteuil, en proie à un désespoir abyssal.

Corben réintégra son siège baquet, dans le poste de pilotage du petit vaisseau spatial...

Et enclencha les ultra-turbos !

Moins d'une heure plus tard, le ZFX200 était garé dans le désert, sous un soleil de plomb.

Corben en sortit, portant Leeloo, inconsciente, dans ses bras. Loc Rhod apparut ensuite. Il trimbalait toujours les Pierres Sacrées enroulées dans la chemise maculée de sang bleu.

Le père Cornélius était déjà à quatre pattes au pied d'une dune et fouissait le sable avec ses mains.

— Alors, mon père, fit Corben en s'approchant. Où est l'entrée de votre temple ?

— Quelque part par là, répondit le vieux prêtre. Mais une année la dune est à gauche de la porte, l'année d'après elle est sur la droite... Il se remit à creuser.

Loc Rhod titubait, écrasé de chaleur.

— Je n'en peux plus ! geignit-il. Je suis une vedette ! Je ne suis pas taillé pour être un héros dans la vraie vie, juste pour faire le zigomar à la radio ! Enterrez-moi à l'endroit où je tomberai !

Et il s'écroula, épuisé, sur le sable.

Qui céda sous son poids.

— YaAark !

Il se releva juste à temps. Une trappe venait de s'ouvrir dans le sable. Le jeune novice, David, en émergea. Dieu soit loué, vous êtes arrivés !

Corben se tourna vers Cornélius, qui creusait

toujours.

— Ne cherchez plus ! On l'a trouvé !

Le Président Lindberg dormait — mal — dans son fauteuil. Une assistant entra dans le bureau et le réveilla doucement.

— Ils viennent de se poser dans le désert.

Le Président s'essuya le front, falaise tumultueuse qu'on aurait crue sculptée dans le basalte.

— Combien de temps reste-t-il ?

L'assistant indiqua l'écran synoptique mural.

On y voyait une petite planète bleue qui brillait comme une perle fine dans l'immensité de l'espace. Et une boule de feu à l'air maléfique se ruait droit sur cette précieuse petite planète.

— Un peu plus d'une heure, M. le Président ! Le père Cornélius et David marchaient en tête, dans le long corridor qui menait à la chambre souterraine. Corben les suivait, portant Leeloo dans ses bras. Loc Rhod fermait la marche, avec les pierres. Le temps que Corben arrive, David et Cornélius avaient stratégiquement disposé dans la salle cérémonielle des globes luminescents qui émettaient une lueur vacillante. C'était rudimentaire, ça faisait de la fumée, mais c'était efficace. Il y avait un autel au centre de la pièce.

Corben y déposa Leeloo. Délicatement. Presque respectueusement. Autour de l'autel se trouvaient quatre socles de pierre. Let père Cornélius allait de l'un à l'autre et les examinait.

- Celui-ci doit être... l'eau, avança-t-il d'un ton incertain.

— Ne me dites pas que vous ignorez comment ça marche ! fit Corben d'un air de défiance.

— Bien sûr que je le sais, répliqua le père Cornélius. Théoriquement, en tout cas. Les quatre pierres sont disposées autour de l'autel, et le Cinquième Élément est là, au milieu.

Il eut un mouvement de tête en direction de l'autel où Leeloo dormait paisiblement.

— Si nous les plaçons bien, l'arme contre le Mal devrait fonctionner.

— Seulement vous ne l'avez jamais vue marcher, objecta Corben.

— Oh non, grâce au ciel ! fit Cornélius en haussant les épaules. Corben, qui n'était pas homme à rester les deux pieds dans le même sabot, préleva l'une des pierres dans la chemise que Loc Rhod serrait contre son cœur, comme un bébé décervelé.

— Bon, voyons ça. Toute arme a un manuel d'utilisation. Celle-ci doit bien en avoir un quelque part.

Il éleva la pierre dans la lumière crépusculaire, fuligineuse, pour examiner le symbole gravé dessus. L'air.

Il l'approcha de l'un des quatre socles, eux aussi gravés de symboles. L'air.

Ça collait.

— C'est ça ! s'exclama Corben. Rapprochons les symboles !

Le père Cornélius, David et Loc Rhod prirent les trois pierres restantes et, après quelques hésitations et fausses manœuvres, les posèrent sur leurs bases respectives.

Puis ils reculèrent en se demandant ce qui allait se passer. n attendant qu'il se passe quelque chose. N'importe quoi. Il ne se passe rien, remarqua Corben. Ça ne marche pas !

Pas encore, rectifia le père Cornélius. C'est normal. Les pierres doivent être ouvertes.

— Ouvertes ? Et vous savez quoi faire pour ça ?

- Théoriquement..., commença le père Cornélius. Théoriquement... Non.

De l'autre côté du petit globe menacé connu sous le nom de Terre, le Président de la Fédération Unie observait la situation sur l'écran synoptique qui occupait toute la baie vitrée de son bureau. On y voyait une planète sombre qui se ruait sur la Terre, à une vitesse vertigineuse.

— Leeloo !

Corben était penché sur elle et s'efforçait de la réveiller.

— Les pierres ! Vous savez comment les ouvrir ?

Corben dut coller son oreille à ses lèvres pour entendre sa réponse. La main derrière son dos, il intimait silence à ses compagnons. La voix de Leeloo était aussi douce que la corde d'une harpe.

— Le vent souffle... Le feu brûle...

— Je sais tout ça, Leeloo ! s'exclama Corben. Mais les pierres ?

— ... la pluie tombe...

— Laissez-la se reposer, protesta le père Cornélius. Si vous voulez qu'elle se remette, c'est le seul moyen. Corben recula, frustré. Il souleva l'une des pierres de son piédestal.

— La pluie tombe... le vent souffle... Qu'est-ce ça peut bien vouloir dire ?

— C'est peut-être une énigme, suggéra Loc Rhod. Une sorte de charade ?

— Non ! rétorqua Corben en replaçant la pierre sur son socle. C'est beaucoup plus simple. Si nous ne trouvons pas le moyen d'ouvrir ces choses d'ici cinq minutes. Nous sommes tous morts. Pigé ?

— Pigé ! répondit Loc Rhod.

La planète maléfique se rapprochait de plus en plus vite. Au lieu d'émettre de la lumière, elle projetait des ténèbres autour d'elle. Son ombre la précédait, envahissant peu à peu la planète bleue comme une éclipse.

L'obscurité tomba sur le sable du désert, le réfrigérant instantanément.

Dans le Temple, les globes bleus jetèrent une ultime lueur et s'éteignirent.

Dans le bureau du Président, un technicien releva la tête de la console de communication.

— Nous avons perdu le contact avec Cornélius et Dallas, dit-il d'une voix étranglée.

— Combien de temps ? demanda le Président.

— Trois minutes.

— Nous n'y arriverons jamais ! s'exclama Loc Rhod.

Il braquait une lampe torche sur Cornélius, David et Corben, lesquels prenaient chacune des pierres à tour de rôle, les secouaient, les retournaient, les entrechoquaient... en pure perte.

Loc Rhod se pencha sur l'une des pierres et poussa un soupir désespéré...

Plop !

Corben, David et Cornélius se retournèrent d'un bloc en entendant le petit bruit, comme un minuscule bouchon qui saute.

Loc Rhod prit la pierre dans ses mains.

Elle a bougé ! Corben ! Corben !

Corben, Cornélius et David se précipitèrent vers lui. La pierre semblait s'être légèrement dilatée.

— Qu'avez-vous fait ? demanda Corben. Qu'avez-vous dit ?

— Mais rien ! Rien du tout, je le jure devant Dieu ! Corben empoigna l'animateur par une de ses épaules caricaturalement rembourrées.

— Écoutez, vous avez bien dû faire quelque chose pour déclencher l'ouverture. Essayez de vous souvenir. Concentrez-vous. Répétez-moi exactement ce que vous avez fait !

Loc Rhod se pencha sur le piédestal.

— J'étais comme ça, les mains placées à cet endroit là, et j'ai dit «

Nous n'y arriverons jamais » ! C'est tout !

— Et après ? demanda le père Cornélius.

— Et après ? répéta David.

— Oui, après ? insista Corben.

- Après, je suppose que j'ai soupiré. Comme ça. Loc Rhod poussa un soupir.

Plop ! plop !

La pierre s'épanouit davantage encore.

— J'y suis ! s'exclama Corben. Le vent ! Le vent souffle !

Il se pencha sur la Pierre Sacrée et souffla doucement dessus. Un petit carré bleu s'ouvrit à la surface, comme une minuscule fenêtre donnant sur un ciel d'un bleu éclatant, ponctué de nuages miniatures. Un rayon de lumière dorée en jaillit, et un sourire radieux éclaira le visage accidenté de Corben.

— Prenez chacun une pierre ! s'écria-t-il. L'eau pour l'eau ! Le feu pour le feu ! La terre pour la terre ! David ramassa une poignée de poussière et la projeta sur sa pierre.

Plop ! plop ! plop !

Une fenêtre verte apparut et un rayon lumineux vert éclaira son jeune visage avide.

Le père Cornélius chercha de l'eau du regard... Il finit par s'essuyer le front avec son mouchoir, et projeter quelques gouttes de sueur sur sa pierre.

Plop ! plop ! plop !

Une minuscule fenêtre s'ouvrit à la surface, révélant une mer en furie et des vagues coiffées d'écume. Un rayon de lumière bleue illumina le visage du vieux prêtre.

Loc Rhod avait des ennuis avec la quatrième pierre. Il fouilla dans ses poches (il en avait des tas).

— Je n'ai pas de feu ! dit-il. J'ai arrêté de fumer la semaine dernière !

Corben tapota ses propres poches et en extirpa une boîte d'allumettes.

Il en restait une dedans.

— Ne respirez plus ! dit-il d'un ton d'avertissement.

Il frotta l'allumette sur le côté de la boîte.

Une petite flamme jaillit...

Crachota...

Vacilla...

Un silence mortel se fit dans la salle tandis que Corben s'approchait de

la pierre avec la petite flamme tremblotante.

Loc Rhod, David et le père Cornélius restèrent rigoureusement immobiles, pétrifiés, comme des statues.

Leeloo gisait, mollement alanguie sur l'autel.

protégeant la flamme minuscule avec sa main, Corben se dirigea sur la pointe des pieds vers la quatrième pierre.

Il l'effleura avec la flamme.

Plop ! plop ! plop

Une trouée de flammes apparut dans la pierre, et un rai de lumière rouge vif en jaillit, rejoignant les rayons jaune, vert et bleu sous la voûte du Temple.

— Combien de temps ? demanda le Président, les yeux braqués sur l'écran qu'emplissait la vision cauchemardesque de la sombre boule de feu, plus grosse d'instant en instant.

— Une minute.

— Leeloo ! appela Corben en la maintenant sur l'autel où se croisaient les quatre rayons. Allons-y ! D'après le père Cornélius, c'est à

vous de jouer...

Le vieux prêtre et son novice priaient tout bas dans l'ombre. Debout à côté d'eux, Loc Rhod marmonnait une forme de prière à lui. Leeloo s'agenouilla.

— Protéger la vie..., dit-elle. Jusqu'à la mort... Elle ferma les yeux.

— Vous aurez tout le temps de dormir après ! s'exclama Corben en la secouant doucement. Allez !

— Je voudrais... dormir... pour toujours...

— Non ! protesta Corben en la secouant plus fort. Vous ne pouvez pas faire ça ! Le monde a besoin de vous... et moi aussi, j'ai besoin de vous. Après, je vous emmènerai en vacances. De vraies vacances, aussi longues que vous voudrez ! Allez, réveillez-vous, mon petit ! Vous avez du boulot !

Corben recula d'un pas alors que Leeloo s'efforçait de se relever à

l'intersection des quatre rayons lumineux

Elle réussit et se redressa en titubant. Un rayon de lumière blanche se forma autour d'elle, monta tout droit de son corps vers la voûte du Temple.

— Allez, Leeloo ! fit Cornélius.

— Allez ! répéta David, en écho.

— Vert ! s'exclama Loc Rhod.

Le rayon blanc s'éleva... monta...

Puis faiblit, perdit de sa luminosité, tandis que Leeloo retombait à

genoux sur l'autel...

Et s'écroulait par terre.

Les ténèbres qui étaient une planète emplissaient l'écran. Le Président aurait voulu fermer les yeux, mais il ne pouvait pas. Il avait fait de la boxe à Annapolis ; il connaissait cette sensation. Il ne la connaissait même que trop. C'était ce qu'on éprouvait quand, se sachant battu, on attendait le coup fatal, celui qui allait provoquer le k-o, on le voyait venir au ralenti.

— Cinquante secondes, dit le technicien.

— Leeloo !

Corben l'aida à se relever.

Un mystérieux liquide noir, purulent, suintait des murs, derrière lui. Une horreur issue d'outre-tombe, sourdait des pierres et dégoulinait en gouttes immondes qui s'écrasaient par terre, sur les dalles de pierre, avec un sifflement inquiétant.

SSSsssssss !

Une goutte tomba aux pieds de Loc Rhod et fit un trou dans le sol. Loc Rhod recula d'un pas, évitant de peu une autre goutte. Puis une troisième.

La chose, quelle qu'elle fut, leur pleuvait dessus. Une pluie corrosive, mortelle.

— Leeloo !

Corben la souleva et la déposa sur l'autel, à l'endroit où les rayons lumineux s'entrecroisaient.

Il grimpa à côté d'elle, et l'aida à se relever.

— Si vous ne suivez pas le programme, nous allons tous mourir, lui souffla-t-il à l'oreille. Et ce n'est pas dans mes projets pour aujourd'hui !

Leeloo se cramponna à son cou, épuisée.

— A quoi bon ? demanda-t-elle tout bas. A quoi bon sauver des vies quand on voit ce que les humains en font ?

— D'accord ! convint Corben. Mais on fait des tas de belles et bonnes choses sur cette planète. Des choses qui valent la peine d'être sauvées.

— Quel genre de choses ?

— Eh bien, l'amour, par exemple !

— Mais je ne... connais pas l'amour. Alors si ce n'est que pour ça... vous n'avez pas besoin de moi...

— Ce n'est pas vrai ! s'exclama Corben. Le monde a besoin de vous. Et moi, j'ai encore plus besoin de vous. Beaucoup plus que vous ne pouvez l'imaginer. Redressez-vous !

— Pourquoi ? demanda Leeloo en regardant bien en face le visage inquiet, torturé, de Corben. Pourquoi... auriez-vous avez-vous besoin de moi ?

— Parce que..., commença Corben.

— Dites-lui, murmura Cornélius, tout bas. Dites-le-lui, pour l'amour de Dieu !

Il était collé au mur, avec David.

Une goutte de feu noir tomba sur la chemise de Loc Rhod. SSSssssss !

Il arracha sa chemise et la jeta par terre.

— Dites-lui ! souffla le père Cornélius.

— Parce que ! répéta Corben.

Leeloo leva les yeux sur Corben.

Ses prunelles étaient comme deux petites terres vertes, jumelles, noyées de larmes pareilles à des mers étincelantes.

— Dites-le-moi, implora-t-elle.

— Parce que je vous aime, avoua Corben.

Leeloo eut un sourire timide.

— Maintenant, vous avez ma permission.

— Votre permission ?

— De m'embrasser.

C'est ce que fit Corben.

Le rayon blanc brilla d'un éclat plus vif autour d'eux. La Lumière Divine s'intensifia, emplit le Temple et jaillit impétueusement du sommet, soulevant une tempête de sable (sans parler d'un ou deux chameaux égarés), puis, comme la lave d'un volcan en éruption, fusa dans le ciel, vers les couches supérieures de l'atmosphère, où elle heurta de plein fouet la boule de feu noir à l'instant précis où elle allait pénétrer dans l'atmosphère...

Dans le Temple, Corben et Leeloo s'embrassaient comme s'il ne devait jamais y avoir de lendemain. Sauf qu'il y en aurait un. Grâce à eux, il y en aurait même beaucoup.

Le liquide noir suintant des murs se cristallisa en stalactites qui se brisèrent et explosèrent en heurtant le sol du Temple.

La planète noire freina avec un bruit strident qui évoquait des hurlements humains, et commença à se dessécher. Une croûte se forma à

la surface...

Dans le bureau du Président, deux grands yeux noirs se rouvrirent sous la falaise qui était le front présidentiel.

Le Président constata qu'il était encore en vie. Et la Terre avec lui.

— L'intrus semble s'être arrêté, M. le Président, annonça le technicien. A cent kilomètres de l'impact ! Il s'est positionné sur une orbite où il est inoffensif.

Le Président Lindberg reprit son souffle, et se rendit compte qu'il avait bloqué sa respiration pendant de longues minutes.

Et respirer paraissait merveilleusement, miraculeusement bon. Il s'autorisa à sourire.

Corben et Leeloo étaient toujours debout dans le rayon blanc. La lumière avait perdu de son intensité, mais les ondes vacillantes les caressaient toujours, comme les douces vagues d'une marée lumineuse qui aurait lentement reflué.

C'était un long, un interminable baiser.

Le père Cornélius et David étaient à genoux et finissaient leurs prières.

Loc Rhod ouvrit les yeux.

— Ce gaillard est un vrai tombeur, et je m'y connais, confia-t-il au père Cornélius. Je l'ai su à l'instant même où mon regard est tombé sur lui. Cornélius et David éclatèrent de rire.

Et pendant ce temps-là, Leeloo et Corben s'embrassaient toujours. 29.

— Monsieur le Président !

La porte du laboratoire nucléologique s'ouvrit à la volée devant le Président Lindberg, suivi d'une armada de collaborateurs, de techniciens, de conseillers techniques, de savants et d'experts militaires, tous parés de leurs plus beaux atours.

Le professeur Mactilburgh fit un pas en avant et s'inclina gracieusement devant ses invités.

— M. le Président, fit un collaborateur, permettez-moi de vous présenter le professeur Mactilburgh, le directeur du centre.

— C'est un honneur de vous recevoir, M. le Président, entonna Mactilburgh.

— Où sont nos deux héros ? coupa le Président en parcourant le labo du regard.

— Ils étaient à bout de forces, après toutes ces épreuves, répondit

Mactilburgh, aussi les avons-nous placés dans le réacteur, ce matin, afin qu'ils...

Le Président Lindberg l'interrompit d'un geste auguste de la main.

— J'ai dix-neuf réunions après ça, Professeur. Mactilburgh savait reconnaître quand il convenait d'abréger.

— Permettez-moi d'aller voir s'ils se sont régénérés.

— Une minute avant le direct, M. le Président, annonça un autre collaborateur.

Mactilburgh actionna un interrupteur, sur le côté du réacteur, et l'écran bleu, opaque, devint translucide.

Dans la chambre du réacteur, Corben et Leeloo étaient étroitement enlacés et s'embrassaient.

Ils étaient nus comme des vers.

— Je... euh, je crois qu'il y en a encore pour un moment, M. le Président, balbutia Mactilburgh.

Le Président acquiesça d'un hochement de tête. Entendant du bruit, il regarda dans la direction d'un de ses collaborateurs qui s'égosillait dans un téléphone cellulaire.

— Non, madame ! disait l'homme, excédé. J'ai essayé. Je sais ! Non, madame !

— Qui est-ce ? demanda le Président.

Le collaborateur couvrit le micro du combiné.

— Une femme qui prétend être la mère du Major Dallas.

— Passez-la-moi.

Le Président prit le téléphone.

— Madame Dallas, ici le Président Lindberg. Au nom de la Fédération Unifiée, je tiens à remercier...

Le Président fronça les sourcils qu'il avait fort broussailleux et écarta le téléphone de son oreille.

Tout le monde dans le laboratoire se tourna vers lui... et entendit une voix ténue, très ténue, mais stridente :

— Arrête tes conneries, Finger. Je reconnaîtrais ta voix de merde dans une ruelle sordide pendant un orage même s'il pleuvait de la pisse d'âne. Si tu crois que mon bon à rien de nullité de fils va s'en sortir comme ça après la façon dont il m'a traitée ! Quand je pense à tous les sacrifices que j'ai faits pour lui !

Le Président laissa pendouiller le téléphone entre ses doigts comme un poisson crevé.

— Monsieur le Président...

Il se retourna et regarda par la fenêtre. Il se passait quelque chose, à

l'est.

Derrière lui, Corben et Leeloo semblaient bien partis pour s'embrasser jusqu'à la fin des temps, baignés par la lumière bleue de la chambre du réacteur.

Dehors, à l'est, les buildings étincelaient dans une pâle lueur argentée. Le Président eut un sourire. C'était un de ses spectacles préférés.

Le lever de la lune sur Manhattan.

D'abord la vieille lune, puis la nouvelle.

Table des matières

Démarrer